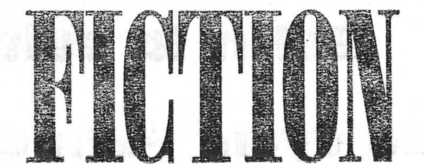
15e année
chaque
mois

n° 167
octobre 1967



autres
éditions :
anglaise,
allemande,
espagnole,
japonaise.

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUE

Couverture de Philippe Druillet

Enfin la suite du cycle Pellucidar

Après **Au cœur de la Terre** et **Pellucidar**, qui inaugurèrent l'an dernier au Club du Livre d'Anticipation cette passionnante série de romans d'Edgar Rice Burroughs, voici les deux ouvrages qui leur font suite : **Tanar de Pellucidar** et **Tarzan au cœur de la Terre.**

Tanar de Pellucidar s'ouvre par un tableau de la décomposition anarchique qui atteint l'empire ; sur les frontières, les Mahars réapparaissent, terrorisés par un danger nouveau qui leur fait préférer l'affrontement avec les anciens vainqueurs. Sur un horizon de défaites, David Innes, le grand conquérant, s'embarque sur la mer intérieure dans le lointain de laquelle les ennemis ont disparu, emportant le jeune Tanar, fils de Ghak le chevelu, roi de Sari.

C'est du féal Tanar, tôt libéré, que l'auteur contera l'histoire au détriment de celle de David Innes, tôt fait prisonnier. Dans le roman suivant, des sauveteurs venus de l'extérieur accapareront l'action, jusqu'au moment où, dans l'ultime chapitre, ils tireront l'ingénieur-empereur de la prison et de l'oubli où l'auteur l'avait laissé. Et ces sauveteurs sont dirigés par Tarzan...

Beaucoup de lecteurs sursauteront en voyant apparaître le nom de ce héros rendu célèbre par le cinéma et la bande dessinée. C'est qu'ils oublieront qu'il fut d'abord un héros de roman de grand intérêt, le plus significatif de ceux créés par Burroughs, d'ailleurs souvent mêlé par celui-ci à des intrigues relevant de la science-fiction ou du fantastique.

En retrouvant ici son personnage favori, Burroughs semble plus à l'aise que jamais dans la description du monde intérieur. Manifestement, la présence de Tarzan rend son imagination plus féconde, au point qu'on peut tenir **Tarzan au cœur de la Terre** comme le meilleur roman de toute la série.

Au prochain sommaire de "Fiction" :

BRIAN W. ALDISS

La grève des cigognes

En refusant de naître, les enfants compromettent l'équilibre du monde.

JOHN BRUNNER

Les Vitanuls

Les conséquences de l'immortalité dans un univers futur surpeuplé.

THOMAS M. DISCH

La mort de Socrate

Une société de demain en proie à la dégénérescence de la culture.

Au prochain sommaire de "Galaxie" :

JACK VANCE

Le Palais de l'Amour

Le début d'un nouveau roman dans la veine épique. Enfin la suite tant attendue du "Prince des Etoiles".

ROGER ZELAZNY

Cette montagne mortelle

L'odyssée d'un groupe d'humains à l'assaut d'une montagne protégée par une mystérieuse puissance.

PHILIP K. DICK

Quel agresseur ?

L'affrontement stupéfiant entre des hommes et un ordinateur électronique.

WALTER M. MILLER

Vengeance pour Nicolaï

Walter Miller, que le public français connaît par son beau roman **Un cantique pour Leibowitz** et son recueil **Humanité provisoire** (tous deux chez Denoël) est un auteur à la puissante personnalité. On a pu en juger dans **Fiction**, il y a deux mois, par son récit **Hommes de la Lune**, tableau extraordinairement véridique et souvent brutal de la vie jalonnée d'incidents dans une base lunaire. **Vengeance pour Nicolaï** est une autre œuvre frappante, qui ne fera pas mentir la réputation de Miller. Ecrite il y a dix ans, cette nouvelle roule sur un sujet-choc : l'invasion de la Russie, dans un proche futur, par une Amérique devenue néo-nazie... De quoi faire frémir le lecteur américain pétri de bonne conscience et prouver, une fois de plus, que pour la science-fiction il n'y a pas de tabou. Car Walter Miller ne s'embarrasse d'aucune ambiguïté : dans son histoire, même s'il y a des nuances, ce sont bien les Américains qui sont les barbares et le bon droit qui est du côté des Soviétiques. Cela dit, et malgré ce contexte, **Vengeance pour Nicolaï** n'est pas seulement un récit à la portée politique ; ou plutôt, son thème essentiel n'est pas de nature politique. Ce thème, c'est la mission-suicide dont est chargée une femme, devenue symboliquement l'instrument de vengeance de tout un peuple. Et la nature de cette vengeance a quelque chose de tellement extraordinaire que l'idée suffit à elle seule à rendre la nouvelle inoubliable.

LE tonnerre étouffé de l'artillerie était à peine perceptible au fond de l'abri. Silencieuse, elle se mordillait les poings tandis que le colonel parlait. Ce n'était qu'un petit bout de femme — on ne remarquait que sa poitrine et ses yeux — mais il y avait en elle une intensité qui lui conférait une irrésistible beauté, et le colonel ne cessait de la lorgner en coulisse comme si son regard démentait le ton impersonnel de son discours. L'abri était éclairé par une unique ampoule nue qui accrochait des reflets au casque de cheveux noirs de la fille et cernait d'ombre ses yeux de jade, déjà creusés par les larmes. Elle venait de perdre son enfant.

— « Si vous réussissez à passer saine et sauve de l'autre côté des lignes, ils ne vous tueront pas, *grazhanda,* » disait le colonel. Il arpentait la casemate à pas lents, tétant un long fume-cigaret-

tes, et ses bottes sonnaient allégrement sur le béton. Les mains derrière le dos, il jouait nerveusement avec ses doigts, tout aux graves pensées qui l'agitaient. « Ces Américains... vous avez entendu parler de leurs femmes ? Non, ils ne vous tueront pas sauf par accident lors du franchissement des lignes. Il se peut qu'ils vous fassent autre chose — pardonnez-moi ! C'est la guerre. » Il s'immobilisa, les pieds sur l'ombre de la femme qu'il considéra d'un air paternellement apitoyé. « Allons... Dites quelque chose ! J'ai l'impression d'être une ignoble brute en vous demandant cela, mais nous n'avons pas d'autre espoir de repousser cette attaque. Et j'ai ordre de vous le demander. Est-ce que vous comprenez ? »

Elle leva la tête. Une flamme dansait dans ses yeux, une flamme humide trahissant une douleur toute fraîche et aussi vieille que l'humanité. « Ils ont tué mon Nicolaï, » fit-elle doucement. « Pourquoi me parlez-vous ainsi ? Qu'est-ce que cela peut signifier ? Le bombardement... Je suis incapable d'y penser. Je ne sais rien. Pourquoi me torturez-vous ? »

Le colonel ne manifesta aucune impatience, bien que ce fût la troisième fois qu'il l'exhortait de la sorte. « Ce matin, vous avez tenté de vous jeter du haut du pont. Mourir sans motif est une chose infâme, *douchka*. Je vous propose un motif. Aimez-vous la mère patrie ? »

— « Je ne suis pas membre du Parti, *tovaritch* Polkovnik. »

— « Je ne vous ai pas demandé si vous aimez le Parti, ma chère. D'ailleurs, vous pourriez dire « les Partis », puisqu'il paraît que nous tolérons à nouveau cette immonde déviation mencheviste. *Ils* élisent même des représentants au Soviet Suprême à l'heure qu'il est ! Nous sommes en train de devenir une république bipartiste. C'est scandaleux ! Où sont les vieux bolcheviks de fer ? C'est à pleurer ! Mais là n'est pas la question. Je vous demandais si vous aimiez la mère patrie ? »

Elle acquiesça avec hésitation.

« Eh bien, pensez à la mère patrie, pensez à venger Nicolaï. Seriez-vous prête à donner votre vie pour le venger ? Oui, je le sais. N'étiez-vous pas prête à vous supprimer ? »

Elle bougea un peu. La lucidité lui revenait. « Ce général américain... pourquoi souhaitez-vous sa mort ? »

— « Il est le génie organisateur de l'offensive, mon enfant. Qui aurait imaginé que les Américains auraient choisi une tête de pont aussi improbable pour déclencher leur invasion ? Et la stratégie

qu'ils ont employée ! Au lieu de donner l'assaut au littoral fortifié, ils ont parachuté une armée à cent cinquante kilomètres à l'intérieur des terres. Ils ont engagé cinq cent mille hommes pour nous encercler. Comprenez-vous ce que cela signifie ? S'ils n'étaient pas parvenus à atteindre la côte, ils se seraient trouvés isolés et la guerre aurait vraisemblablement pris fin. Par notre victoire. En fait les unités chargées de la défense côtière ont paniqué. Les parachutistes ennemis se sont emparés des positions du littoral en faisant l'économie d'une opération de débarquement. A présent, il y a deux millions d'hommes sur notre sol et nous battons en retraite. Il serait plus juste de dire que nous sommes en pleine déroute. Le général Rufus MacAmsward a joué tout l'avenir de son pays sur un seul coup de dés et il a gagné. S'il avait perdu, il aurait sans doute été passé par les armes. Cet homme est fou. Il ne peut pas en être autrement. C'est un mégalomane, un génie diabolique. Oh ! j'ai pour lui une profonde admiration ! Il me rappelle un autre général américain... Il y a trente ans de cela. Mais c'était avant la montée de leur fascisme, avant les Chemises Bleues. »

— « Et s'il était tué ? »

Le colonel poussa un soupir. Pendant quelques secondes, il prêta l'oreille aux lointains tirs d'artillerie. « En temps de guerre, nous sommes tous un peu superstitieux, » dit-il enfin. « Peut-être attachons-nous trop d'importance à ce personnage. Mais ils n'ont pas d'autres généraux de ce calibre. Il sera remplacé par un homme compétent. Or, nous préférons nous battre contre des gens compétents que contre un démon dont il est impossible de prévoir ce qu'il fera. Ses projets, il les garde pour lui. Nous savons qu'il fait assez peu de cas de son état-major. C'est lui qui est le cerveau de toute l'opération. Il accepte qu'on lui donne des renseignements mais il refuse les conseils. S'il disparaît... eh bien, on verra. »

— « Et c'est moi qui dois le tuer ? Cela me paraît impensable. Comment avez-vous la certitude que je réussirai ? »

Le colonel agita une liasse de papiers. « Seule une femme peut l'éliminer. Nous connaissons parfaitement sa personnalité. Voici sa biographie psychanalytique. Nous avons des photocopies de son dossier médical en provenance directe de Washington. Nous avons des déclarations de son ex-femme et de sa mère. Nos psychologues l'ont étudié millimètre par millimètre. Tenez, je vais vous lire... Non. C'est affreusement sec et bourré de jargon psychiatrique. Je

vais plutôt vous en donner un abrégé. MacAmsward est un champion de la pureté féminine, ce qui ne l'empêche pas de n'être qu'un vieux débauché dégoûtant. C'est à la fois un bébé et un vieillard. Il se jettera à vos genoux et vous baisera la main — oui, parfaitement ! Il a le culte de la femme. Il vous courtisera, il vous convertira, il vous rendra hommage, comptant — excusez-moi — que vous l'accepterez dans votre lit. Il ne vous fera jamais d'avances sans y avoir été invité mais espérera bien que vous lui en ferez : le remerciement de la déesse à son adorateur ! Il sera d'une servilité abjecte mais d'une galanterie pleine de dignité. Le symbolisme du sein domine toute sa vie. Quand il dort, il tète. Il a visité tous les volcans du monde. Il collectionne les photographies anatomiques. Toutes ses maîtresses étaient des brunes à la poitrine plantureuse. Il en est encore à ce que les freudiens appellent le stade oral du développement émotionnel : sur ce plan, il a deux ans d'âge mental. Je sais bien que, politiquement parlant, Freud est sans valeur mais en ce qui concerne les Américains, il a parfois raison. »

Le colonel se tut. La terre trembla soudain et Polkovnik trébucha. Les secousses qui agitaient le sol lui firent perdre son équilibre et le projetèrent contre le mur. La femme assise conserva son immobilité. Elle avait les mains sur les genoux et ses joues étaient très pâles. L'onde de choc suivit la secousse tellurique mais deux mètres de béton et d'acier amortirent la déflagration. Un peu de poussière tomba du plafond

« Missile tactique A, » murmura le colonel. « Un de plus ! S'ils continuent, ils nous obligeront à lâcher Lucifer. C'est une guerre de fous. Aucun des deux camps n'utilise la bombe H mais, au bout du compte, l'un ou l'autre finira par l'employer. Si le Kremlin estime que la défaite ne fait pas de doute, nous nous en servirons. Et Washington aussi. Si on doit être tué de toute façon, autant entraîner son assassin dans la mort avec soi. Bah ! C'est de la démence. Moi, Porphiry Grigoryevitch Polkovnik, je suis aussi cinglé que les autres ! Ecoutez-moi, Maria Dimitriyevna, j'ai fait votre connaissance il y a une heure et je suis amoureux de vous, amoureux comme un fou, vous m'entendez ? Regardez-vous ! Il n'y a pas vingt-quatre heures qu'un éclat de bombe a fauché votre bébé, un lait désormais inutile gonfle vos seins et une douleur muette vous habite. Pourtant, j'ose vous dire en face que je vous aime et, du même souffle, je vous de-

mande de vous sacrifier pour tuer un général américain ! Ah ! Ah ! quels singes furieux sommes-nous ! Oublions ce général. Partons ensemble au désert, fuyons ensemble en Afrique, en Afrique où les singes sont plus simples que nous. Voilà ! Je vous fais pleurer ! Porphiry Polkovnik est une brute ! Je suis une ignoble brute ! »

La respiration de la femme était saccadée. « N'en dîtes pas plus, je vous en supplie, *tovaritch* Polkovnik. J'irai et je ferai ce que vous voulez que je fasse, si c'est possible. »

— « Ce n'est pas un ordre, *douchka,* c'est un vœu. Et je vous conseille de refuser. »

— « J'irai et je le tuerai. Expliquez-moi comment ! Existe-t-il un plan ? Il doit sûrement y en avoir un. Comment franchirai-je les lignes ? Comment parviendrai-je en sa présence ? Quelle est l'arme choisie ? Comment le tuerai-je ? »

— « L'arme ? Le major vous mettra au courant. Bien sûr, vous serez fouillée à fond et il vous sera impossible de passer ne serait-ce qu'une épingle. Ils utilisent souvent le fluoroscope, de sorte qu'il n'est pas question pour vous d'avaler quelque chose qui puisse servir à un attentat. Mais il y a un moyen... Je laisse au *vratch* le soin de vous éclairer. Je puis seulement vous dire comment vous faire prendre et comment parvenir en présence de MacAmsward après votre capture. Quant au reste, c'est la suggestion post-hypnotique qui vous guidera. Vous étiez officier du Corps Féminin de Défense, n'est-ce pas ? »

— « Oui, mais j'ai dû démissionner à la naissance de Nicolaï. »

— « Naturellement. Toutefois, l'ennemi n'a nul besoin de savoir que vous avez abandonné le service actif. Vous avez encore votre uniforme ?... Parfait ! Vous allez le mettre. Votre ancienne compagnie est actuellement en opérations. Vous la rejoindrez sous peu. »

— « Et je serai capturée ? »

— « Oui. N'emportez rien en dehors de votre plaque d'identité. Nous vous fournirons tout ce dont vous aurez besoin. Vous aurez en poche une note de service adressée à tous les commandants d'unités des forces territoriales. Cette circulaire est rédigée dans un code que les Américains ont déjà déchiffré. Elle contient cette phrase : « *Emploi immédiat de l'arme bactériologique tactique.* » Rien de très important en dehors de cela. C'est amplement suffisant. Cette seule phrase les affolera. On vous interrogera. Comme vous ne savez rien, vous ne parlerez pas sous la torture. Dans

une autre poche, vous aurez un recueil de poèmes d'amour entre les pages duquel sera glissée une photo du général Rufus MacAmsward, ainsi que deux ou trois icônes religieuses. Le contre-espionnage ennemi transmettra sans aucun doute le document à MacAmsward. Dans les deux camps, on a peur de la guerre bactériologique. Il est hautement probable que le recueil de poèmes et la photo seront également communiqués à MacAmsward. Pour des raisons d'ordre à la fois humoristique et pratique. Ensuite, les événements s'enchaîneront d'eux-mêmes. MacAmsward est avant tout égotiste. Est-ce que vous comprenez ? »

Elle acquiesça du menton. Le colonel Polkovnik tendit la main vers le téléphone.

« Maintenant, je vais appeler le médecin. Il vous fera quelques piqûres. A long terme, ces injections vous seront fatales mais pendant quelques semaines vous n'en sentirez pas les effets. On vous donnera également des instructions sous hypnose. Si l'affaire se déroule comme prévu, vous n'assassinerez pas MacAmsward au sens littéral du terme : il se tuera lui-même. Toutefois, si le plan échoue, il vous faudra l'éliminer d'une autre façon dans la mesure du possible. Vous avez fait du théâtre, si je ne m'abuse ? »

— « Oui, pendant un certain temps. Toutefois, je n'ai jamais été engagée par le Bolchoï. »

— « Formidable ! Sa mère était actrice. Vous parlez anglais, vous êtes belle et vous souffrez. C'est plus que suffisant. Vous êtes la seule capable de réussir. Mais aimez-vous suffisamment la mère patrie pour remplir cette mission jusqu'au bout ? »

— « Je hais les meurtriers de mon fils ! » fit-elle dans un souffle. Ses yeux la brûlaient.

Le colonel s'éclaircit la gorge. « Oui, bien sûr. Très bien, Maria Dimitriyevna. C'est la mort que je vous offre. Mais vous entrerez dans la légende et, pendant mille ans, on chantera votre exploit. A propos... » Il pencha la tête et lui décocha un regard bizarre. « Je crois que vous aime vraiment, *douchka.* »

Sur ce, il décrocha le téléphone.

Une étrange exaltation l'habitait tandis qu'elle rampait à travers les broussailles tapissant la crête de la digue. Elle haletait et transpirait sous le soleil que masquait un rideau de fumée. Les chasseurs américains mitraillaient la rive opposée. Sa compagnie

battait en retraite. Les derniers soldats russes avaient franchi la rivière ou avaient été tués tandis qu'ils la traversaient. L'ennemi occupait à présent tout le terrain en deçà du cours d'eau. Le tumulte des combats ne s'apaisait pas. Les affreux hoquets de l'artillerie se confondaient avec le rugissement des avions en une avalanche sonore qui paralysait impitoyablement les sens. L'infanterie et les blindés américains s'étaient arrêtés pour se regrouper devant la rivière. Il y aurait eu une belle opération à faire : passer immédiatement sur l'autre berge avant que les Russes puissent se réorganiser et préparer la défense. Mais peut-être l'envahisseur ne pouvait-il pas se lancer à l'assaut. Les forces ennemies s'étaient enfoncées à six cent cinquante kilomètres à l'intérieur des terres. Il leur fallait maintenant interrompre leur progression pour attendre l'arrivée du ravitaillement. Maria pensait — et c'était l'opinion d'un officier ayant eu une bonne formation — que les Américains construiraient immédiatement un pont sous la protection de l'aviation et qu'ils lanceraient leurs blindés sur les Russes en retraite pour les harasser sans engager l'infanterie pour occuper le territoire conquis.

Une mitrailleuse cracha et Maria se plaqua contre le sol. Une balle traçante heurta un rocher à un mètre de sa tête, faisant jaillir un geyser de poussière ; elle ricocha avec un miaulement faisant penser au bruit sec d'un fil de fer tendu que l'on eût brusquement coupé. Une pluie de balles laboura le talus. Maria se remit à ramper.

Le danger avait un caractère irréel. Il s'intégrait à une symphonie explosive. Elle avait la chance avec elle. Elle était invulnérable. Rien n'existait en dehors de la vengeance. Elle n'avait qu'une chose à faire : continuer de ramper.

Etait-ce une drogue qui la faisait penser de cette façon ? Avait-on mêlé un euphorisant à ses injections ? Elle n'avait jamais rien connu de tel pendant les raids. Alors, elle ne ressentait rien d'autre que la peur, et elle s'efforçait de se rappeler si elle avait laissé ou non la théière sur le feu quand les bombes avaient commencé de pleuvoir.

Macbeth... Un jour, elle avait joué Lady Macbeth sur la scène du Théâtre de Moscou. Voyons... Comment était-ce ? *Enroué est le corbeau qui croasse pour annoncer l'arrivée fatale de Duncan sous les remparts. Venez, esprits qui veillez sur les pensées mor-*

telles, émasculez-moi et emplissez-moi de la tête aux pieds de la cruauté la plus implacable.

Ce n'était pas tout à fait cela, et ce n'était pas tout à fait cela qu'elle éprouvait. Une puissance nouvelle palpitait dans son sein. Quelque chose d'autre.

Son uniforme était raide de boue et elle avait perdu les insignes fixés à son col. Ses genoux étaient encroûtés de terre, les broussailles lui griffaient les bras. Elle s'aplatissait pour échapper aux tirs d'enfilade des mitrailleuses amies. Mais il était indispensable qu'elle reste à la cime du talus et donne l'impression de chercher à traverser la rivière.

Elle observait la rive opposée avac tant d'attention qu'elle ne remarqua pas le sergent. Elle passa en rampant sur un cadavre et faillit presque tomber dans l'entonnoir avec ledit sergent. La première chose qu'elle vit fut une botte. La botte écrasa sa main — sa main qui étreignait le pistolet. Le canon d'une mitraillette s'enfonça dans son cou.

— « Lâche ça, la môme. *Voyennoplyennvi !* »

Elle poussa un gémissement de douleur et le regarda, les yeux écarquillés. C'était un jeune Américain dégingandé aux cheveux frisés. Une chique de tabac lui distandait la joue.

— « *Moya rooka* — ma main ! »

Il lui laissa retirer sa main mais garda son talon sur le pistolet. « Arrive ici ! »

Elle se laissa glisser au fond de l'entonnoir. D'un coup de pied, il lança le pistolet dans la rivière.

— « Eh, capitaine ! » s'écria-t-il. « Il y a du monde. Une de leurs dames commissaires. » Et il ajouta à l'intention de Maria : « Avant que je te tue, explique-moi ce que tu fais de ce côté de la rivière, espionne. »

— « *Most tchyeryez ryekoo...* »

— « Comprends pas. *Ya nye govoryou...*

La terreur envahit brusquement Maria. Le sergent était un jeune homme mince et pâle et, chose inquiétante, elle devinait qu'il avait peur. La peur pouvait facilement le conduire à tirer sur elle à bout portant. Les Américains ne faisaient pas de prisonniers. A cause de cela, on les traitait dans les journaux de brutes sous-humaines, mais Maria connaissait assez le métier de soldat pour savoir qu'une armée confrontée aux problèmes logistiques posés par l'étirement de ses lignes ne peut s'offrir le luxe de faire des

prisonniers. Un lieutenant russe s'était présenté à l'ennemi à la tête de sa section, porteur du drapeau blanc. Le capitaine américain l'avait abattu d'une balle en pleine tête et avait donné l'ordre d'ouvrir le feu sur les fuyards. En un sens, ce pouvait être considéré comme une mesure de représailles. Ses compatriotes, eux non plus, n'avaient pas fait de prisonniers au moment des parachutages et Maria avait vu de ses yeux des aviateurs américains exécutés en masse à la mitrailleuse. La chose lui avait profondément déplu mais, en tant qu'officier, elle savait que la guerre impose parfois des impératifs désagréables.

— « Ne tirez pas, je vous en supplie, » dit-elle en anglais. « Je me rends. N'importe comment, je ne pourrai pas franchir la rivière. »

— « Que faites-vous de ce côté ? » répéta le sergent.

— « Ma compagnie s'est repliée par le pont. J'étais la dernière. Votre artillerie a bombardé l'ouvrage et vos avions ont terminé le travail à coups de roquettes. » Elle devait crier pour dominer le vacarme. « J'avais l'intention d'essayer d'atteindre le gué, » dit-elle en désignant la rivière du doigt. « En aval, il y a un passage. »

C'était parfaitement vrai. Le sergent parut méditer.

— « Eh ! capitaine, » hurla-t-il à nouveau. « Est-ce que vous m'avez entendu ? Que faut-il que je fasse d'elle ? »

S'il y eut une réponse, les explosions la couvrirent.

— « Déshabillez-vous ! » aboya le sergent.

— « Comment ? »

— « Je vous dis d'enlever vos vêtements. Et pas de plaisanteries, hein ? Je veux vous voir complètement à poil. »

Elle éprouva comme une nausée. Cela commençait donc ? Eh bien, soit ! Pour la patrie ! Pour Nicolaï ! Elle déboutonna sa tunique sans regarder l'Américain. A un moment donné, celui-ci siffla doucement. Quand elle se fut entièrement dévêtue, elle redressa la tête et le regarda d'un air de défi. L'expression de l'homme n'était plus la même. Il s'humecta les lèvres d'un coup de langue, jura à voix basse et recula. Maria sourit intérieurement. Ce n'était qu'un petit garçon.

— « Pourquoi blasphémez-vous ? » demanda-t-elle d'une voix monocorde.

— « Si je ne pensais pas que... Je veux dire que si j'avais le temps... vous me flanqueriez un coup de couteau dans le dos... Quand je pense à ce qu'ils vous feraient si... » Il secoua la tête

tandis que sa chique changeait de joue. « Remettez vos sous-vêtements et votre tunique, faites un paquet du reste et avancez en rampant. Direction : le boyau que vous voyez là-bas. Je reste derrière vous. »

— « J'ajouterai que c'est un joli petit lot, » dit le capitaine américain au téléphone. « Est-ce qu'on exécute les prisonniers ou est-ce qu'on vous les envoie... Oui ? » Il écouta quelques instants. Un obus de mortier passa en hurlant à proximité. Tous ceux qui se trouvaient dans la tranchée s'assirent et ouvrirent la bouche pour que leurs tympans n'éclatent pas. « A qui ? » demanda le capitaine. « A Slim ? Oh ! à vous... Oui... C'est exact. Une photo du Vieux en personne. Je ne sais pas ce qu'il y a dans le document. C'est en russe... Une minute ! » Il plaqua sa main sur le pavillon du téléphone et se tourna vers le sergent. « Où est le reste de votre section, sergent ? »

Le sous-officier déglutit péniblement et dit d'une voix solennelle : « J'ai perdu tous mes hommes sauf Price et Vittorio, mon capitaine. Ils ont été blessés et ont été évacués sur l'arrière. »

— « Merde ! Enfin, on va recevoir des renforts cette nuit et dès que nous aurons été relevés, nous pourrons souffler un peu. Dans ces conditions, le mieux serait que vous l'escortiez. » Il contempla la jeune femme d'un air songeur et murmura : « Bon Dieu ! »

Plusieurs officiers s'attroupèrent autour de Maria, la détaillant d'un regard avide. Elle réfléchit rapidement.

— « Vous m'avez fouillée, messieurs, » dit-elle sur un ton sec. « Me permettez-vous de remettre ma chemise ? Je me suis rendue. En tant qu'officier, je pense avoir droit... »

— « Ce que tu peux penser, ma jolie, on s'en balance éperdument, » jeta un lieutenant avec hargne. « Tu es prisonnière et tu as la chance d'être encore en vie. En outre, tu vas bientôt avoir le privilège de forniquer avec six... »

— « Du calme, Sam ! » grommela le capitaine. « Ce n'est pas possible. Rhabillez-vous, madame. Il va falloir vous mettre en route. »

— « Quoi ? » rugit le lieutenant. « Ce corniaud de sergent va... »

— « Bouclez-la, lieutenant ! Vous ne voyez pas que ce n'est pas une paysanne ? Bon Dieu, est-ce que cette guerre va tous nous

transformer en pourceaux ? Sergent, vous allez la convoyer. Le commandant Kline l'attend pour l'interroger. Et je vous interdis de la toucher. Vous m'avez entendu ? »

— « Oui, mon capitaine. »

Le capitaine griffonna quelque chose sur son carnet, arracha la page et la tendit au sergent. « Vous pourrez probablement faire du stop avec la roulante, ce qui vous permettra de gagner un bout de chemin. La nuit ne va pas tarder à tomber. Aussi je vous conseille de ligoter la prisonnière. Si quelqu'un cherche à la violer, videz votre chargeur dans les tripes de l'agresseur. » Il eut un sourire dépourvu de gaieté. « Si nous n'en profitons pas, personne d'autre n'en profitera, ma parole ! » Ses yeux se posèrent sur la prisonnière et il rougit. « Je vous présente mes excuses, lieutenant. Nous ne sommes pas aussi salauds que ça. Simplement, on est bien loin de chez nous. Quand nous aurons jugulé la Peste Rouge... » (il cracha ces deux mots comme s'il eût craché des morceaux de viande avariée) « vous verrez que nous ne sommes pas tellement méchants. J'espère que vous serez traitée comme un officier et comme une dame, même si vous êtes communiste. » Il s'inclina légèrement et salua le premier.

— « Mais je ne... Merci, capitaine, » dit Maria en lui rendant son salut...

Le camion tressautait sur la route grêlée de trous d'obus. Les canons s'étaient tus mais le ciel était rempli d'appareils américains qui s'élançaient vers le soleil. Avions sans pilotes et missiles traçaient à travers le firmament des traînées de vapeurs auxquelles les feux du couchant donnaient une couleur sanglante. Maria respirait plus régulièrement. Elle était très fatiguée. Le sergent américain, assis un peu plus loin, la couchait en joue et il paraissait très mal à l'aise. A plusieurs reprises, elle remarqua qu'il rougissait sans raison apparente. Elle s'efforça de le chasser de son esprit et de ne penser à rien. Ce garçon avait tout du jeune chien et elle n'éprouvait que de l'antipathie à son égard. Tous les Américains étaient comme lui. Des chiens, voilà ce qu'ils étaient.

Nicolaï, Nicolaï, mes seins sont pleins de lait, ils me brûlent, je mourrai si je ne fais pas passer ce lait. Mon bébé, mon petit, chair arrachée à ma chair, mon bébé, ma douleur. Nicolaï Andreyevitch, viens boire mon lait... Non, c'est la mort, maintenant. Jamais plus,

jamais plus. Quelle horreur, ce lait qui me fait mal, quelle horreur de porter ton deuil...

— « Pourquoi pleurez-vous ? » grommela le sergent au bout d'un moment.

— « Vous avez tué mon enfant. »

— « Qu'est-ce que j'ai fait ? »

— « Vos bombardiers. Ils ont tué mon bébé. Hier. »

— « Ah ! c'est donc pour ça que vous... »

Le regard de l'homme se posa sur sa tunique et il rougit encore. Maria baissa les yeux. Il y avait un écoulement et la pression était follement douloureuse. C'était donc pour cela que le sergent était écarlate ?

Il y avait un gobelet de carton froissé au fond du camion. Elle le prit, le déplia et jeta un regard hésitant à l'Américain qui la contemplait avec une sorte d'angoisse désolée.

— « Verriez-vous un inconvénient à ce que je me retourne ? » lui demanda-t-elle.

Il abaissa son arme. « Donnez-moi votre parole que vous n'essaierez pas de sauter et je ne regarderai même pas. Cette guerre me rend malade ! »

Il se leva et se pencha à l'arrière du camion, les yeux fixés sur la route, sans la regarder. Toutefois, il avait une main sur son étui à revolver et son pied était posé sur le bas de la jupe de Maria.

La jeune femme essaya de le haïr encore un peu plus.

Quand elle eut terminé, elle jeta le gobelet, reboutonna sa tunique. « Merci, sergent. Vous pouvez vous retourner, maintenant. »

Il se rassit et commença à parler de sa famille. A lui dire combien il détestait la guerre. Les yeux fermés, la tête rejetée en arrière, offerte à la caresse du vent, elle s'efforçait de ne pas l'écouter.

— « Dites-moi... comment est-ce que vous avez pu avoir un bébé tout en étant dans l'armée ? » lui demanda-t-il tout à coup.

— « Je n'étais pas dans l'armée. J'appartenais à un groupe de défense du territoire. Comme tout le monde. Mais ne pourriez-vous pas vous taire un moment ? »

— « Oh... Oui... Bien sûr. »

Plus tard, il leur fallut sauter à bas du camion et se jeter au fond d'un fossé quand deux chasseurs russes passèrent en rugissant à basse altitude. Mais les avions se rendaient autre part

et ils ne mitraillèrent pas la route. Le sergent et Maria remontèrent dans le véhicule qui repartit. Il fut arrêté deux fois par des barrages de la police militaire. Enfin, le camion arriva au dépôt qui constituait sa destination. Il faisait nuit noire.

— « Nous ne pouvons pas aller plus loin, » annonça le sergent en mettant pied à terre. « Nous allons devoir faire le reste du chemin à pied. L'obscurité est comme de la poix et je ne dispose que d'une lampe stylo. » Il l'alluma et la braqua sur la figure de Maria. « Une tentative de fuite aurait de bonnes chances de réussir. Je suis navré mais je vais être forcé de vous lier les mains derrière le dos. »

Il lui entrava les poignets avec un morceau de fil de téléphone. Tous deux se mirent en route. Elle marchait la première en suivant le fossé ; il éclairait le chemin avec sa petite lampe et tenait l'extrémité libre du fil de fer à la main.

« Je n'ai aucune envie de vous tirer dessus. Alors, je vous en supplie, ne faites pas de bêtises. »

A un moment donné, elle trébucha. Aussitôt, le sergent tira sur le fil de fer.

— « Vous m'avez tellement serrée que le sang ne circule plus, » dit-elle avec colère. « Vous voulez qu'on m'ampute des mains ? C'est encore loin ? »

Le sergent avait l'air bourrelé de remords. « Arrêtez-vous une minute, il faut que je réfléchisse. Nous avons encore à peu près six kilomètres à faire. » Il se tut. Une colonne de blindés roulant en direction du front passa avec un bruit assourdissant devant le fossé au fond duquel ils se tenaient. Mais il n'y avait pas de circulation dans l'autre sens.

— « Alors ? » fit-elle au bout d'un instant.

— « J'étais en train de songer à trois femmes russes qu'une patrouille a capturées une nuit. Et à ce qu'on leur a fait subir pendant leur interrogatoire. »

— « Continuez. »

— « Ce sont les Chemises Bleues beaucoup plus que les officiers de l'armée qui se conduisent d'une façon aussi dégueulasse. Méfiez-vous de cette racaille politique. Ils ne peuvent pas voir les Russes en peinture. Réflexion faite, il serait de beaucoup préférable que vous arriviez en plein jour. Dans la journée, il y a parfois un type de la Croix-Rouge qui traîne ses bottes et les gars sont beau-

coup moins excités. Si vous leur dites tout ce que vous savez, ils ne seront peut-être pas trop méchants. »

— « Que décidez-vous ? »

— « En haut de la prochaine colline, il y a des emplacements de tir abandonnés et un vieux P.C. Je crois que je serai capable de rester éveillé jusqu'à l'aube. »

Devait-elle lui faire confiance ? Non. Elle ne le pouvait pas. Néanmoins, ce garçon serait plus facile à manipuler qu'une demi-douzaine d'officiers saouls.

— « D'accord mais si vous ne détachez pas ce fil de fer, vos médecins seront obligés de m'amputer. »

Ils gravirent la colline, se faufilèrent à travers des troncs fracassés ou brûlés et ils finirent par découvrir le P.C. souterrain. La moitié du toit s'était effondré et il montait de l'abri une odeur de mort et de poudre. Mais il y avait un lit de camp et une lampe à essence encore en partie pleine. Quand le sergent l'eut détachée, Maria s'assit sur le lit de camp et massa ses poignets ankylosés tandis qu'il ouvrait une boîte de ration K qu'il partagea avec elle. Il la regardait manger avec une sorte de regret silencieux.

— « Quel dommage que vous soyez du mauvais côté ! » soupira-t-il. « Vous êtes sympathique. Tous les Russes sont sympathiques. Comment se fait-il que vous vous battiez pour les communistes ? »

Maria s'immobilisa. Puis elle se baissa, ramassa une poignée de terre qu'elle pétrit entre ses doigts et la lui mit sous le nez tout en grignotant un morceau de fromage.

— « Cette terre est imprégnée du sang de mes ancêtres. Cette terre est ma terre. Maintenant, elle est imbibée du sang de mon enfant. Ne me parlez pas de camps, de chefs, ni de politique. » Elle lui brandissait la motte de terre sous les yeux. « Tenez, regardez. Mais n'y touchez pas. C'est à moi. Non... Au contraire... Allez-y, touchez-la. Palpez-la, respirez-la, goûtez-en une bribe comme le paysan qui veut savoir si le moment est venu de semer. Je vous en donnerai même un peu pour que vous la rameniez chez vous et la mélangiez à votre propre terre. Elle est à moi et je peux la donner. Elle est à moi et c'est pour elle que je combats. »

Elle parlait d'une voix calme, ses yeux de jade braqués sur ceux du sergent. « Tenez, » s'écria-t-elle en la malaxant. « C'est la Russie. Regardez comme elle est friable. C'est dans cette terre qu'on vous enterrera. Prenez-la ! » Et elle lui jeta la motte à la

tête. Il poussa un grognement de colère et sauta sur ses pieds pour s'épousseter.

Maria continua de manger son fromage. « Vous voulez discuter, Américain ? » lui demanda-t-elle. « Si oui, je ne vous vois pas propre ! J'ai l'esprit simple. La seule réponse que je suis capable de faire à vos maladroites questions, c'est de continuer à vous lancer des poignées de Russie au visage. »

Alors, le sergent fit quelque chose d'absolument inattendu : il s'assit par terre et... se mit presque à pleurer. Pendant quelques minutes, ses épaules s'agitèrent de façon spasmodique. Maria s'immobilisa, son bout de fromage à la main, et le contempla avec stupéfaction. L'homme serra ses jambes entre ses bras et posa son front sur ses genoux. Quand, enfin, il releva la tête, il avait la pâleur d'un enfant terrifié.

— « Mon Dieu, je veux rentrer à la maison ! » gémit-il.

Maria abandonna la boîte de ration K et se pencha sur lui. Elle lui souleva la tête en le prenant par les cheveux et l'embrassa. Puis elle alla s'étendre sur le lit de camp, la face contre le mur.

— « Merci, sergent. J'espère qu'ils ne vous enterreront pas dedans, après tout. »

Quand elle se réveilla, la lampe était éteinte. Il était penché au-dessus d'elle : elle voyait sa silhouette se détacher sur le ciel constellé d'étoiles que l'on apercevait par la déchirure du toit. Elle étouffa un cri.

« Bas les pattes ! »

Il recula aussitôt en faisant entendre un sanglot étouffé. Sa silhouette s'effaça. Elle l'entendit qui trébuchait parmi les poutres brisées. Il sortait. Elle resta un moment immobile à réfléchir. Enfin, elle appela : « Sergent ? Sergent ! »

Il n'y eut pas de réponse. Elle se leva et son pied heurta quelque chose qui fit un bruit métallique. Alors, elle s'agenouilla, tâtonna dans l'obscurité et finit par mettre la main sur l'objet. C'était le pistolet de l'Américain.

« Sergent ! »

Quelques instants plus tard, il réapparut. Sa démarche était mal assurée. « Oui ? » demanda-t-il doucement.

— « Approchez. »

A nouveau sa silhouette se dessina contre le fragment de ciel étoilé. Maria remit l'arme dans l'étui.

— « Merci. Mais ils vous auraient fusillé. »

— « J'aurais prétendu que vous m'aviez désarmé et que vous vous étiez enfuie. »

— « Asseyez-vous. »

Il obéit.

« Maintenant, donnez-moi votre main. » Et elle ajouta dans un murmure : « Non, je vous en supplie ! Pas là ! Pas là ! »

Au terme du voyage l'attendaient la vengeance et la mort, mais l'avant-dernière étape était quelque chose de différent. Quelque chose qui était en contradiction formelle avec les ordres du capitaine.

Ce fut le supplice du vieil homme qui réveilla la rage de Maria. Ils le traînèrent hors de la casemate où avaient lieu les interrogatoires que dirigeait le commandant Kline et le frappèrent sur la tête avec un bout de tuyau d'arrosage. Les bourreaux étaient les Chemises Bleues, des jeunes gens à l'irréprochable élégance appartenant au parti américaniste, et leur victime était un commandant russe approchant de l'âge de la retraite. Deux d'entre eux le tenaient par les bras tandis que le troisième lui flanquait des coups de pieds dans les genoux tout en jouant de la matraque.

— « C'est juste une petite correction pour t'apprendre à réciter comme il faut ta leçon au professeur, coco de mon cœur. »

— « Vas-y ! Fais-lui cracher le morceau ! »

— « Y a qu'à lui faire avaler de l'essence et lui filer une mèche dans la bouche. »

Ils travaillaient méthodiquement comme des dompteurs de cirque qui dressent une bête rétive. Maria était alignée en compagnie d'une douzaine de prisonniers, attendant que vienne son tour d'être interrogée. Il était neuf heures et le soleil matinal faisait s'évaporer les dernières gouttes de rosée sur les tentes du camp. Le sergent était entré dans la casemate pour se présenter au commandant Kline et lui remettre les objets trouvés sur la personne de sa captive. Il était resté absent dix minutes. Quand il ressortit de l'abri, les Chemises Bleues étaient toujours en train de cogner. Le vieil officier avait perdu connaissance.

— « Il simule ! »

— « Assaisonne-le pour le réveiller, Mac. Fais-lui un peu voir de quel bois on se chauffe ! »

Le sergent se dirigea droit sur Maria. Ses traits étaient par-

faitement impassibles. Il ne jeta pas un regard sur l'homme qui s'escrimait avec le tuyau d'arrosage. Toutefois, il était plus pâle que de coutume. Arrivé à la hauteur des prisonniers, il sortit son pistolet. Un garde lui barra le chemin.

— « Halte ! Vous n'avez pas le droit... »

— « Ce sont les ordres du commandant Kline, caporal. Il veut voir Maria Dimitriyevna Lisitsa sur-le-champ. Immédiatement. Je suis chargé de la conduire auprès de lui. »

Le garde examina les prisonniers d'un air apathique.

« C'est celle-là, » précisa le sergent.

— « La fille ? O.K. Eh, toi... *chagom marsh* ! »

Maria sortit du rang et suivit le sergent qui la prit par le bras et chuchota sans remuer les lèvres : « Maîtrisez-vous. » Ils n'échangèrent pas un coup d'œil.

Il faisait noir dans la casemate mais elle distingua quand même un officier bedonnant installé derrière le bureau. Il avait la physionomie indéchiffrable d'un joueur de poker, portait une petite moustache, ne cessait de pianoter sur sa table et s'exprimait avec de petits grognements grotesques.

— « Voilà donc la nana en question, » murmura-t-il s'adressant au sergent. Il étudia Maria un bon moment, puis se mit à hurler : « Garde-à-vous ! On ne vous a pas appris à saluer ? »

La rage brûlante de Maria se transforma en une sorte de nœud de glace. Elle ignora l'ordre et se refusa à répondre en anglais. « *Ya nye govoryou po Angliiski !* » fit-elle d'une voix sèche.

— « Je croyais que vous m'aviez dit qu'elle parlait anglais, sergent, » grommela le commandant. « J'avais cru comprendre que vous lui aviez parlé. »

Maria sentit les doigts du sergent se raidir sur son bras. Il hésita, avala péniblement sa salive. Enfin, il répondit : « Oui, mon commandant. J'ai parlé avec elle. Par le truchement d'un interprète. »

Sois béni, mon petit sergent, pensa-t-elle. Mais elle n'osa pas le regarder pour le remercier.

Le commandant se tourna vers la porte. « Eh ! McCoy ! » appela-t-il.

L'homme qui entra n'était pas McCoy mais une des Chemises Bleues. Il posa sa main en travers de sa poitrine — c'était le salut du parti américaniste — et aboya le slogan : « Amérique d'abord ! »

— « Amérique d'abord, » répondit le commandant en écho. Sa voix manquait de vigueur et il ne rendit pas le salut. « Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

— « Je regrette de porter à votre connaissance que le colonel est mort d'un arrêt du cœur avant d'avoir répondu à mes questions, mon commandant. »

— « Je vous avais dit de l'attendrir, pas de le tuer, tonnerre de Dieu ! Enfin... Qu'est-ce qu'on y peut ? Faites-le disparaître. Vous pouvez disposer, Purvis. »

— « Amérique d'abord ! »

— « Oui... »

Purvis fit claquer ses talons, exécuta un demi-tour et s'éloigna. L'interprète entra au même moment.

« Oh ! McCoy, ce travail me dégoûte ! Eh bien, la voici. Regardez-la bien. C'est elle qui avait dans sa poche cette note relative à la guerre bactériologique et la photo de MacAmsward. J'ai peur d'y toucher. Les huiles la réclament. Regardez-la bien, McCoy. Un joli morceau, pas vrai ? »

— « Je partage entièrement votre avis, mon commandant, » dit McCoy, un garçon à l'air froid et hautain et dont les manières distinguées trahissaient l'ancien élève d'une grande école.

— « Bon... Commençons. Sergent, attendez dehors. »

Maintenant, Maria était seule en face des deux hommes. Ses yeux brillaient de colère.

— « Pourquoi avez-vous décidé d'utiliser des armes bactériologiques ? » aboya Kline.

L'interprète traduisit. La question était plutôt idiote comme préambule. Personne n'avait encore officiellement accusé l'ennemi d'employer des moyens bactériologiques. Maria se contenta de répondre d'une phrase bien sentie qui fit faire la grimace à l'interprète.

— « Elle dit que c'est parce qu'ils nous détestent, mon commandant. »

Kline toussota derrière sa main. « Expliquez-lui ce qui lui arrivera si elle se permet de parler encore sur ce ton. Allons-y. » Il observa la prisonnière en plissant les yeux. « Votre nom ? »

— « *Imya ?* » répéta McCoy.

— « Maria Dimitriyevna. »

— « *Familiya ?* »

— « Lisitsa. »

— « Cela veut dire « renard », mon commandant. C'est peut-être un mensonge. »

— « Eh bien, Maria Dimitriyevna Renard, quel est votre grade ? »

— « *V Kakom vy chinye ?* » jeta McCoy d'une voix gutturale. Maria répondit : « *Starchii Lyeityenant.* »

— « Lieutenant à deux galons, mon commandant. »

— « Vous voyez, mon petit ? Nous appliquons scrupuleusement les conventions de Genève. Nom, grade, numéro matricule... C'est tout. Vous pouvez nous faire confiance... Demandez-lui si elle travaille pour le Renseignement. »

— « *Razvye'dyvatyel naya sluzhba?* »

— « *Niet !* »

— « Niet, vraiment ? Combien y a-t-il de divisions opérationnelles sur le front ? »

— « *Skol'ko na frontye divizii ?* »

— « *Ya nye pomnyou.* »

— « Elle dit qu'elle ne s'en souvient pas. »

— « Comment s'appelle votre chef de bataillon, Lisitsa ? »

— « *Kto komandir va'chyevo batalyona ?* »

— « *Ya nye pomnyou.* »

— « Elle dit qu'elle ne s'en souvient pas. »

— « Tiens, tiens ! Elle ne s'en souvient pas ? Dites-lui que je sais qu'elle est une espionne et que nous allons la fusiller sur-le-champ. »

L'interprète traduisit la menace. Maria croisa les bras sur sa poitrine et contempla le commandant d'un air méprisant.

— « Je veux vous voir au garde-à-vous ! »

— « *Smirno !* »

Elle conserva la même attitude. Le commandant sortit son colt 45 et l'arma.

— « Dites-lui que je suis le sixième petit-fils de Mickey Spillane par la jambe gauche et que faire des trous dans le ventre des dames est mon héritage et mon passe-temps favori. »

McCoy répéta ces paroles en russe. Maria laissa tomber trois mots qu'elle avait appris d'un pêcheur.

— « Je crois qu'elle vous a traité d'émasculé, mon commandant. »

Kline leva l'automatique et visa soigneusement. Il y avait dans son attitude quelque chose qui fit soudain pâlir Maria. Elle ferma les yeux et prononça à mi-voix un salut en hommage à la mère patrie.

Le revolver tressauta dans la main de Kline et, dehors, le sergent poussa un cri. La balle érafla le cadre de béton de la porte, ricocha et disparut vers le ciel. Maria baissa les yeux sur sa jupe. Il y avait un trou entre ses cuisses.

— « Dites-lui que je suis un exécrable tireur mais que je ferai mieux la prochaine fois, » ricana Kline. « Heureusement qu'on voit le jour à travers l'étoffe, pas vrai, McCoy ? Sinon j'aurais pu brûler le « domaine réservé ». Elle est toujours en train de m'engueuler ? »

— « Avec beaucoup de faconde, mon commandant. »

— « Probable que je lui ai quand même roussi sa petite peau blanche ! Laissez-lui une seconde pour se calmer et demandez-lui à quelle division elle appartient. »

— « *Kavoko vy polka ?* »

— « *Ya nye pomnyou.* »

— « Elle a très mauvaise mémoire, mon commandant. »

Kline soupira et s'abîma dans la contemplation de ses ongles. Ils étaient douteux. « Dites-lui, » murmura-t-il, « que je l'affecterai à la compagnie C comme prostituée officielle dès que nos psycho-chirurgiens auront fait d'elle une nymphomane. »

McCoy traduisit. Maria cracha par terre. Le commandant écrivit quelques lignes sur un papier.

— « Avez-vous participé à des combats, femme ? » grogna-t-il.

— « *V kakikh srazhyeniyakh vy ootchast'vovali ?* »

— « *Ya nye pomnyou.* »

— « Elle dit... »

— « Oui, je sais. C'était une question idiote. » Il tendit le dossier de la captive à l'interprète. « Donnez cela au sergent et qu'il la confie à Purvis. Je n'ai pas le cœur à battre une femme pour lui arracher des renseignements. Slim est drôle : il aime ça. » Le commandant ménagea une pause et son regard se posa sur Maria. « Je ne sais pas de qui il faut avoir pitié — d'elle ou de Purvis. Ce sera tout, McCoy. »

Le sergent la conduisit jusqu'à la tente des Chemises Bleues. « Je vais me débrouiller pour prévenir la Croix-Rouge, » lui souffla-t-il en chemin. Il avait l'air de se faire beaucoup de souci pour elle.

Ses souffrances durèrent plusieurs heures. Elle était allongée sur un lit de camp. Une infirmière et une fille de la Croix-Rouge lui

prenaient des échantillons de sang tout en échangeant des coups d'œil sinistres.

— « Nous ferons en sorte que ceux qui vous ont mise dans cet état soient traduits en cour martiale, » dit la fille de la Croix-Rouge en mauvais russe.

— « Je parle anglais, » murmura Maria. Elle ne l'avait jamais admis devant ceux qui l'avaient interrogée. Même pas devant Purvis.

— « Vous vous remettrez. Mais pourquoi ne pleurez-vous pas ? »

Maria ne pouvait plus pleurer, désormais, que sur Nicolaï. Et encore pas pour longtemps. Elle resta deux jours en observation. Elle attendait.

Enfin elle fut mise en présence du général MacAmsward et on l'interrogea à nouveau. Plus humainement. Néanmoins, sa réponse était toujours la même :

— « *Ya nye pomnyou.* »

Quelle peut être cette qualité ou cette quantité grotesquement divine et transsubstantiellement simiesque qui habite la chair des brutes et en fait des hommes ? Car le général MacAmsward était en vérité un homme, bien qu'il souhaitât n'être qu'un soldat.

Il y a des militaristes pour qui la patrie est une image du Père, d'autres pour qui elle est la Mère. La différence entre les deux est aussi nette que celle qui distingue les buveurs de bourbon des buveurs de rye. Il y a les zombies néoprussiens en bottes à cuissard qui étouffent leur âme pour n'être que des machines au service d'une patrie martiale et virile. MacAmsward n'était pas de ceux-là. La patrie était pour lui la mère patrie. Et une mère ne s'intéresse pas beaucoup aux machines. La mère élève des bébés pour en faire des champions et un champion est plus puissant que l'Etat. Jamais il n'est un outil de l'Etat. Tel était l'homme appelé Rufus MacAmsward, le génie maléfique dont parlait Porphiry Grigoryevitch Polkovnik.

Imaginez l'archange Saint-Michel dans toute sa majesté, plastronnant, un stick à la main. Il vient de mener de saintes campagnes dans les cieux et passe en revue des rangs d'estafettes gantées de blanc qui saluent du sabre. Leur auréole (nimbe réglementaire) est hérissée de pointes de cuivre. Celle de l'archange, portée avec un rien de désinvolture, est incrustée de feuilles de chêne d'or. Il ignore

les trônes et les dominations mais sourit démocratiquement à un chérubin subalterne et s'arrête pour lui demander des nouvelles de sa grand-mère.

L'état de la grand-mère s'est considérablement amélioré.

Rassuré, le général MacAmsward regagne ses appartements et accroche son auréole à la patère. La pièce est obscure, éclairée seulement par une lampe murale de métal braquée sur le vaste fauteuil où une jeune femme est assise. Elle joue avec une coupe de vin et ses cheveux noirs ondoient en lourdes nappes sur ses épaules couvertes de soie. Ce vêtement de soie a pour origine la négligence de l'ex-femme du général qui a oublié de l'emporter. Le fauteuil, lui, est une prise de guerre : il provient d'un tribunal du peuple qui n'en a plus l'usage. C'est un trône massif, un trône d'évêque — un meuble qui convient parfaitement à un archange. Il est posé sur une estrade au haut bout d'une longue table entourée d'autres sièges de moindre importance. Cette pièce sert aux conférences d'état-major et personne n'aurait l'audace de s'asseoir sur le grand fauteuil hormis le général — ou, bien sûr, une ravissante vierge dévorée de chagrin.

La jeune femme le regarde. Son cou est légèrement incliné et la lumière n'accroche que le bout de son nez. Le général s'arrête, la main encore sur sa casquette. Il s'éloigne lentement du portemanteau, se met tout aussi lentement au garde-à-vous et lui adresse un salut solennel. C'est un hommage à la beauté. Elle répond d'un signe de tête. Le général s'avance et va s'asseoir sur la simple chaise qui se trouve au bas bout de la table. Il exhale un soupir profond — si profond qu'on penserait qu'il n'a pas respiré depuis qu'il est entré. Ses yeux n'ont pas quitté le visage de la femme. Celle-ci repose son gobelet.

— « Je suis venue pour vous tuer, » dit-elle. « Je suis venue pour vous abreuver jusqu'à ce que mort s'ensuive du lait d'un enfant assassiné. »

Le général a tressailli. C'est la quatrième fois qu'il entend cette phrase. Elle la lui répète chaque jour depuis qu'elle réside chez lui. Une fois de plus, le général fait comme s'il n'avait pas entendu.

— « J'ai réglé cette affaire, mon enfant, » dit-il d'une voix grave. « Le capitaine Purvis passe en cour martiale ce matin. Je m'en suis occupé personnellement. J'ai également donné des instructions pour que vous soyez rapatriée sans délai si tel est votre désir.

Ce ne sera que justice après ce que ce monstre vous a fait subir. Pourtant, laissez-moi vous supplier de demeurer avec nous, de quitter les rangs de l'impiété jusqu'à ce que nous ayons gagné la guerre et que vous puissiez rentrer chez vous en paix. »

Maria observait avec attention l'homme immobile dans l'ombre à l'autre extrémité de la table. Il était semblable à Raleigh à la cour de Beth, à la fois puissant et humble. A nouveau, elle sentit palpiter en elle la même exultation qu'elle avait éprouvée quand elle rampait au bord de la rivière sous le feu des mitrailleuses. Elle entendait la voix de lady Macbeth : *Approchez de mes seins de femme et prenez mon lait qui vous sera un fiel, ministres assassins...* La mort était tapie dans son sein là où, naguère, était la vie.

Lentement, elle se leva et, s'appuyant sur la table, le fusilla du regard. « Assassin de mon enfant ! » siffla-t-elle.

— « Puisse Dieu en Sa Miséricorde... »

— « Assassin de mon enfant ! »

— « Maria Dimitriyevna, c'est là mon tourment le plus déchirant. » Il la regardait avec gravité sans rien perdre de sa stature altière. « Je ne peux rien vous dire pour vous consoler. C'est impossible et c'est le plus déchirant de mes tourments. »

— « Si, vous pouvez quelque chose. »

— « C'est comme si c'était fait. Dites-moi vite quoi. »

— « Venez ici. » Elle s'éloigna de la table, se posta à l'angle de l'estrade et lui fit signe. « Approchez. J'ai des secrets à murmurer à l'oreille du meurtrier de mon fils. Approchez. »

Il avança et s'arrêta devant elle. Comme elle était debout sur l'estrade, leurs visages étaient au même niveau. C'était vrai : une peine véritable se lisait dans les yeux du général. Bien ! Parfait. Il fallait qu'il comprenne. Qu'il sache qu'elle allait le tuer. Et de quelle façon. Ce n'était pas un ordre de Porphiry mais un impératif qu'elle s'était à elle-même imposé. A présent, elle souriait et ses gestes avaient une vivacité nouvelle.

« Regarde-moi, tueur. Je ne peux te montrer le corps déchiqueté de mon fils. Je ne peux te montrer ni signe ni relique. Tout a été enterré dans une fosse commune. » D'un mouvement prompt elle ouvrit la robe de soie. « Alors, regarde-moi. Vois comme mes seins sont gonflés. Oui... Là ! C'était un signe, après tout. Une seule goutte... Regarde, elle est à lui, elle est à Nicolaï. »

MacAmsward était devenu livide. Il était pétrifié comme un homme hypnotisé.

« Tu vois ? C'était l'aliment de la vie. Maintenant, c'est celui de la mort. De ta mort, assassin. Mais ce n'est pas assez ! Mon fils a été conçu dans l'amour et tu l'as tué. Maintenant, je viens à toi. Tu m'en donneras un autre. Nous le concevrons dans la haine, toi et moi, et tu mourras de malemort sur mon sein. Viens, assassin, faisons la haine ensemble. »

Les joues de MacAmsward tremblaient. Il la saisit par les épaules. Ses mains glissèrent le long des bras de Maria.

— « Tes mains sont de glace, » souffla-t-il. Et il se pencha pour l'embrasser juste sous la gorge. Elle eut soudain la certitude qu'il avait compris. C'était une connaissance préconsciente — mais une connaissance. Il se penchait toujours sur elle.

Viens, nuit ténébreuse, et mêle-toi à la plus étouffante fumée de l'Enfer pour que mon poignard acéré ne voie point la blessure qu'il inflige...

Bien sûr, le général était intellectuellement convaincu qu'il ne s'agissait de rien d'autre que d'une fleur de rhétorique.

L'action du produit fut rapide. C'était une toxine bactérielle entraînant rapidement la mort chez ceux qui n'étaient pas immunisés. Pour Maria, qui pouvait l'éliminer dans son lait à mesure qu'il montait, la mort serait retardée. Le général dormit une demi-heure. Quand il se réveilla, la fièvre le rongeait. Assise devant la fenêtre, Maria le regarda mourir. Il essaya de crier mais sa gorge était contractée. Il sortit de son lit, fit deux pas et tomba. Il essaya de ramper vers la porte mais il s'affaissa. Son visage était cramoisi.

Le téléphone sonna.

Quelqu'un frappa à la porte.

La sonnerie se tut. On cessa de frapper. Maria observait les efforts qu'il faisait pour respirer. Quand il tenta de parler, elle lui tourna le dos et se perdit dans la contemplation du paysage crevé de trous d'obus. La Russie, Nicolaï et même ce sergent américain qui voulait rentrer chez lui — c'était pour eux qu'elle écoutait les râles de MacAmsward. Elle alluma une de ses cigarettes américaines dont elle trouva l'arôme savoureux. Le téléphone se remit à sonner furieusement, sans interruption.

Les râles s'arrêtèrent. Quelqu'un martelait la porte à coups de poings en criant. Maria dégustait sa cigarette en observant les cor-

beaux qui volaient au-dessus d'un champ où l'on venait de faire les semailles. Ici, la terre était riche et noire. C'était le même humus qu'elle avait lancé au sergent américain. Cette terre était à elle. Bientôt, ce serait elle qui appartiendrait à la terre. A cette terre. Comme Nicolaï et, peut-être, comme le sergent.

La porte vola en éclats et trois Chemises Bleues se ruèrent dans la pièce. Ils s'arrêtèrent net à la vue du corps qui gisait sur le sol. Ils regardèrent Maria.

— « Qu'est-il arrivé ? »

La Russe éclata de rire, tant leur expression était comique. L'un des hommes leva son revolver et appuya six fois sur la détente.

— « Je viens... Nikki Andreyevitch... Je viens... »

L'un des hommes en chemise bleue enfonça la pointe de sa botte dans ses côtes mais elle était déjà morte. Elle les avait battus. Tous.

Les journaux américains publièrent la vérité : le général MacAmsward était mort d'avoir bu du lait empoisonné. Mais ils n'en dirent pas davantage. Seules les légendes russes ont chanté la vérité intégrale au cours des mille ans qui suivirent.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Vengeance for Nikolai.

MILDRED CLINGERMAN

Une passion incendiaire

Il y avait longtemps que nous n'avions rien lu de Mildred Clingerman, qui fait ici sa rentrée avec l'histoire d'une vieille femme aux pouvoirs étranges, d'une jeune femme trop amoureuse, d'un ange qui n'en est pas vraiment un, le tout mêlé à d'autres ingrédients qui concourent à faire un mélange détonant.

AUJOURD'HUI encore, il se trouve des gens à Plumfield qui préfèrent croire que ma cousine Althea et moi avons assassiné Maud Gillyflower, puis volontairement mis le feu à la vieille maison dite « du Passage ». Quinze ans durant j'ai choisi de garder le secret, me contentant de transmettre les ragots les plus nuisibles à Mr. Tidrow, le directeur de la Banque de Plumfield. En bonne justice, je ne pouvais faire moins à l'égard d'Althea et de moi-même. Je pensais que l'explication définitive pouvait attendre le Jugement Dernier, et nous ne tenons ni l'une ni l'autre à finir nos jours à l'Asile du Comté, puisque c'est là qu'on envoie les gens lorsqu'ils persistent à vouloir expliquer l'inexplicable.

Mais je comptais sans mon hôte — ce qui revient à dire plus simplement que je n'aurais jamais cru voir un jour tout le monde vivre en contact quotidien avec l'inconcevable sans qu'il se trouve une seule voix pour dénoncer la folie d'un tel comportement. Qui oserait, à l'heure actuelle, douter de mon bon sens ? Mais il existe une autre raison, et une meilleure, qui me dicte de révéler la vérité sur cette fameuse nuit au « Passage » : quelqu'un peut fort bien, tôt ou tard, fournir tous renseignements concernant l'actuel lieu de résidence de Maud Gillyflower. Pour ma part, je recevrais avec gratitude le moindre indice à ce sujet. J'ai du reste donné des instructions à Mr. Tidrow pour que toute personne apportant un renseignement sur Maud Gillyflower reçoive comptant une récompense de cinq dollars. Si vous savez quelque chose, alors je vous en prie : avertissez la banque de Plumfield ! Notez bien que je ne me porte pas garante de la bonne volonté

éventuelle de Maud Gillyflower. Il n'est pas dit d'avance qu'une pareille vieille chouette consentirait à guérir tout le monde. Mais elle connaît le remède, je le sais, et je suis fermement décidée à le prendre... si jamais on arrive à retrouver la trace de Maud.

Tout a commencé lorsque ma cousine Althea tomba amoureuse. Il est du reste à remarquer que tous les grands instants de sa vie ont leur origine dans un coup de foudre. La dernière lettre que j'ai reçue d'elle m'a appris qu'il en était toujours ainsi, et qu'elle goûtait toutes les extases du septième ciel. Une fois seulement (pour autant que je sache), ce triste état de traumas, de frissons et de péché manqua sur elle son effet coutumier : ce fut le soir où je la vis arriver en droite ligne de New York, debout au milieu de mon salon et se tordant les mains comme une Lady Macbeth de fête scolaire (Althea est actrice, et fait preuve habituellement d'un tout autre talent).

— « Que t'est-il arrivé ? » lui demandai-je. Je n'avais pas bougé de mon rocking-chair, car Thomasina ronronnait sur mes genoux et je sais que ma chatte a horreur des contacts brusques avec le plancher.

— « J'aime quelqu'un, » répondit Althea. « Oh ! Dodie, il faut que tu me viennes en aide ! »

— « Tu me fais penser à une chatte au printemps, » lui dis-je alors. « Eh bien, si c'est le cas, je pourrais t'emmener chez Maud Gillyflower. » Soudain je vis Althea vaciller, tandis que son visage prenait la couleur verdâtre d'une feuille de chou. Cette fois, Thomasina alla sans transition au tapis. Puis je mis Althea au lit sans même prendre le temps de la gourmander pour le rouge à lèvres dont elle n'allait pas manquer de salir mes plus fines taies d'oreiller. Le mal d'amour ? A d'autres, me disais-je. Je fis avouer à ma cousine qu'elle n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures, ni guère dormi non plus. Sur quoi je l'obligeai à ingurgiter une bonne soupe paysanne suivie d'un comprimé de somnifère et refusai d'entendre un seul mot de ses chevrotements entrecoupés de sanglots. Je la laissai dormir jusqu'à midi au soleil le lendemain, puis lui apportai un de ces déjeuners comme elle n'en voyait probablement jamais dans ses affreux « self-services » new yorkais (elle a du reste été bien obligée de le reconnaître).

Mon premier soin fut ensuite d'accrocher à ma porte l'écriteau : JE N'Y SUIS POUR PERSONNE (on en a l'habitude ici, et les bonnes

gens de Plumfield savent tolérer certaines particularités propres aux vieilles filles). Finalement, après avoir fermé tous les volets du salon, j'écoutai la confession d'Althea jusqu'au moment où je la sentis à bout de nerfs. Au début, je ne fis que rire de l'histoire, n'y voyant qu'une simple toquade comme elle en avait déjà tant connu. J'avais été suffisamment saturée de ses romans-fleuves épistolaires dans le passé pour savoir reconnaître au passage telle ou telle expression où elle prétendait glorifier ses pires folies en les confondant avec l'amour véritable. Mais avant même qu'elle eût terminé, je compris que c'était cette fois entièrement différent. Certains mots demeuraient, mais quoi ? Cela fait des siècles que les hommes vont de malentendu en malentendu à cause d'un vocabulaire trop peu différencié appliqué sans nuances suffisantes à toutes les catégories d'amour. Le drame, cette fois, se devinait dans la sobriété même dont Althea faisait preuve : plus de torrents verbeux, plus de grandiloquence, plus de gestes fous. Elle se bornait à m'exposer les faits sans rien déguiser.

Elle était follement éprise d'un homme marié. Mais d'un homme qui aimait sa propre femme et son foyer. Pas tellement riche du reste, ni tellement beau. Lui-même éprouvait sans aucun doute beaucoup d'amitié pour Althea (c'est du moins ce que je crus pouvoir établir) et peut-être, en d'autres circonstances, l'aurait-il aimée d'amour. Althea — on peut bien le dire — provoque toujours l'admiration et le désir de la plupart des hommes et il faut porter à son crédit que les autres femmes l'apprécient beaucoup dès qu'il est prouvé qu'elle ne tend jamais ses filets en chasse gardée. Or cette fois, d'après Althea, l'amour était venu comme un voleur et l'avait assommée avant qu'elle eût pu esquisser la moindre défense. Elle était par ailleurs obligée de tenir son rôle dans la troupe où elle jouait. Mais sitôt la pièce retirée de l'affiche, elle était accourue à Plumfield dans l'espoir que j'aurais sous la main un bon remède « de chez nous ».

— « Il fallait que je parte, » gémit-elle. « Je mourais de peur de lui offrir mon lit et de le voir accepter... ou refuser. Il faut que tu trouves quelque chose, Dodie ! Je dispose de six semaines avant les premières répétitions de notre nouvelle pièce. Si je ne rentre pas à New York couverte d'amulettes et gorgée d'antidotes, je suis perdue. J'ai réussi à tenir mon rôle les dernières semaines uniquement parce que je connaissais cette maudite pièce par cœur, mais on m'a bel et bien prévenue que si je ne prenais pas suf-

fisamment de repos d'ici là au lieu de garder ma mine de déterrée, on donnerait le rôle à une autre... »

Le fait est qu'Althea n'était pas brillante. En outre, debout près de la fenêtre, elle martyrisait les feuilles de mes plus beaux géraniums et secouait sa cendre de cigarette sur mon aspidistra.

— « Laisse mes pots tranquilles, » ordonnai-je. « Assieds-toi plutôt dans le rocking et balance-toi très vite pendant que je réfléchis. Tu fumes trop et il n'y a rien de tel qu'un balancement à cadence rapide pour vous faire passer l'envie du tabac. Maintenant, autre chose : où t'es-tu fourré dans la tête que j'utilise un chaudron de sorcière ? Tu me feras grand plaisir de te rappeler que nous sommes sensiblement du même âge — et que si je ne suis pas une beauté, je reste quand même assez loin du type Carabosse édentée. »

Contrairement à ce que j'espérais, Althea ne daigna pas sourire de cette boutade où je feignais un ton indigné. Elle s'arrêta simplement de se balancer et me regarda avec des yeux noyés de douleur. C'en était trop pour moi et je laissai marcher ma langue tout en m'efforçant de trouver le remède qui s'imposait.

— « Tu faisais peut-être allusion à ce tonique dont je t'ai envoyé une fiole l'an dernier lorsque tu as eu la grippe, ou à la tisane des six fleurs pour ton amie qui avait des rhumatismes articulaires ? Alors, je te dirai que je n'y suis absolument pour rien. Je les ai achetés à Maud Gillyflower. Mais tu ne la connais pas, je crois ? Il y a de ça quelques années, quand le vieux Gillyflower est mort (du moins on l'a supposé, car on n'a jamais retrouvé son cadavre), Maud est arrivée à Plumfield et a fourni la preuve qu'elle était sa seule héritière. Tout le monde en fut bien content et elle a repris tout de suite les choses où le vieux les avait laissées. Elle continue à faire pousser des tas de plantes dans le grand jardin et à soigner tous les animaux malades de la ville. De temps en temps, suivant son humeur, elle prépare aussi des remèdes pour les humains. »

Althea avait repris son balancement, et comme elle semblait m'écouter au moins d'une oreille, je poursuivis :

« Quand une chatte trop féconde menace de surpeupler une maison, on a recours à Maud pour expédier les chatons. Elle a peu à peu obligé la ville entière à lui confier les animaux perdus. Une fois, même (oh ! il y a longtemps), ayant appris que le vieux juge Murray avait noyé de ses mains toute une portée dans la

rivière, elle l'a guetté un matin dans Main Street et l'a menacé de l'assommer à coups de parapluie s'il ne jurait pas sur-le-champ de ne pas recommencer... Elle raffole des chats. C'est du reste facile à voir : la seule chose qu'elle a amenée avec elle au « Passage » (pour autant que je sache), c'est une grande statue de chat en marbre blanc. Elle l'a installée dans le jardin. Mais elle ne s'en tient pas aux chats. Jusqu'aux poulets, oui ! Et pourtant, que peut-il y avoir de plus bête qu'une volaille ? Imagine-toi qu'un jour je m'étais avisée de lui offrir deux belles poulardes prêtes à rotir pour son dimanche soir. Eh bien, elle m'a claqué sa porte au nez en criant « qu'elle n'avait pas l'habitude de manger ses amis » ! C'est comme ça du reste qu'on a su qu'elle était végétarienne... »

Althea cessa de se balancer et reprit ses allées et venues à travers le salon. J'étais à bout et fatiguée de bavarder à perte de vue sur le compte de Maud Gillyflower. Je me demandai un instant s'il ne serait pas plus efficace d'allumer un contre-feu et passai mentalement en revue les célibataires de Plumfield encore présentables. Ils n'étaient pas nombreux. Le jeune Howard, l'avoué ? Mais il avait déjà des manies de vieillard avec ses petites mains blanches aux gestes délicats et son tic d'épousseter sans cesse des grains de poussière imaginaires.

— « Allons la voir, » dit enfin Althea.

— « Je crois qu'aujourd'hui il est parti aux Assises, » répondis-je sans prendre garde que je suivais mes propres idées.

— « Ah ! ça, qu'est-ce qui te prend, Dodie ? » Althea me considéra avec un mélange de stupeur et de réel intérêt. « J'ai parlé d'aller trouver Maud Gillyflower. Tout plutôt que de rester comme cela dans l'inaction ! Si ça continue, je sens que ton rocking va me donner le mal de mer... Mais crois-tu vraiment qu'elle pourra m'indiquer un remède ? J'ai entendu parler de fleurs dont le nom signifie « paix du cœur ». Tu sais lesquelles ? »

— « Oui : les pensées. Mais je ne pense pas qu'elles te feraient de l'effet. Entendu, allons trouver Maud. Je te demanderai seulement de faire d'abord comme si nous venions en réalité pour Thomasina. Je ne sais pas trop comment elle prendra cette histoire d'antidote. Elle sera certainement surprise de voir quelqu'un de ma famille ajouter foi à de telles fariboles. Tu n'étais pas superstitieuse à ce point, Althea. Que t'arrive-t-il ? »

— « Je te l'ai dit. C'est l'amour. »

Ma foi, c'était la réponse à ma question. Je me sentis en colère contre moi-même et n'ouvris plus une seule fois la bouche de tout notre trajet en voiture. Althea conduisait vite (ce que je déteste) et nous soulevions un nuage de poussière sur la petite route qui nous emmenait à travers la campagne. J'étais néanmoins heureuse de me faire véhiculer au lieu d'aller à pied selon mon habitude, car il faisait une chaleur orageuse, lourde de cette odeur de fin d'été où l'on sent à la fois la verdure et la poussière.

Avec ses quatre hectares de pruniers et de potager, la Maison du Passage s'élevait sur l'emplacement d'une propriété plus ancienne, détruite de fond en comble par les Sudistes pendant la Guerre de Sécession. Cette première maison avait été elle aussi entourée de hauts murs — l'idéal, disait-on, pour cacher les esclaves fugitifs avant qu'ils puissent être acheminés en secret vers les états du Nord. Les deux propriétés, l'ancienne et la nouvelle, avaient été bâties par les Gillyflower. Maud semblait être la dernière survivante de la famille, mais il se pouvait fort bien qu'elle eût laissé d'autres parents derrière elle quand elle était venue à Plumfield. Le fait est que personne n'en savait rien. Nous ignorions même d'où elle venait, car Maud ne répondait pour ainsi dire jamais aux questions qui la concernaient directement.

Althea gara la voiture devant la monumentale grille fermée et attendit sans trop d'agitation que l'on réponde à mon coup de sonnette. Le calme de l'après-midi d'été nous permit d'entendre, quelque part dans la maison, une cascade de notes tintinnabulantes. Il y eut quelque part aussi des poulets qui gloussèrent, des cocoricos sonores de temps chaud puis, dominant tous ces bruits, un sifflement aigu dont la force pouvait faire croire que la Maison du Passage abritait également un canari géant. Enfin, après un temps qui me sembla interminable, un bruit de clés m'annonça l'arrivée de Maud. La lourde grille tourna sur ses gonds et la petite silhouette boulotte de Maud apparut devant nous. Pas tellement hospitalière, aimable.

— « Alors, qu'y a-t-il ? » me demanda-t-elle. Elle levait le menton vers moi, mais c'était Althea qu'elle regardait. La plupart des gens font la même chose quand ils ont le choix.

— « J'ai besoin de votre aide, » déclara ma cousine — et je

l'aurais pincée de bon cœur pour avoir dit cela tout de go, sans tenir compte de mes conseils.

— « Oui, je m'en doute, » répondit Maud avec un petit sourire en coin. « Eh bien, c'est parfait, » reprit-elle à mon adresse. « Entrez donc. »

Elle nous précéda sur les graviers de l'allée puis, arrivée à la porte, sembla hésiter. « Ma foi, il fait vraiment trop chaud sous la véranda. Nous serons mieux à l'intérieur. » Ce qui me fit grand plaisir. Malgré mon ancienneté à Plumfield et toutes les prunes et tisanes que je lui avais achetées, je n'étais entrée qu'une seule fois chez Maud Gillyflower (il pleuvait ce jour-là), et encore, elle m'avait laissée dans le vestibule. Du reste le vieux Gillyflower se montrait beaucoup moins hospitalier de son vivant, puisqu'il réglait toutes ses affaires à la grille même de la propriété.

Une agréable fraîcheur régnait dans le salon, mais il y faisait si sombre qu'on pouvait à peine distinguer les meubles aux formes rebondies. Maud donna un peu de jour en faisant glisser une tenture de quelques centimètres et nous réussîmes à trouver des sièges. D'emblée je remarquai une chose bizarre. Chaque maison a son odeur particulière, mais celle que l'on trouvait ici était certainement la plus étrange de toutes. C'était comme une odeur de salle d'attente de chemin de fer, un mélange d'huile de machine et de cuir humide, de chien mouillé, d'ozone et de plumes d'oiseau. De plus, on y trouvait un relent de nourriture essentiellement maigre, à tel point que j'en arrivais presque à me représenter des fromages blancs disposés sur des feuilles de laitue. Bien entendu, par-dessus tout cela, un puissant arôme de plantes balsamiques en train de sécher. J'essayais de m'expliquer pourquoi l'on respirait une telle odeur, quand Maud se retournant me surprit à renifler.

— « Eh bien, Dodie, je constate avec plaisir que votre long nez a son utilité. » Mais elle disait cela sans paraître nullement offusquée.

Dès les premières questions posées, Althea répondit avec une simplicité d'enfant malheureuse et je fus passablement surprise de constater que notre hôtesse ne semblait pas choquée de se voir demander un remède contre l'amour. Elle semblait trouver normal qu'on ait recours à elle, et tout dans son attitude laissait voir qu'elle prenait la chose au sérieux. Je n'y comprenais rien, sachant par ailleurs combien Maud se montrait intransigeante pour les

faiblesses humaines. Car je m'en rendais bien compte : elle traitait Althea aussi doucement que si ma cousine eût été un chaton malade, tout abandonné et morfondu. Ma parole, elle aimait Althea ! Du coup, je commençais à me sentir mieux.

— « Je connais une plante, » répondit-elle enfin. « Mais il est impossible de la trouver par ici. Elle a de petites fleurs roses et blanches en forme d'étoiles. On les laisse sécher pour en faire de la tisane... Dans les cas très graves, pourtant, il est toujours préférable de les mâcher tout de suite après cueillette. »

Althea éclata de rire, exactement comme je l'aurais fait à sa place : un rire où il n'y avait pas la moindre trace de gaieté. « Des petites fleurs roses ! Sachez quand même, Miss Gillyflower, que ma passion n'a rien de rose ! »

— « A ce stade, vous n'en savez absolument rien, » répondit Maud d'un ton sec. « Et maintenant, taisez-vous pendant que je vais faire chauffer le transformateur... » (Je crois du moins que c'est le mot qu'elle prononça.)

Elle quitta le salon en refermant la porte d'un geste catégorique mais, après avoir laissé passer deux ou trois minutes, j'allai entrebâiller sans bruit le battant pour risquer un coup d'œil dans la pièce voisine. Bien qu'il y fît tout aussi sombre que dans le salon, je reconnus une vaste salle à manger sobrement meublée. La table à elle seule semblait être prévue pour de nombreux convives. Et soudain, venant de l'endroit le plus sombre, j'entendis comme un bruit de froissement. Je cherchai à mieux voir en clignant les yeux. D'abord je ne distinguai pas très bien. C'était grand. Plus grand que moi. Puis, ce fut tout juste si je ne poussai pas un hurlement. Je ne criai pas, pourtant, mais refermai la porte d'un seul geste et restai là, debout, le souffle coupé.

— « Dodie, qu'est-ce que... ? » Althea me regardait, abasourdie.

— « Un ange ? » murmurai-je bêtement. « Un ange dans la salle à manger ? »

Maud réapparut sans bruit, entrant par une autre porte — et cette fois Althea fut prise d'une franche gaieté. « Est-ce que par hasard vous logeriez un ange sans le savoir ? » demanda-t-elle à Maud en s'esclaffant.

Maud me foudroya du regard. « Personne n'entre jamais ici sans que je le sache, » répondit-elle. « Si vous tenez absolument à le savoir, apprenez que je garde un cygne malade dans la salle

à manger. Et vous, Dodie, je vous saurais gré de vous abstenir de fouiner partout, ou alors, retournez chez vous. Suivez-moi, » reprit-elle à l'adresse de Maud. En même temps elle m'empoigna par le bras et m'obligea à marcher à côté d'elle. A un moment donné le couloir principal de la maison se divisait en deux branches, chacune desservant une aile du bâtiment. En fait, le plan du « Passage » ressemblait beaucoup à un grand oiseau. Mais au lieu de prendre à droite ou à gauche, Maud nous fit continuer tout droit vers l'arrière de l'habitation. Puis elle ouvrit une nouvelle porte et nous entrâmes dans une vaste pièce pleine d'appareils. Il me fut impossible d'en identifier aucun. Certains rappelaient assez une installation de radiographie, mais la plupart (horreur !) évoquaient plutôt une rangée de chaises électriques. Des rouleaux de gros câbles étaient posés sur le sol et je vis un tableau de commutateurs fixé contre un des murs, d'où partait un invraisemblable enchevêtrement de fils et de tubes.

Maud poussa du pied un tabouret dans ma direction. « Asseyez-vous, » me dit-elle. « Et ne bougez pas. »

— « Que... qu'allez-vous me faire ? » articula Althea. Elle eut un mouvement de recul vers la porte dont Maud avait déjà tourné la clé.

— « Vous faire ? » Maud leva les yeux, manifestement surprise. « Je pensais que vous le saviez. Eh bien, mais je vais prendre l'intensité de votre amour. Comment voulez-vous que je puisse vous soigner si j'ignore à quel point vous êtes atteinte ? »

Les yeux d'Althea se reportèrent sur moi comme pour y trouver du réconfort et, pour ma part, j'esquissai un sourire qui, je crois bien, était passablement spectral. « Oui, bien sûr ! » dis-je d'une voix grinçante. « Elle va mesurer l'intensité de ta passion. »

Althea parut sur le point de s'effondrer, mais presque aussitôt je vis son visage se raffermir, puis retrouver cette expression composée qu'elle arbore toujours avant d'entrer en scène. L'actrice en elle reprenait le dessus et ce fut d'une voix bien timbrée qu'elle dit : « Naturellement. Mais dites-moi, Miss Gillyflower, est-ce que vous procédez souvent de cette façon ? Ça me semble passionnant ! »

Malheureusement, elle avait beau prendre le ton le plus intéressé possible, son jeu n'était pas encore assez bon. Maud abandonna brusquement l'appareil et nous fit face. « Ah ça ! »

s'écria-t-elle. « Seriez-vous donc venues ici toutes les deux sans rien savoir ? »

Nous eûmes à son adresse le même regard abasourdi, puis le même hochement de tête en parfaite unisson.

Cette fois, ce fut à Maud de rire. Je crus même qu'elle n'allait jamais plus s'arrêter, et quand elle put enfin se remettre à parler, sa voix gardait un éclat d'hystérie qui ne me plaisait pas du tout. « Non, quand je pense à la tête que vous auriez faite, toutes les deux ! Une si jolie prairie... les fleurs roses et blanches... et rien d'autre à faire que brouter comme tous les autres ! Parce que j'avais bien l'intention de vous y envoyer, si votre état était très grave... et peut-être n'auriez-vous pas voulu revenir ensuite. Vous ne seriez pas les premières. Ah, ça ! pour une surprise, vous auriez été servies ! » Elle repartit à rire aux larmes et c'en fut trop pour moi.

— « Maintenant, taisez-vous, » lui dis-je. « Je vous prie de nous libérer de cette maison de fous avant que je ne me mette à hurler. Je ne comprends strictement rien à votre galimatias, mais je n'ai pas l'intention de rester ici pour chercher à quoi rime... »

— « Mais hurlez donc, Dodie, hurlez au diable, » répondit Maud. « Personne ne vous entendra, vous le savez bien. Quant à moi, il ne m'est pas possible de vous laisser partir... pas encore. Il faut d'abord que je trouve un moyen de me tirer de cet imbroglio. Venez à la cuisine. Je vous offre le thé. Et donnez-moi le temps de réfléchir. »

Ma première idée en entrant dans la cuisine du « Passage » fut qu'elle répondait exactement à la description de ces lugubres pièces de l'ancien temps où l'on assassinait volontiers les femmes. Et lorsque Maud posa devant nous la théière d'où fusait la vapeur, je ne pus me retenir de renifler pour m'assurer qu'elle ne contenait pas quelque poison exotique.

— « Ne faites pas la sotte, Dodie, » me reprocha Maud. « A ma connaissance, je n'ai jamais encore tué personne de propos délibéré. »

Ces paroles me détendirent un peu et je pris une tasse de thé. D'après l'expression de leurs visages, Maud et Althea semblaient maintenant plongées toutes les deux dans un abîme de réflexions, et après avoir promené un œil curieux autour de moi, je dus cer-

tainement prouver par ma propre mine que je les rejoignais dans cet abîme de pensées. C'était d'abord une haute pile de plateaux posée sur une petite table près de la cuisinière. Puis, à côté de cette pile, et dans des boîtes compartimentées, une quantité de couverts tout préparés comme on en voit à l'entrée des self-services. Plus loin, contre le mur, deux buffets dont les portes vitrées laissaient voir la plus extraordinaire collection de plats et d'assiettes (extraordinaire par les formes) qui se pût imaginer. Mais par ailleurs, contrairement au salon, cette cuisine avait une odeur plus normale et on avait l'impression qu'elle servait beaucoup. On se rendait compte que les grandes serviettes humides mises à sécher au-dessus de la cuisinière avaient récemment essuyé une quantité de porcelaine suffisante pour satisfaire aux besoins d'un dîner d'amicale. Enfin, sur le large rebord de la fenêtre je voyais deux chats jaunes qui ronronnaient, serrés l'un contre l'autre dans cette pose affectueuse que bien des humains leur envient. La vue de ces deux animaux précisa soudain dans mon esprit une idée qui, depuis plusieurs minutes, me trottait par la tête. *Maud venait de me dire : « Je n'ai jamais tué personne de propos délibéré. »*

Mais alors, tous ces chatons et tous ces vieux chiens dont elle débarrassait la ville depuis tant d'années ? Tuer un animal n'est pas du tout le genre de travail qui me plairait. C'est une de ces corvées que l'on considère à contre-cœur, mais auxquelles on s'efforce de penser le moins souvent possible, et je n'ai jamais pu admettre que ceux ou celles qui mettent un terme aux souffrances de nos frères à quatre pattes, puissent vraiment se targuer de les aimer plus que je ne le fais.

Sans transition, Maud reprit la parole : « Il faut que vous restiez ici cette nuit, » nous dit-elle. « Si je vous laisse partir maintenant, vous vous croirez obligées d'ameuter toute la ville contre moi. » Elle vit mon geste de protestation. « Oui, Dodie, je veux bien admettre que vous ne feriez pas une chose pareille, mais c'est un risque que je ne puis me permettre de courir. Pas en ce moment. Vous en savez à la fois trop et pas assez. Mais d'ici demain vous aurez appris suffisamment de choses pour choisir de vous taire et je serai tranquille. Le prochain contingent ne doit arriver que dans deux semaines, j'ai donc tout le temps de prendre d'autres dispositions. De toute façon, il devenait nécessaire de changer d'endroit. Nos appareils sont vieux et démodés et une remise à neuf totale de la maison ferait marcher les langues à

Plumfield. Cela fait des années que je me tue à le répéter : il faut installer nos cliniques dans les grandes villes. Avec la rapidité des moyens de locomotion modernes, quel besoin a-t-on de rester claquemuré dans ces propriétés campagnardes et entouré de voisins trop curieux ? » Ce disant, Maud me regardait d'un air sur lequel il était impossible de se méprendre.

— « Vos paroles ne me plaisent pas du tout, » répondis-je, « et si vous avez vraiment l'intention de nous expliquer tout ce micmac, commencez donc par le bon bout. Mais d'abord, dites-moi quelque chose : qu'avez-vous fait de tous les chatons, depuis tant d'années ? »

Elle eut un grand sourire. « Je les ai tous expédiés. A intervalles réguliers. Il n'y a du reste pas assez de chats sur la Terre entière pour pouvoir satisfaire toutes les demandes. Ce sont les animaux familiers favoris des habitants de plusieurs univers. L'ennui, c'est qu'ils ne peuvent pas procréer partout... » Elle se tourna vers Althea. « Cela peut vous surprendre, mais il y a des mondes où le sexe a à peu près autant d'importance que des tétines sur un cochon mâle. »

Althea vira au pourpre, et j'étais à ce point captivée par les choses ahurissantes auxquelles Maud faisait allusion, que je me demandai comment ma cousine pouvait rester là assise à rougir des mots employés par la vieille femme.

Je frappai la table de ma main. « Ecoutez, Maud : ou bien vous êtes une menteuse chevronnée, ou bien vous êtes folle. J'admets qu'il ne faut jamais contrarier les fous, mais comme je ne sais pas exactement dans quelle catégorie vous ranger, je vous prie d'ouvrir cette porte et de nous laisser partir. Je refuse d'écouter plus longtemps ce fatras de... »

J'en étais là de mes protestations, quand j'entendis frapper à la porte de la cuisine. Maud se leva aussitôt pour aller déverrouiller la serrure puis, entrebâillant la porte, elle se mit à siffler. Un sifflement en mi-ton, auquel répondit aussitôt un autre sifflement. Je me retournai sur ma chaise, certaine d'être désormais blindée contre toute éventualité. Or, je me trompais — et lourdement. Quand l'ange entra dans la cuisine, je perdis bel et bien connaissance.

Ensuite, je vis Althea penchée au-dessus de moi. J'étais étendue de tout mon long sur le carrelage de la cuisine, ma jupe retroussée jusqu'aux cuisses. Je voulus la rabaisser, mais Althea prétendait

m'empêcher de faire le moindre geste. Cette lutte entre nous deux sembla durer longtemps. A la fin, j'en eus assez. « Comme rêve idiot, on ne fait pas mieux, » dis-je d'un ton furieux. « Tu ne crois pas qu'il serait temps de passer à la scène suivante ? » Althea m'aida à me relever, mais il n'y eut pas de scène suivante. Maud et l'ange avaient disparu et la porte de la cuisine restait grande ouverte. Autrement, la cuisine offrait toujours le même aspect.

— « Dodie, te sens-tu vraiment bien ? » insista Althea.

— « Oh ! certainement. » Il devait pourtant y avoir un rien d'amertume dans ma réponse, car ma cousine éclata de rire. Mais déjà Maud revenait, apportant une bouteille pleine d'un liquide vert dont elle me fit prendre aussitôt une cuillerée.

— « Vous feriez mieux d'aller vous reposer un peu, » me conseilla-t-elle. « Il y a un lit à l'autre bout du couloir. »

Je regimbai. « Laissez-moi d'abord vous prévenir, pour le cas où je deviendrais dangereuse : j'ai des hallucinations. Je viens de voir un ange dans votre cuisine. »

— « Allons, Dodie ! Ne soyez pas insupportable ! Vous avez tout simplement aperçu un de mes malades. Une sorte d'homme-cygne. Suivez-moi ; je vais tout vous expliquer. »

Je restai étendue sur le lit dans un état voisin de l'abrutissement pendant que Maud nous révélait ses secrets (Althea s'était remise à tourner comme un ours en cage). Tout l'univers, nous apprit-elle, est sujet aux maladies et aux fléaux chroniques. Sur quelque planète qu'on aille, on trouve des créatures qui souffrent d'affections physiques ou mentales — ou même des deux à la fois ; c'est le cas pour la race humaine, qui est d'ailleurs une des espèces les plus durement touchées. Heureusement, une providence miséricordieuse a fourni un remède pour chaque fléau. Par contre, les herbes que l'on trouve sur une planète donnée ne suffisent pas toujours aux besoins de tous ses habitants. Il est souvent nécessaire d'en importer d'ailleurs, si bien qu'un commerce très actif de plantes médicinales s'est peu à peu développé au cours de ces derniers siècles. De même (mais cette pratique est d'un usage moins fréquent) il est nécessaire pour certains malades de se transporter sur la planète où pousse la plante indiquée, car certains végétaux perdent de leur efficacité ou dépérissent par suite de la longueur du voyage. Selon Maud, la Terre constitue une excellente planète-jardin, fournissant un grand nombre d'herbes

et de fleurs qu'il est impossible de trouver ailleurs. Mais cela admis, l'opinion de Maud sur la valeur de la Terre était piètre — et elle-même se faisait gloire de n'y être point née. Elle faisait partie d'un groupe de médecins débarqué de nombreuses années auparavant avec mission de monter une chaîne de cliniques secrètes sur notre planète pour y soigner leurs propres malades (ici, elle s'empressa d'ajouter que tous n'avaient pas une apparence humaine). Après traitement, les convalescents étaient rapatriés sur leurs planètes respectives, sains et saufs.

— « Comment ? » interrompis-je.

— « Je n'ai pas l'intention de vous le dire. Non pas que je croie que vous puissiez utiliser le renseignement... Il vous faudra bien encore attendre deux siècles. Vous m'amusez, tous autant que vous êtes — quand vous ne me dégoûtez pas. Si vous saviez à quel point vous êtes gonflés, ignorants et rustres ! De temps en temps, cependant, nous soignons un petit nombre d'entre vous... s'ils sont assez malins pour nous trouver, suffisamment en avance sur leur temps pour nous pressentir. Ceux-là, il nous arrive parfois de les expédier d'où nous venons. Dans ce cas, ils n'ont pas besoin d'être malades. Il suffit qu'ils montrent des signes probants d'intelligence et qu'ils soient volontaires. Nous les envoyons en stage d'information, si vous voulez. Car un jour viendra où vous aurez besoin de chefs. Quand vous serez enfin dignes d'eux, nous vous les renverrons. Et maintenant, excusez-moi : il faut que j'aille mettre en route quelques convalescents qui ont sérieusement le mal du pays. »

Althea cessa de faire les cent pas. « Et moi ? Vous m'avez dit que vous me soigneriez. Je n'ai pas changé d'avis ! »

Maud se renfrogna. « Je me suis trompée sur votre compte. C'est sans doute parce que je vieillis, mais j'ai d'abord vraiment cru que c'était l'excès de votre souffrance qui vous obnubilait l'esprit... » Elle s'interrompit pour regarder Althea d'un œil dubitatif et sa voix se radoucit. « Et pourtant, on se sent attiré vers vous comme vers un petit enfant... Allons, c'est entendu. Mais plus tard. » Elle nous laissa sur ces mots en refermant la porte à clé.

Elle revint beaucoup plus tard, après une absence qui nous sembla durer des heures. Elle amenait un plateau chargé d'assiettes

au contenu appétissant et uniquement composé de légumes. Je mourais de faim. Nous ne pûmes mettre un nom sur certains de ces plats, ce qui ne nous empêcha pas de les dévorer comme les autres. Leur valeur nutritive nous étonna.

— « Vos pensionnaires sont partis ? » demandai-je, la dernière bouchée avalée.

— « Oui. Tous. Vous pouvez partir vous-même dès ce soir si vous voulez, ou attendre jusqu'à demain matin. »

— « Non, pas maintenant, » protesta Althea. « Vous m'avez promis de me venir en aide ! »

Maud poussa un soupir, comme si ces paroles avaient eu le don de l'exaspérer. « Vous pouvez dire que vous êtes une petite sotte, vous ! Comme tous ceux de votre race. Quand on pense à la façon dont vous usez de l'amour ! Enfin, venez. »

Elle nous conduisit de nouveau dans la salle aux appareils électriques. Althea fut priée de s'asseoir sur une des chaises, puis Maud fixa une électrode derrière chacune de ses oreilles et à ses poignets.

— « Et maintenant, cessez de vous raidir. Laissez-vous aller le plus possible à votre passion ; ne dressez plus aucune barrière mentale. Lorsque vous estimerez avoir atteint le fond de la souffrance, vous appuierez sur ce bouton. »

Althea acquiesça de la tête. Je me détournai. Pour rien au monde je n'aurais voulu voir le visage de ma cousine et je me sentis pleine de colère contre Maud. Pouvait-elle ignorer qu'en de tels moments, les humains ont besoin d'être seuls ?

Et, tout à coup, une lumière bleue insoutenable, envahit toute la pièce. Puis il y eut un grésillement, suivi d'un éclair rouge, et un nuage de fumée s'étendit devant moi.

— « Sortez, » me dit Maud qui conservait manifestement tout son calme. « La maison brûle. »

J'ouvris la porte à tâtons et trébuchai dans le couloir. Maud me suivait. Elle soutenait Althea — une Althea qui ressemblait à une déesse plongée dans l'extase, un sourire triomphal illuminant son visage. J'entendais derrière moi le ronflement de l'incendie qui faisait maintenant rage dans la salle aux appareils, orchestré de bruits d'éclatement irréguliers, comme si des bouteilles faisaient explosion parmi les flammes. Il me semblait que jamais nous ne verrions le bout du couloir, mais enfin nous débouchâmes saines et sauves dans le jardin.

— « ... averti les pompiers ? » hurlai-je. Déjà, en effet, toute l'aile de la maison était la proie des flammes. Mais Maud secoua tranquillement la tête. « Non. Laissons faire l'incendie. C'est aussi bien comme cela... »

— « Mais les chats ? »

— « Partis. Tous expédiés. Tous, excepté celui-ci. » Ce disant, elle soulevait le chat de marbre comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'une plume. « Je vous l'ai dit : je pars dès ce soir. »

C'était un incendie vraiment magnifique, mais la chaleur dégagée devenait insoutenable et nous reculâmes jusqu'aux premiers arbres du verger. Là, je regardai Althea qui ne disait pas un mot. Elle restait immobile, toujours souriante, éclairée par les flammes.

— « Eh bien, dis donc ! Il faut reconnaître que le traitement par la chaise électrique a été rudement efficace ! » Cette fois, Althea se retourna d'un seul bloc pour me faire face, les yeux et la bouche grands ouverts, tandis que Maud me considérait d'un œil peu commode.

— « Efficace ? » se récria ma cousine. « Pauvre sotte ! Tu n'as donc pas compris ? Maud voulait simplement prendre l'intensité de mon amour ! C'est moi qui ai provoqué l'incendie... Je savais déjà la force de ma passion, mais je n'aurais jamais cru à une telle puissance dévastatrice ! N'est-ce pas prodigieux ? Une passion incendiaire... »

— « Allons donc ! » hurla Maud. « C'est un court-circuit ! Je vous ai dit que... »

Mais Althea éclata de rire en levant les bras comme pour mieux exprimer son exultation. « Je n'en crois rien, Miss Gillyflower ! Un amour comme le mien, je suis prête à parier qu'il n'en existe pas un seul au monde. Pourquoi ne pas l'admettre ? Vous m'aviez dit : « Laissez-vous aller ». Alors j'ai cessé de résister, au point d'en être presque consumée. Ensuite j'ai senti venir la souffrance, le désespoir... C'est moi la cause de votre incendie ! »

— « Votre désespoir est touchant, en effet, » rétorqua Maud d'un ton sec. « Est-ce là votre façon habituelle de l'extérioriser ? »

Devant la façon soudaine avec laquelle ma cousine suspendit ses gesticulations de nymphe printanière, on aurait vraiment cru que Maud venait d'arrêter une poupée mécanique. Elle nous regarda, l'air hébété. « J'admets que ça puisse vous étonner, » dit-elle alors, « mais c'est exactement ce que j'éprouve. L'idée que je puisse brûler d'un tel amour... »

Maud haussa les épaules. « Je crois plutôt qu'il s'agit tout simplement d'un penchant pour la pyrotechnie. Du reste, j'avais mis dans votre repas de tout à l'heure quelques fleurs roses et blanches. Quand votre petit feu de Bengale se sera éteint, vous ne demanderez qu'à en allumer un autre. Allons, brûlez-vous bien, mesdames. Bonne nuit. » Elle chargea le chat de marbre sur son épaule et s'éloigna.

— « Vous êtes abominable ! » lança Althea d'une voix furieuse.

Maud s'arrêta et se retourna vers nous. « Pauvres gamines qui jouez avec le feu... » articula-t-elle. Puis, s'interrompant, elle demeura un instant immobile comme si elle hésitait soudain à nous quitter. Quand elle parla de nouveau, ce fut d'une voix étrangement radoucie. « Si vous vouliez, Althea, vous pourriez apprendre... Venez, partez avec moi. Vous aussi, Dodie, » ajouta-t-elle, mais ces derniers mots à mon adresse manquaient outrageusement de conviction. « Je pense pourtant que vous vous remettrez de votre petit malaise... »

Je me renfrognai, mais parvins tout de même à prononcer un « Non, merci, » suffisamment aimable. Quant à Althea, son euphorie était toujours aussi visible, et ce fut presque en chantant qu'elle déclina l'invitation. Et Maud partit cette fois pour de bon, sans ajouter un mot.

Les jours suivants, Althea me relança à deux ou trois reprises pour obtenir des précisions sur le « petit malaise » auquel Maud avait fait allusion. Je me demande bien d'ailleurs comment elle pouvait être au courant, puisque je venais juste de m'en apercevoir moi-même et que j'explorais mon mal comme on tâte une dent de sagesse douloureuse. Pour dire la vérité, j'étais encore jeune et assez folle de nourrir quelques espoirs. Mais depuis lors, quinze ans se sont écoulés. Souvent, je me demande si Maud, ce fameux soir, avait mis également une dose de ses petites fleurs dans mon repas ? En ce cas, son remède ne m'a fait aucun effet, et je m'imagine la tête qu'elle ferait si elle revenait mesurer l'intensité de mon amour, mon « petit malaise », comme elle disait... Mais moi, je ne chercherais pas à incendier la maison, car ce n'est pas exactement un antidote que je demanderais à Maud. Elle nous a parlé de futurs chefs. Où sont-ils ?

L'espoir est dur à tuer. Espoir que l'on nourrit pour soi-

même, mais aussi pour ce monde que nous aimons. Mr. Tidrow vient juste de se marier (la semaine dernière). Il a épousé une femme charmante, et mes réactions en l'apprenant m'ont fait peur. Depuis quelque temps, du reste, beaucoup de choses me font peur. Sans doute allez-vous penser que c'est la Bombe qui me met en transes ? En partie, oui. Après tout, je suis encore suffisamment saine d'esprit. Mais il y a autre chose...

... Comme ce gamin qui habite à deux maisons de chez moi et qui tue les petits chats à coups de tisonnier. Ou comme ce gardien de parking devant le supermarché qui a crevé les pneus de toutes les voitures appartenant à des Israélites. Tous me font peur. Et vous aussi, vous me faites peur — vous qui avez répandu en ville la toute dernière histoire de croquemitaine, dont le résultat a été un tollé général contre le nouvel instituteur. Et moi-même, enfin. Moi qui me suis moquée des tics du jeune Howard, l'avoué ; moi qui pendant deux jours ai souhaité la mort d'une femme charmante. Du temps de mes grands-parents, les gens se comportaient à peu près de la même façon. J'ai très peur, c'est certain. Et j'ai honte. Si je pouvais me terrer tout au fond d'un trou, pensais-je, puis le reboucher derrière moi... Et puis, hier, je me suis souvenue de Maud.

Deux jours après l'incendie, elle avait écrit à Mr. Tidrow pour lui dire de vendre tout le terrain du « Passage » et de consacrer la somme obtenue à des œuvres de charité. Elle se trouvait alors en Iowa, mais ce n'était que provisoire. Et elle n'a pas dit où elle se proposait d'aller ensuite.

Elle avait parlé (le fameux soir) de s'installer dans une grande ville. Mais même dans une cité surpeuplée, elle trouverait suffisamment de place pour installer sa statue de chat.

Quelqu'un aurait-il vu un chat de marbre, ces temps derniers ? Si l'on pouvait enfin découvrir l'actuelle résidence de Maud, certains d'entre vous aimeraient peut-être aller la consulter ?...

Traduit par René Lathière.
Titre original : Measure my love.

GEORGE P. ELLIOTT

Sandra

George P. Elliott est un auteur curieux. On ne peut dire qu'il écrit du fantastique ; pourtant ses récits ne peuvent être taxés de réalisme. Comme **Le NRACP** (paru dans notre numéro 116), la présente nouvelle se déroule ou semble se dérouler dans notre bien réel monde moderne — mais en y introduisant une anomalie qui change tout (ici, l'évocation de l'esclavagisme dans les Etats-Unis contemporains). Il serait facile à l'auteur de prendre l'alibi de la science-fiction et de sous-entendre qu'il s'agit là de monde futur ou d'univers parallèle ; mais précisément il s'y refuse. Au-delà de la science-fiction véritable ou supposée, en tout cas, c'est une bien curieuse résonance que nous retransmet ce récit. Il s'agit avant tout d'une fable cruelle, un peu trouble, sur ce que le préfacier de l'**Histoire d'O** appelait « le bonheur dans l'esclavage ».

Il y a quelques années j'ai hérité une belle maison de style néo-espagnol dans une jolie banlieue d'Oakland. Elle était trop grande pour un célibataire, je le savais parfaitement. Si j'avais été raisonnable, je l'aurais vendue et serais resté dans ma garçonnière ; j'en aurais obtenu un bon prix. Mais je n'étais pas raisonnable. La maison me plaisait beaucoup ; j'étais las de vivre en appartement ; je n'avais pas besoin d'argent. J'ai déménagé dans le mois qui suivit et me suis mis en quête d'une gouvernante.

Dès que j'entrepris mes recherches, tout le monde m'assura que je devrais acheter une esclave domestique. J'hésitais à le faire, non pas tant à cause de la dépense que de mon inexpérience en la matière. Personne n'en avait jamais eu dans ma famille et, parmi mes relations, il n'y avait guère plus de trois ou quatre personnes qui en eussent. Néanmoins, les avantages que présentait l'achat d'une esclave étaient trop appréciables pour être négligés. Par contre l'objection qui m'agaçait le plus était celle que me faisaient les épouses de mes amis : « Si vous vous mariiez un jour, » me disaient-elles, « songez à la tête que ferait votre femme en trouvant chez vous une esclave domestique. » Après quoi elles s'offraient avec empressement à m'en trouver une, triée sur le volet.

J'ai préféré choisir moi-même. J'ai commencé à prendre connaissance des annonces classées d'esclaves à vendre.

Certains jours, il n'y avait aucune esclave dans la rubrique des ventes ; le dimanche, on pouvait en trouver une dizaine. Il y avait, par exemple, une négresse d'âge mûr, ayant 22 ans de pratique et les meilleures références, au prix de 4.500 dollars ; ou bien une orientale de 35 ans, parlant l'anglais, excellente cuisinière, bonnes références, pour 5.000 dollars ; ou bien une femme entre deux âges, d'ascendance allemande, très soigneuse, d'humeur égale et sans défauts... C'étaient sans doute là des occasions valables, mais aucune ne me tentait. J'avais une vague idée derrière la tête sur l'esclave que je désirais. Cette idée me tracassait, me tenait en haleine ; tout ce que je savais, c'est que je voulais une esclave bien féminine. Je pris l'habitude de passer aux Magasins Emeryville, près desquels se trouve mon usine, à la recherche d'une esclave. Les quelques-unes qui restaient en stock étaient manifestement des laissées-pour-compte. Je compris que je devrais faire la tournée des grands magasins en ville pour trouver ce que je désirais. Je vis les réclames des Magasins Réunis d'Oakland qui annonçaient leurs ventes de blanc pour le mois de janvier ; en manière de plaisanterie, ils avaient catalogué sept esclaves domestiques blanches à des prix de soldes. Prenant congé le premier jour de la vente, qui tombait un mercredi, je me rendis aux magasins à l'heure de l'ouverture, c'est-à-dire à 9 h 45, pour être certain d'avoir le choix parmi tout le lot.

Les Magasins Réunis d'Oakland sont de loin le plus grand établissement de ce genre dans cette ville. Ils ont sept étages et deux sous-sols, et ils vendent des articles variés, allant des consoles à 1.498 dollars aux chaussettes en coton provenant de malfaçons d'usine. Ils suivent une bonne et sérieuse politique commerciale et présentent leurs marchandises d'une façon rassurante et vieux jeu. Les femmes de mes amis m'avaient déconseillé de faire mon emplette aux Magasins Réunis d'Oakland, alléguant que des esclaves d'occasion avaient beaucoup plus d'entraînement que des neuves et coûtaient beaucoup moins cher. Néanmoins j'y suis allé.

Je suis entré au magasin au moment où s'ouvraient les portes et j'ai pris l'escalator pour monter directement au sixième étage. Malgré cela, j'ai trouvé une femme courtaude, genre pot à tabac, qui était arrivée avant moi au rayon des esclaves et qui triait la marchandise — examinant la dentition et les cheveux des esclaves,

leur disant de se pencher en avant, de parler afin qu'elle puisse entendre le son de leur voix. J'étais furieux qu'elle m'eût coupé l'herbe sous le pied, mais ne pus m'empêcher d'admirer sa façon habile et compétente d'examiner la marchandise. Elle me fit des confidences. Elle utilisait un personnel de quatre esclaves, mais elle avait sans cesse des ennuis, soit par malchance, soit pour cause de maladie, soit en raison du caractère violent de son mari. L'Office Fédéral des Esclaves lui avait infligé deux blâmes — où plutôt à son mari, bien que les esclaves fussent enregistrées à son nom à elle. En tout cas, elle devait se tenir sur ses gardes. L'OFE avait maintenant l'œil sur elle. A la troisième semonce elle ne saurait plus quoi faire. Elle finit par choisir une solide matrone, d'aspect impassible, commanda pour elle deux tenues classiques de servante, signa la note de frais et partit. La vendeuse vint vers moi.

J'avais déjà pris une décision. Je l'avais fait à peine arrivé. J'étais resté sur des charbons ardents, craignant que la petite cliente rondouillarde ne jette son dévolu sur la fille de mon choix. Sans être précisément belle, elle n'était pas non plus sans attraits et ne semblait point particulièrement robuste. Je ne pris pas la peine de lire son *curriculum vitæ ;* je ne m'enquis même pas de son nom. Je ne peux pas définir nettement ce qui en elle m'avait attiré : une certaine désinvolture en attendant d'être examinée de la tête aux pieds... l'air ennuyé avec lequel elle regardait ses ongles, tout en jetant de temps à autre un coup d'œil craintif sur les clients... la simplicité de son maquillage et le doux charme de sa voix... je ne sais pas au juste. Ajoutez à cela des hanches d'amphore, une silhouette à la fois juvénile et féminine, délicate et pulpeuse, une attitude aisée mais non indolente, et de bien jolies jambes. Voilà ce qui m'a frappé ce jour-là chez elle, tandis qu'elle contemplait ses ongles, paraissant sûre d'elle mais fredonnant un air pour se donner du courage.

Je savais que j'aurais pu feindre l'indifférence et l'impartialité en faisant mon choix. Même aux Magasins Réunis d'Oakland, il est permis de marchander lors de l'achat d'une esclave. J'aurais pu obtenir un rabais de 300 dollars, surtout si je payais rubis sur l'ongle. Mais j'estimais que cela ne valait pas la peine. Après trois semaines de fastidieuses recherches, je venais de trouver ce que je désirais et je n'étais pas enclin à temporiser pour l'obtenir. J'ai donc demandé à la vendeuse la carte de mon esclave. Elle était

la sixième enfant d'un charpentier de Chico. Chico est une ville misérable dans les plaines de San Joaquin Valley ; on dépense beaucoup d'argent chaque année pour apprendre à lire et à écrire à la population. Le charpentier avait mis sa fille en vente, avec le consentement de celle-ci, dès qu'elle avait atteint l'âge légal, dix-huit ans, l'année où l'on termine ses études au collège. On lui avait enseigné au magasin les rudiments de la cuisine, des bonnes manières et des soins du ménage. Elle était classée dans une catégorie supérieure à la moyenne pour la propreté, l'intelligence et la personnalité, faisant admirablement l'amour et connaissant assez bien la couture, entre autres talents.

Mais il m'avait suffi d'un coup d'œil pour savoir à quoi m'en tenir sur son compte et le reste m'importait peu. Elle s'appelait Sandra et, dans un sens, je m'étais bien douté qu'elle portait un nom de ce genre. Son prix avait été baissé de 3.850 à 3.299 dollars. Comme me le fit remarquer la vendeuse, c'était une occasion à ne pas laisser passer. J'ai obtenu d'elle une remise du montant de la taxe de luxe, j'ai établi le chèque, rempli les formulaires de l'OFE et j'ai emmené mon esclave Sandra pour lui procurer une garde-robe.

Et c'est justement alors que j'ai connu ma première préoccupation de maître, en arrivant au cinquième étage des Magasins Réunis d'Oakland, où se trouvent les rayons d'habillement pour dames. En tant que maître, mon rôle était de dire à Sandra ou mieux encore à la vendeuse qui s'occuperait d'elle : « Il nous faut des sous-vêtements ordinaires en coton, des bas nylon épais, deux uniformes de servante bleu foncé, une robe de ville de coupe classique, » etc., etc. *L'esclave est aux ordres du maître.* J'avais lu cette phrase dans le manuel de l'OFE à l'usage des propriétaires d'esclaves domestiques. Or, je trouve qu'il est très facile de montrer de l'autorité avec mes esclaves dans mon bureau ou mon usine. Je suis ingénieur en chef à la Société des Machines à Calculer Jergen et je n'ai aucun ennui avec mes esclaves industriels à cols blancs. Ils viennent à l'usine en connaissant d'une manière précise leur position, de même que je connais d'une manière précise la mienne. C'est réglé comme du papier à musique. Je préfère toutefois me montrer plus aimable quand je m'adresse, par exemple, à la standardiste. Je préfère lui dire : « Miss Persons, voulez-vous, je vous prie, appeler Hoskins aux Aciéries McKee ? » plutôt que de lui ordonner : « Persons, demandez-moi Hoskins à la McKee. »

Mais c'est simplement une préférence, une question personnelle. Je le sais et Persons le sait également. Tout cela est bien établi, mais le problème vestimentaire de Sandra m'a complètement dérouté.

J'ai commis l'erreur de lui demander son opinion. Elle a saisi au vol l'avantage que je lui donnais, mais en prenant garde de ne pas en abuser. « Aimeriez-vous une paire de souliers à hauts talons pour la ville ? » lui ai-je demandé. « Si cela vous plaît, monsieur. » — « Eh bien, voyons ce qu'ils ont dans votre pointure. Ceux-là paraissent assez solides et ne sont pas trop chers. Vous vont-ils bien ? » — « Tout à fait bien, monsieur. » — « N'auriez-vous pas une préférence pour un autre modèle ? » — « Ces souliers-là sont très jolis, monsieur. » — « Eh bien, je crois qu'ils feront parfaitement l'affaire, du moins pour le moment. » — « Je suis d'accord avec vous, monsieur. »

Je suis d'accord avec vous : voilà une expression très différente de *Je suis à vos ordres*. Bien que je n'aie point perçu sur le moment cette différence, j'ai eu néanmoins l'esprit vaguement troublé pendant que j'installais Sandra dans ma maison. Oh ! ce n'est pas que j'aie eu du mal à me tenir sur mon quant-à-soi et à garder mes distances avec elle, ni que sa conduite m'ait donné le moindre motif de me plaindre. C'est simplement que je n'étais pas préparé au rôle de seigneur et maître, que je me trouvais en tête à tête avec elle dans la maison, averti du comportement à adopter mais sans avoir le soutien des habitudes et des précédents comme à l'usine. Je trouvais très gênant d'ordonner à une femme avec qui je n'aurais pas dîné à la même table de venir dans mon lit pendant une heure ou deux après avoir lavé la vaisselle.

Sandra était enchantée de la maison et de sa chambre, du poste de télévision que je lui avais installé, ainsi que d'un abonnement au magazine *Cosmopolitan* que j'avais pris à son nom. Tout lui faisait plaisir et j'en étais content. Voilà ce qui était alarmant : j'étais content. J'aurais dû lui accorder ces avantages seulement comme on le fait dans l'industrie lourde, où l'on accorde une pause d'une demi-heure et du café gratuit aux ouvriers — pour qu'elle soit encouragée à améliorer son rendement. Au lieu de cela, j'étais content de lui faire plaisir, comme si elle eût été une femme libre. Elle en fut si ravie que des larmes remplirent ses yeux et qu'elle baisa mes pieds ; puis elle me demanda où se trouvait le bain de pieds. Je lui répondis que je n'en avais point. Elle me dit que

la bassine à vaisselle ferait l'affaire en attendant que nous nous en procurions un. Je lui dis de commander un bain de pieds, dès le lendemain, aux Magasins Réunis d'Oakland, ainsi que tous autres ustensiles ou produits qu'elle jugerait nous être utiles. Elle me remercia, partit chercher la bassine et me lava les pieds. J'en fus très gêné. Certes, je savais que cela se faisait souvent et j'en ai éprouvé un plaisir sensuel, admirant sa grâce et sa sollicitude, pendant qu'elle se penchait sur mes pieds comme un cireur de chaussures, mais c'est égal, j'en fus gêné. Pourtant elle le fit chaque jour, quand je rentrais à la maison.

Je ne crois pas que je puisse mieux définir la nature de mes premiers rapports avec Sandra qu'en faisant la description de ce lavage des pieds.

Au début, comme je l'ai dit, cela m'a mis mal à l'aise, tout en m'étant agréable. Je n'étais pas certain que ce fût une obligation pour une esclave, mais elle paraissait le croire et, en tout cas, la remplissait avec empressement. Ce fut une erreur de ma part. Il est exact que les esclaves domestiques ont l'habitude de laver les pieds de leurs maîtres, mais cela ne fait nullement partie des droits de l'esclave. C'est une question que seul doit trancher le maître et qui est laissée à son entière discrétion. Or, parce qu'elle croyait remplir de la sorte un office normal, comme celui consistant à me servir à table (ce qu'elle faisait avec un intérêt si vif qu'il équivalait à un droit), Sandra m'avait enlevé au départ tout moyen de refuser qu'elle me lave les pieds. Elle le faisait chaque jour, quand je rentrais à la maison ; même quand j'étais de mauvaise humeur et lui disais de me laisser tranquille, elle le faisait. Bien entendu, je finis par ne plus pouvoir me passer du plaisir que me procuraient ces habitudes journalières. C'était, en fait, un sédatif ; Sandra y consacrait beaucoup de temps et l'eau était toujours tiède, sauf quand il faisait froid. Elle préparait alors des bains très chauds. Elle faisait toujours flotter une tranche de citron dans l'eau. Sa taille cambrée, sa façon de rejeter en arrière une mèche de cheveux rebelle, le sourire heureux et familier qu'elle arborait en même temps, tout cela faisait mon admiration. Après le séchage, elle déposait toujours un léger baiser sur la cambrure de chaque pied — toujours, du moins quand nous étions en tête à tête.

Si j'amenais un ami à la maison, elle nous lavait les pieds, certes, mais de façon machinale et routinière, sans les petites pri-

vautés auxquelles j'avais droit quand j'étais seul. Mais si c'était une femme qui m'accompagnait ou bien un couple, Sandra ne lavait pas non plus les pieds de n'importe quels visiteurs. Je crois que c'étaient probablement là les vraies bonnes manières. Je n'avais pas lu mon *Savoir-vivre des esclaves* aussi attentivement que Sandra, selon toute évidence. J'ai laissé les choses suivre leur cours.

Durant les quelques premières semaines, tous mes amis et particulièrement toutes mes amies durent venir observer Sandra. Elle fut parfaite avec tout le monde. J'étais fier d'elle. Aucune de ces dames ne manqua de me dire que Sandra était une perle, pas même Helen, qui était une vieille amie et n'avait pas sa langue dans sa poche. Quand l'attrait de la nouveauté fut passé, je me suis installé avec Sandra dans ce qui semblait une charmante habitude. Certes, je n'ai pas tardé à y regarder à deux fois avant d'amener quelqu'un de ma connaissance dîner chez moi ; si j'avais un doute dans mon esprit à ce sujet, rien que la manière différente dont Sandra lui lavait les pieds m'aurait dissuadé d'inviter la personne en question, surtout si c'était une femme.

S'il m'arrivait de rentrer tard le soir à la maison, elle m'attendait, le sourire aux lèvres et les yeux baissés. Je suis allé en octobre à Saint-Louis, pour assister à un congrès qui a duré une semaine. A mon retour je crois bien qu'elle a passé une heure à me laver les pieds, en me demandant de lui raconter les conditions matérielles de mon voyage, rien de personnel ni d'intime, mais des détails sur ce que j'avais mangé ou vu et si j'avais bien dormi ; mais elle m'a demandé tout cela sur un ton !... Une nuit, je suis rentré à la maison fort tard, un peu éméché, après une joyeuse réunion. Je n'ai pas voulu la déranger, aussi me suis-je efforcé de gagner ma chambre sans faire de bruit. Mais elle m'a entendu et elle est venue en peignoir me laver les pieds ; elle m'a aidé à me mettre au lit, très gentiment. A aucun moment son regard ne m'a exprimé un reproche pour avoir troublé son sommeil. Il est vrai qu'elle ne me reprochait jamais rien.

Il a fallu qu'elle tombe malade pour que je me rende pleinement compte de la place qu'elle occupait dans ma vie. Elle eut une pneumonie qui la cloua à l'hôpital pendant trois jours et sa convalescence dura six jours. On était en novembre, à l'époque du Thanksgiving Day. J'ai décliné des invitations à dîner afin de tenir compagnie à Sandra — et de prendre soin d'elle, me suis-je dit,

bien qu'elle sût très bien prendre soin d'elle-même. J'étais si heureux de la voir rétablie que, la première fois qu'elle a pu venir me retrouver dans ma chambre, je l'ai gardée toute la nuit, car je ne voulais pas qu'elle prenne froid en retournant dans son lit. Cela ne m'était encore jamais arrivé. Néanmoins, à Noël, nous avions déjà pris l'habitude de dormir ensemble régulièrement, bien qu'elle continuât à se déshabiller dans sa chambre. Elle m'appelait toujours « monsieur » et me lavait les pieds ; conformément au contrat de vente, j'étais son propriétaire : je la considérais comme une esclave parfaite. Je n'étais plus du tout gêné.

Bien entendu, j'étais en train de me conduire comme un imbécile et il fallut que ce soit Helen qui me le fasse comprendre.

— « Dell, » m'a-t-elle dit, en me regardant par-dessus son verre de cocktail, « tu es amoureux de cette fille. »

— « Amoureux de Sandra ! » me suis-je écrié. « Que veux-tu dire ? »

J'étais sur le point de protester vivement contre une pareille affirmation, lorsque je me suis avisé que trop de chaleur de ma part ne ferait que la confirmer dans son opinion. Aussi, faisant semblant d'étudier le problème, je me suis plongé dans une sombre méditation — sous le regard attentif d'Helen — et j'ai essayé de trouver le meilleur moyen de m'en sortir.

J'ai sonné Sandra.

— « Deux autres manhattans, » lui ai-je demandé.

Elle s'inclina, prit le shaker sur son plateau et sortit. Impeccablement stylée.

« Non, Helen, » ai-je enfin dit, « ce n'est pas elle qui provoquera un excès de vitesse dans mes battements de cœur. A dire vrai, je suis beaucoup plus près de tomber amoureux de toi que de Sandra. »

Comme je l'espérais, elle fut toute décontenancée.

— « Mais c'est absurde. Tu ne m'as jamais fait d'avances. »

— « Exact. »

Sur ces entrefaites, Sandra est revenue avec nos coktails et, après son départ, nous avons parlé sur des sujets quelconques.

Lorsque j'ai raccompagné Helen jusqu'à ma porte, elle m'a dit : « C'est égal, Dell, prends garde. Tu vas finir par épouser cette créature. Alors plus personne ne voudra te fréquenter. »

— « Si jamais j'épouse Sandra, » ai-je répondu, « ce ne sera

point par amour. Si je ne t'ai jamais fait d'avances, ma chère, ce n'est pas faute de t'aimer. »

Je lui ai jeté un regard enflammé, lui ai longuement pétri la main, puis, subitement, d'une légère poussée, j'ai refermé la porte derrière elle. Je me suis adossé un moment au mur, en priant le ciel qu'Helen ne perde jamais son mari actuel et ne vienne en chercher un autre dans mes parages. Je serais parvenu à l'aimer, certes, mais elle m'inspirait une peur bleue.

J'ai réfléchi à ce qu'elle m'avait dit. Je savais que je n'étais pas amoureux de Sandra — elle avait conservé de ses origines de Chico trop de traits qu'il m'était difficile de supporter — mais je ne pouvais nier qu'elle m'était indispensable. Ce qu'Helen m'avait nettement fait comprendre, c'est dans quelle mesure je n'avais pas réussi à maintenir Sandra au rang d'une esclave. Je ne savais pas si nous en étions arrivés là parce qu'elle avait manœuvré en conséquence ou parce que j'avais manqué d'énergie — à moins, peut-être, que nous n'eussions un peu contribué tous deux à ce résultat. Certains auteurs, parmi les plus libéraux, qui traitent ce sujet affirment, bien entendu, qu'une telle évolution est inhérente à la situation d'une personne d'un milieu cultivé. C'est un problème reconnu par le manuel de l'OFE. Mais le manuel conseille au maître qui se trouve en mauvaise posture comme moi de troquer son esclave contre une autre, de préférence une personne au physique ingrat, sans intérêt ou déficiente à certains égards — c'est-à-dire, dans mon cas, d'un tempérament frigide. L'inconvénient pour moi de ce sage conseil, c'est que je n'avais pas du tout envie de me débarrasser de Sandra. Elle me rendait la vie si agréable !

A dire vrai, elle me rendait la vie si agréable que je me croyais heureux. J'ai voulu lui témoigner ma gratitude. Ce soir-là, quand elle eut tout mis en ordre dans la cuisine, je l'ai appelée dans le living-room où je m'étais assis pour lire mon journal.

— « Oui, monsieur ? » dit-elle avec un air de sainte-nitouche, en se tenant derrière le guéridon sur lequel était posée ma tasse de café.

— « Sandra, » ai-je commencé, « j'ai beaucoup d'amitié pour toi. Je voudrais t'accorder une faveur. »

— « Oui, monsieur. »

— « Assieds-toi. »

— « Merci, monsieur. »

En s'asseyant, elle prit une cigarette dans mon coffret, sans me

demander la permission, et l'alluma. Je fus agacé par sa façon de tordre la bouche en fumant, pour ne pas enlever son rouge à lèvres, et par sa manière affectée de battre des paupières. Cela me fit regretter de l'avoir appelée. « Pourtant, » me suis-je dit, « on peut lui faire perdre ses mauvaises habitudes de Chico. Elle est très valable. »

— « Quel cadeau te ferait-il plaisir, Sandra ? »

Elle ne répondit pas tout de suite. Chaque esclave connaît la réponse qu'il ou elle voudrait faire à cette question, tout en sachant que c'est la seule réponse dont on ne lui saurait aucun gré.

— « Quel que soit le cadeau que vous désirez me faire, monsieur, il sera vivement apprécié. »

Je n'avais aucune idée de ce que je pourrais lui acheter. Les magazines, le cinéma, la télévision, les toilettes, les bijoux, les volumes des clubs de livres, les disques en vogue, une permanente tous les quatre mois, que pouvais-je lui procurer d'autre ? Pourtant j'avais commencé à lui offrir quelque chose ; je devais y donner suite. Mal à mon aise et mécontent de moi-même, sans trop savoir ce dont elle avait envie, je suis allé trop loin.

— « Aimerais-tu que je t'accorde la liberté, Sandra ? »

Elle a baissé les yeux et a paru se courber légèrement. Des larmes ont coulé sur ses joues, d'authentiques larmes de chagrin, noircies par son rimmel.

— « Oh ! oui, monsieur, » répondit-elle. « Oh ! mon Dieu, oui. Ne me taquinez pas avec ça. S'il vous plaît, ne me taquinez pas. »

Ainsi donc, je lui ai promis sa liberté. J'étais moi-même très ému mais je ne voulais pas le lui montrer.

— « Je vais aller faire un petit tour, » lui ai-je dit. « Tu peux aller dans ta chambre. »

Je suis allé faire mon tour et, quand je suis revenu, elle avait préparé mon bain de pieds. Elle avait brûlé deux branches de pin dans la cheminée, de sorte que la pièce était merveilleusement parfumée. Elle avait mis sa plus belle robe et avait dénoué ses cheveux dans le dos, ce qui était la coiffure que je préférais. Elle ne me parla pas en me lavant les pieds, ne leva même pas les yeux vers moi. Elle m'exprima toute sa gratitude en caressant avec tendresse mes pieds et mes chevilles. Quand elle eut fini de les essuyer, elle les embrassa puis les pressa longtemps contre sa poitrine. Jamais, à ce qu'il me semble, aucun de nous deux, depuis

ces dernières années, n'avait été plus heureux qu'à ce moment précis.

J'ai donc fait établir par mon homme de loi un acte d'affranchissement ; Sandra a enlevé l'anneau de cuivre qu'elle portait à l'oreille gauche et tout a été réglé. Tout pour autant qu'il m'était possible de prévoir l'avenir. Elle était libre de me quitter si elle le voulait, mais elle n'en avait pas envie. Elle recevait maintenant des gages, il est vrai, mais les dépensait uniquement en toilettes. Elle continuait à s'occuper de moi et de ma maison, à dormir dans mon lit et à garder ses affaires personnelles dans sa chambre, enfin à me laver les pieds comme par le passé. L'affranchissement ne signifiait rien par lui-même ; ce n'était qu'un poteau indicateur pour signaler certains changements. Ces changements eurent lieu d'une façon continue mais lente.

D'abord, nous avons commencé à manger ensemble, sauf si je recevais des invités pour le dîner. Ensuite, elle s'est mise à m'appeler Mr. Oakes et non plus « monsieur ». Cela me faisait drôle de la voir sortir où elle voulait, sans m'en demander la permission, lors de ses soirs de congé. J'étais si curieux de connaître son emploi du temps que j'ai fini par lui demander où elle allait. « A l'école du soir, » me répondit-elle, « pour apprendre à taper à la machine. » Je fus ravi d'apprendre qu'elle n'avait pas gaspillé son temps dans les dancings, mais intrigué par son désir d'apprendre la dactylographie. Elle avait même acheté une machine à écrire portative, sur laquelle elle s'exerçait dans sa chambre en mon absence. « Pourquoi je le fais ? » me dit-elle. « Ma mère m'a toujours dit : « Sandra, on ne peut pas saquer les esclaves. » Eh bien, je ne suis plus une esclave. Ce fut gentil de votre part, je n'avais même pas peur que vous me saquiez. » — « Mais, ma chérie, » me suis-je écrié, « je ne te congédierai jamais. Je ne pourrais absolument pas me passer de toi. » — « Je le sais, » répondit-elle, « et de mon côté je n'ai nullement envie de partir. Malgré cela je veux apprendre à taper à la machine. »

Elle eut des amis à elle qui vinrent lui rendre visite ; elle donna même une soirée de bridge en mon absence. Mais elle ne m'appela jamais par mon prénom, ne me regarda jamais de près, ne me posa jamais le genre de questions importunes, indiscrètes, auxquelles un homme déteste répondre. Elle se tenait à sa place.

Puis elle constata qu'elle était enceinte. Je lui ai dit aussitôt que

je prendrais à ma charge tous les frais de sa grossesse et de l'éducation de l'enfant. Elle me remercia et ne fit plus allusion à ce sujet. Mais elle prit l'habitude de dormir dans son lit la plupart du temps. Il lui arrivait de servir le petit déjeuner encore en robe de chambre et en pantoufles. Ses yeux étaient souvent rouges et enflés, bien qu'elle arborât toujours un vague sourire. Elle fit allusion à son retour à Chico. Elle se mit à me servir du concentré de potage pour le dîner. Je l'ai emmenée à Reno et nous nous sommes mariés.

Helen avait eu raison, j'avais épousé Sandra ; mais j'avais eu également raison, car ce n'était point par amour. Certes, je l'aimais bien, d'une manière ou d'une autre, je ne savais pas au juste comment. Mais je l'avais épousée simplement parce que c'était l'étape suivante ; rien qu'un nouveau pas à franchir.

Rien d'extraordinaire n'arriva dans les premiers temps de notre mariage, si ce n'est qu'elle m'appelait Dell et n'ôtait même pas ses bigoudis au petit déjeuner. Mais elle ne pouvait pas être libre et m'égaler du jour au lendemain. Il lui faudrait plusieurs mois d'expérience.

Avant tout, comme épouse elle devint une petite nature, beaucoup plus délicate que lorsqu'elle était esclave. Je dus lui acheter toutes sortes d'appareils, des machines automatiques pour laver les vêtements et la vaisselle, une cuisinière à neuf cadrans et deux pendules, un fer électrique qui pouvait repasser une chemise en deux minutes, un aspirateur, un appareil à moudre les ordures et un autre à préparer la pâte à crêpes, un fourneau à thermostat, une cireuse électrique, enfin un petite voiture pour lui permettre de rouler en ville et faire ses courses. Elle avait besoin maintenant que d'autres personnes lui lavent les cheveux, lui épilent les jambes et les aisselles, lui servent de pédicure et de manucure. Elle s'abonna à cinq magazines féminins, se mit à lire le demi-million de mots qu'ils imprimaient par mois, et même sa sortie de bain fut un modèle commandé à Paris.

Quand elle fit une fausse couche au sixième mois de sa grossesse, un bouquet d'orchidées bleues lui fut apporté chaque jour dans sa chambre ; il fallait qu'elle se repose et les orchidées bleu pâle sont si reposantes. Elle devint allergique aux substances dont mon matelas et mes oreillers étaient composés et je dus me procurer un matelas et des oreillers en caoutchouc mousse qui empestaient. Elle insista finalement pour que nous allions rendre visite

à sa famille à Chico, ce que nous avons fini par faire, puis pour que nous rendions visite à la mienne à Boston, ce qui fut également fait. Ces deux visites furent également pénibles. Alors nous avons commencé à aller voir des comédies musicales et à fréquenter les boîtes de nuit. Helen avait eu raison : mes amis ne venaient jamais nous voir et se disaient malades quand je les invitais à dîner. Mais nous n'étions pas encore au bout de nos peines.

Un soir, je suis rentré tard de mon travail, à la maison. J'étais las et affamé. Le dîner n'était pas encore préparé, Sandra ayant été retardée chez son coiffeur. Elle prépara des côtelettes de porc, des haricots verts congelés, du pain et du beurre, avec des abricots en conserve pour le dessert. J'aurais certainement fait mieux moi-même. Après le dîner, quand la machine eut lavé la vaisselle, j'ai demandé à Sandra si elle voulait me faire un bain de pieds. J'étais si fatigué, lui dis-je, et j'avais si mal aux pieds ; cela me soulagerait beaucoup. Mais elle m'a répondu, d'une voix contrariée, qu'elle se sentait elle-même nerveuse. Elle avait l'intention de se coucher de bonne heure. En outre, signifiait le silence qui suivit ses paroles, en outre, je suis maintenant ta femme. Elle s'est couchée et j'en ai fait autant. Elle était agitée, se tortillait et se retournait sans cesse. Chaque fois qu'il m'arrivait de changer de position ou de me mettre à ronfler un peu, elle poussait des soupirs ou me donnait un coup de coude dans les côtes. Elle finit par me réveiller en sursaut et me dit qu'il lui était impossible de dormir dans ces conditions. Pourquoi n'irais-je pas coucher dans son ancienne chambre ? Elle ne pouvait pas y aller à cause de son allergie, il fallait qu'elle reste dans une literie en caoutchouc mousse. Alors j'ai déménagé dans sa chambre. Et j'ai compris à ce moment-là qu'elle était devenue mon égale, car la plupart des femmes de mes amis qui étaient leurs égales vivaient de cette façon.

Un autre soir, je suis rentré à la maison en ayant très envie de faire l'amour avec elle. Elle s'était dérobée depuis longtemps à mes étreintes. Elle était toujours trop nerveuse ou trop fatiguée, car moins elle travaillait plus elle se fatiguait vite ; ou bien elle était occupée ou simplement pas disposée. Mais, ce soir-là, je n'ai voulu admettre aucune échappatoire. Elle était belle et désirable, et je n'avais pas oublié comme elle faisait bien l'amour naguère. Finalement je l'ai tenue dans mes bras. Elle savait que je la désirais et, à sa façon, aussi étrange que la mienne, elle m'aimait éga-

lement. Mais il n'y avait aucun contact sensuel de son corps avec le mien, ni passion dans ses baisers. Elle m'enlaça le cou, non pour me caresser mais pour se suspendre à moi comme un grand oiseau fatigué. Elle appuya sa tête sur mon épaule, non par tendre abandon mais pour cacher son visage, l'abriter, isoler sa crainte et son incertitude. Sans me résister, elle ne me céda pas ; sans répondre à ma tendresse, elle n'essaya pas de me vaincre. Elle parut simplement absente et me laissa disposer de son corps à ma guise. Et j'ai compris alors que c'était une femme libre, car la plupart des femmes libres de ma connaissance se comportaient de la sorte avec leurs maris.

Quatre solutions s'offraient à moi : divorcer, la faire psychanalyser, la tuer ou la réduire de nouveau en esclavage. J'avais bien envie de la tuer, mais, étant d'un naturel optimiste, j'ai estimé qu'elle était récupérable. Je l'ai donc ramenée au rang d'esclave.

Une sage disposition de la loi stipule que nulle esclave ne peut être complètement affranchie. L'acte d'affranchissement prévoit une période de cinq ans de liberté provisoire. Sandra n'avait pas dépassé le délai légal. Ayant rempli toutes les formalités nécessaires, je l'ai prévenue, une heure avant l'arrivée des gens qui devaient la prendre en charge, de ce qui l'attendait, et l'ai fait envoyer pour un mois à l'Ecole de Rééducation de l'OFE dans le Colorado.

Elle en est revenue avec un anneau à l'oreille, en m'appelant « monsieur », et dès le premier soir elle m'a lavé les pieds. En outre, elle n'a jamais fait aussi bien l'amour. J'ai cru que nous allions être de nouveau heureux et, pendant une semaine, nous en avons eu l'impression. Mais les machines étaient toujours là pour assumer le plus gros du travail et Sandra n'avait point perdu son allergie. Elle assurait son service d'esclave, mais cela la déprimait. Elle avait goûté au fruit de la liberté ; bien que ce soit un fruit amer, il donne des habitudes. Elle remplissait ses obligations, mais au prix d'un incessant effort ; elle devait s'y contraindre et cela l'épuisait.

Un soir, il y a six mois, en rentrant à la maison, j'ai constaté que le dîner n'était pas préparé, que mon bain de pieds habituel ne m'attendait pas et que Sandra n'était pas dans sa chambre. Je l'ai trouvée allongée sur mon lit, en train de lire un magazine et de fumer en se servant d'un fume-cigarettes endiamanté dont je

lui avais fait cadeau lorsqu'elle était ma femme. Elle fit tomber de la cendre sur le tapis au moment où j'entrais dans la chambre, me dit *Bonsoir !* d'une voix langoureuse et continua sa lecture. Je savais ce qui me restait à faire ; elle m'en avait nettement fourni l'occasion. Je n'ai hésité qu'un instant. Je suis descendu au sous-sol, où j'avais relégué un fouet à trois lanières que j'avais reçu en même temps qu'un mode d'emploi lorsque j'avais acheté mon esclave, et je suis allé la fouetter sur le lit où elle se vautrait.

Je crois que je fus plus bouleversé en la frappant qu'elle ne le fut. Mais je savais que je devais le faire. Je savais que j'avais négligé mon devoir de maître, car c'est bien avant que j'aurais dû la corriger. Je suis maintenant persuadé que tous ces ennuis auraient été évités si, au départ, je l'avais eue bien en main, c'est-à-dire si je l'avais fouettée dès que ses prétentions dépassèrent les limites. Car, à dire vrai, Sandra est plus heureuse dans sa condition d'esclave.

Toutefois, les coups que je lui aurais donnés au début lui auraient simplement fait mal ; elle se serait contentée de les éviter. Je ne suis pas certain maintenant que ce soit le cas.

En effet, dans le mois qui suivit, elle s'est mise de nouveau dans son tort et j'ai dû la punir de nouveau. Cela me fut moins pénible la deuxième fois. Elle commença à comprendre jusqu'où elle pouvait aller avant que j'apporte le fouet. Elle cuisinait de plus en plus mal, aussi un soir l'ai-je réprimandée. Quand j'eus fini de parler, elle s'affaissa sur le parquet, appuya son front sur mes pieds, puis leva les yeux et me dit : « Vos désirs sont des ordres. » Son attitude et ses paroles auraient pu paraître ironiques, mais il n'y avait aucune ironie dans sa voix ni dans son expression. La vérité, qu'elle a découverte le lendemain soir après m'avoir servi du bœuf en conserve haché avec des carottes crues, c'est qu'elle n'obéit qu'au fouet. Elle paraît heureuse, en un sens, après ces révoltants sévices ; elle vient d'elle-même dans mon lit, le dos encore zébré de coups, fait bien son travail, et il lui arrive même de fredonner. Pourtant elle reprend sans cesse l'attitude rebelle dont elle est coutumière. Il semble que je n'aie rien d'autre à faire que de la fouetter de nouveau. J'y suis incité par le manuel de l'OFE. Néanmoins je trouve cette pratique répugnante, et cela ne peut qu'abîmer la peau de Sandra. J'ai dû la fouetter la semaine dernière et déjà, en raison de la saleté qu'elle a laissé

s'accumuler sur le tapis du living-room, je crois que je vais être obligé de recommencer.

Il est tout de même dommage d'être forcé de recourir à ce moyen extrême, alors qu'il aurait pu être exclu. C'est ma faute, bien entendu ; je manquais d'entraînement, d'expérience pratique pour commander à une esclave, et je n'ai pas rempli mes devoirs de maître aussi consciencieusement que je l'aurais dû. Je sais tout cela, mais il ne suffit pas de le savoir pour arranger les choses. Parfois, je me dis que j'aurais dû la tuer : c'eût été préférable pour nous deux ; mais de temps en temps elle a un petit geste spontané d'amour, comme de m'apporter une tasse de chocolat et de m'embrasser légèrement sur la nuque, ce qui me rend sa présence agréable. Pourtant dès demain je devrai la fouetter de nouveau. Ce n'est pas ce que je souhaitais et, dans le fond, ce n'est pas, non plus, ce qu'elle souhaite. Nous étions gênés et nous sentions que quelque chose nous manquait lorsqu'elle était une esclave, au début, malgré notre bonheur. Nous avons été très malheureux quand elle a été libre. Pourtant, ni l'un ni l'autre nous n'avons jamais souhaité une situation pareille à celle d'aujourd'hui, bien que nous fassions tous deux ce qu'il faut pour nous en accommoder.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : Sandra.

RICHARD McKENNA

Chasseur, reviens

Mort l'année dernière, Richard McKenna ne se consacrait qu'occasionnellement à la science-fiction. Il était surtout connu pour être l'auteur d'un bestseller : **The sand pebbles,** d'où fut tiré un film récemment projeté en France sous le titre **La canonnière du Yang-Tsé.** Dans notre domaine, il produisait des récits remarquables à la fois par leur force de conviction et par leur charge émotionnelle. Ces qualités étaient sensibles dans **Rituel d'humanité,** que nous avons publié dans notre numéro de février ; elles le sont encore plus dans **Chasseur, reviens.** Richard McKenna brosse ici le tableau épique des conditions d'existence sur une planète, de la lutte des hommes contre une forme de vie inconnue, ainsi que des conflits psychologiques qui les opposent les uns aux autres. Avec ce récit (comme avec **Hommes de la Lune** de Walter Miller le mois dernier), on a affaire encore une fois à ce type de science-fiction réaliste, qui met au premier plan la peinture des individus, dans une optique brutale fort éloignée du romanesque conventionnel. Les personnages de McKenna, comme ceux de Miller, ne sont pas des enfants de chœur ; leurs préoccupations et leur comportement ne sont pas exprimés dans un langage qui fleure bon l'eau de rose. Mais, par cela même, ils sont **vrais,** et extrêmement proches de nous. Il fut un temps où les détracteurs de la science-fiction lui reprochaient (parfois à juste titre) ses héros de carton-pâte, aux réactions stéréotypées. On peut juger que ce temps est loin, quand on voit des auteurs se soucier ainsi de véracité et donner à leurs personnages une réelle dimension humaine. Les pionniers qui dans l'avenir peupleront une autre planète ne seront ni des petits saints ni des héros sans reproche. Ils pourront être lâches comme tout le monde, mesquins comme tout le monde, vindicatifs comme tout le monde. Ils pourront être vils et méprisables. C'est un genre de vérité qui est parfois bonne à dire, dans des récits qui entendent donner une image convaincante de la saga des temps futurs.

1

SUR cette maudite planète, les arbres étaient immortels, comme disaient les nouveaux avec écœurement, de sorte qu'il n'y avait pas de bois pour les feux de camp et qu'on était réduit à faire brûler des morceaux de tiges vertes imbibées de pyrolène. Roy Craig qui, penché au-dessus de la flamme, surveillait la cuis-

son du ragoût de gibier qui bouillonnait doucement, se surprit à regretter que les nouveaux ne se servent pas de la cuisinière électrique de leur avion. Mais c'étaient tous des points rouges, ils voulaient des feux en plein air et, bien sûr, ils avaient raison.

Quatre d'entre eux, assis en face de Craig, parlaient d'une voix forte tout en préparant des charges explosives. Ils étaient vêtus de treillis bleus, ils avaient les cheveux en brosse et portaient un point rouge tatoué sur le front. Debout, Bork Wilde, le nouveau chef, les regardait. C'était un homme de haute taille, aux traits hardis ; ses cheveux noirs étaient coupés court et il avait deux points rouges sur le front. Craig, lui était roux, il avait les cheveux longs et, à part ses taches de son, son front était blanc car il n'avait pas subi l'épreuve de virilité des Mordiniens. Il avait beau avoir une carcasse dégingandée et mesurer un mètre quatre-vingts, il avait l'impression d'être un petit garçon parmi des hommes. Comme il était le seul front nu de ce groupe exclusivement composé de points rouges, c'était désormais à lui que revenaient toutes les besognes serviles. Ce qui manquait d'agrément. Le camp avait été établi à côté de l'appareil, un avion de transport gris à la coque surélevée qui s'était posé en toute sécurité à trois bons kilomètres d'un épais mur d'enceinte. A l'entour, les minces fûts lisses et argentés jaillissaient du sol pour se ramifier une quinzaine de mètres plus haut, et leurs frondaisons rendaient nébuleuse la lumière crépusculaire. Normalement, les branches auraient dû être couvertes de phytozoons bilobés, de toutes les tailles et de toutes les couleurs, mais la présence des hommes et le feu avaient excité les feuilles qui s'étaient détachées et voletaient, formant un nuage palpitant et irisé qui captait les rayons du soleil au-dessus de la dentelle d'argent des ramures. Les phyzotoons pépiaient et gazouillaient. Ils dégageaient un parfum épicé. Les plus audacieux piquaient en rase-mottes autour des Mordiniens. Cobb, un petit homme au museau de fouine, lança un tison enflammé dans leur direction.

— « Silence, vermine ! » grogna-t-il. « On ne s'entend plus penser ! »

— « C'est vrai, Cobbo ? Tu sais penser ? » demanda Wheland.

— « Si je pense que je pense, c'est bien que je pense, non ? »

Les autres éclatèrent de rire. Le réseau fibreux et enchevêtré des racines rouges et blanches s'enfonçait dans le sol et s'écartait lentement, dégageant un cercle de terre nue autour du feu. Les

nouveaux croyaient que c'était pour le fuir, mais Craig se rappelait que la même chose s'était produite avec l'équipe précédente qui n'avait pas allumé le feu de camp. Le lendemain matin, toute la zone environnant l'avion serait nue comme la main. Une sorte de mille-pattes brunâtre émergea à l'air libre et se précipita vers les racines qui battaient en retraite. Craig sourit et remua le ragoût. Un petit phyto vert et rouge se laissa choir du nuage et atterrit sur son poignet osseux. Ses ailes minces et veloutées palpitaient doucement. Sa nervure médiane hypertrophiée faisait une espèce de corps dépourvu de tête et sans appendices visibles. Craig tourna son poignet. Pourquoi le phyto ne tombait-il pas ? se demanda-t-il. Il était ravissant.

Un autre phyto dont les lobes aussi larges que des assiettes, étaient décorés de motifs verts et or se posa sur l'épaule de Wilde qui le saisit d'un geste vif et lui arracha les ailes de ses doigts épais. Le phyto émit une plainte flûtée. Craig tressaillit.

— « Arrêtez ! » s'exclama-t-il involontairement. Puis il ajouta sur un ton d'excuse : « Il ne peut pas vous faire de mal, Mr. Wilde. C'était simplement de la curiosité. »

— « On te demande ton avis, puceau ? » fit nonchalamment Wilde. « Je voudrais bien que ces saloperies de papillons suçeurs de sang puissent savoir pourquoi je suis ici. »

Il se retourna, cassa d'un coup de pied un tronc raide et fragile et lança le phyto au loin avec un rire qui découvrit ses dents chevalines. Craig se mordit les lèvres et annonça :

— « La bouffe est prête. Venez manger. »

Il faisait déjà noir quand tout fut débarrassé. Une seule lune brillait dans le ciel. Sur les branches les plus hautes, les phytos s'installaient pour dormir, les ailes repliées. Le feu se mourait. Les hommes s'enveloppèrent dans leurs couvertures et ne tardèrent pas à ronfler. Craig resta assis près du foyer. Soudain, il vit la silhouette de Sidis se découper dans l'encadrement lumineux de la porte de la cabine. Sidis était un Belconti. Ecologiste, il avait été le chef de l'ancienne équipe de destruction. S'il était revenu avec les nouveaux, c'était seulement pour mettre Wilde au courant. Il exigeait de prendre ses repas et de dormir dans l'appareil ce qui lui valait le mépris des points rouges de Mordin. Son front était également vierge mais c'était une piètre consolation pour Craig. Sidis était originaire de Belconti et les coutumes étaient différentes sur cette planète.

Pour les Mordiniens, issus d'une colonie terrienne perdue, le courage était le souverain bien. Leurs ancêtres, après être retombés au niveau technique de l'âge de la pierre, avaient fini par réinventé la poudre à canon tout en menant une guerre sans répit contre le terrible Grand Russel, dinothère qui représentait la forme de vie dominante avant l'arrivée des hommes et avait longtemps gardé sa suprématie. Pendant de nombreuses générations, les jeunes gens, candidats à la virilité, attaquaient en groupes les Grands Russels pour les tuer à coups de flèches. Quand ils disposèrent de fusils, ils chassèrent en solitaires. Les survivants recevaient avec le point rouge de la virilité le droit de procréer. Finalement, les planètes civilisées redécouvrirent Mordin. Les connaissances s'accumulèrent, la population s'accrut de façon explosive et il arriva un moment où il n'y eut plus suffisamment de Grands Russels pour satisfaire à la demande. Sa famille n'avait pas eu les moyens de payer à Craig une chasse au dinothère et, en conséquence, il ne pouvait pas devenir un homme.

J'ai encore une chance, se dit-il avec entêtement.

Dix ans avant sa naissance, le Conseil des Chasses, ayant appris que personne ne revendiquait la planète des phytos, avait entrepris de la convertir en une gigantesque réserve de dinothères. Les biotes mordiniens de type terrestre ne pouvaient ni absorber ni évincer les phytos indigènes : Mordin engagea alors des biologistes belcontis pour exterminer la faune locale. Des Mordiniens travaillèrent sous les ordres des techniciens belcontis, mais tous étaient des fronts vierges : aucun point rouge n'eût accepté d'être subordonné à ces mauviettes de Belcontis dont beaucoup, d'ailleurs étaient des femmes. Les biologistes eurent recours à une plante carnivore, *Thanasis,* pour nettoyer deux grandes îles qu'ils repeuplèrent de biotes mordiniens. Sur l'une d'elles, l'île Base, ils installèrent leur quartier général et, sur l'autre, ils lâchèrent un Grand Russel qui se développa de manière florissante.

Quand j'étais petit, songeait Craig, on me disait que je tuerais mon Grand Russel sur cette planète. Mais l'île n'abritait encore que cet unique spécimen.

Pour la bonne raison que, depuis trente ans, les continents refusaient de mourir. Les phytos s'infiltraient dans les zones occupées par *Thanasis,* s'adaptaient, recouvraient le sol. Les généticiens belcontis mirent au point des souches de *Thanasis* encore plus meurtrières. Après des années et des années d'une lutte incertaine,

Thanasis commença à perdre franchement du terrain. Les Belcontis déclarèrent que l'expérience était un échec et qu'elle devait être abandonnée. Mais la planète des phytos était devenue pour les Mordiniens le symbole de leur espoir de voir un jour jugulée l'agitation sociale qui régnait chez eux. Le Conseil des Chasses se refusa à capituler. Des points rouges allèrent étudier la biotechnique sur Belconti. Puis ils rallièrent la planète des phytos pour résoudre eux-mêmes le problème.

Craig, qui avait signé un contrat de travail de deux ans, était déjà sur place. Travaillant avec d'autres « puceaux » sous la direction d'un Belconti, il avait presque oublié la frustration qu'il éprouvait à l'idée de ne pas avoir accédé à l'état adulte. Il venait de renouveler son contrat pour une durée de deux ans quand les points rouges étaient arrivés pour relayer les biotechniciens belcontis et les équipes mordiniennes. Il était entendu que les premiers seraient rapatriés un an plus tard par leur navire de ravitaillement. Craig était désormais le seul « puceau » sur la planète. Evidemment, les Belcontis avaient eux aussi le front vierge mais ils ne comptaient pas.

Craig posa sa tête sur ses genoux. Il avait envie de dormir. Quelqu'un lui toucha l'épaule. Il leva les yeux. C'était Sidis.

— « Venez à l'intérieur, Roy, voulez-vous ? » fit le Belconti à voix basse. « Je voudrais vous parler. »

Tous deux s'assirent face à face devant la longue table qui meublait l'habitacle de l'appareil. Sidis était svelte et il avait la gentillesse propre à ses compatriotes. Il adressa un léger sourire à Roy.

— « Je me fais du souci pour vous, » lui dit-il. « Que va-t-il se passer au cours des deux années à venir ? Je n'aime pas du tout les manières autoritaires de ces gens-là — je pense en particulier à la brutalité dont fait preuve cet individu puant qu'est Cobb. Pourquoi acceptez-vous d'être traité de cette façon ? »

— « Il faut bien que j'en passe par là. Je ne suis pas un point rouge, que voulez-vous ? »

— « Ce n'est pas votre faute. S'il s'agit d'une loi, c'est une loi injuste. »

— « Elle est juste et c'est une loi naturelle, » répliqua Craig.

« Cela ne me fait pas plaisir de ne pas être un homme, mais c'est comme ça... Voilà tout. »

— « Mais si... vous êtes un homme ! Vous avez vingt-quatre ans. »

— « Je ne serai un homme que lorsque je sentirai que j'en suis un. Et je ne me sentirai pas un homme tant que je n'aurai pas tué mon Grand Russel. »

— « Je crains que vous ne soyez pas heureux avec les Mordiniens. Il y a deux ans que je vous observe et j'estime que vous avez certaines qualités qui ne présentent aucune utilité sur votre planète. Aussi, j'ai une proposition à vous faire. » Il jeta un coup d'œil en direction de la porte puis son regard se posa à nouveau sur Craig. « Sollicitez votre naturalisation, Roy. Nous vous parrainerons tous. Mildred Ames vous trouvera un emploi, je le sais. Et vous nous accompagnerez sur Belconti. »

— « Je ne pourrai pas demander la nationalité belconti, Mr. Sidis. »

— « Pourquoi ? Voulez-vous donc rester éternellement un front vierge chez les Mordiniens ? Trouverez-vous jamais une femme qui acceptera de vous épouser ? »

— « Peut-être que si. Une femme dédaignée par les points et qui me détestera parce qu'elle me reprochera sa malchance. »

— « Et vous trouvez que c'est juste ? »

— « C'est juste parce que c'est naturel. Il est naturel qu'une femme souhaite avoir un homme véritable et non un gamin poussé en graine. »

— « Les femmes de Belconti ne raisonnent pas de la même façon. Alors, Roy ? Que dites-vous de ma proposition ? »

Craig étreignit ses genoux entre ses mains, baissa le front et secoua lentement la tête.

— « Non. Non, ce n'est pas possible. Ma place est ici. Je dois me battre pour que, plus tard, les gosses ne subissent jamais plus les avanies qui m'ont été infligées. D'ailleurs, un Mordinien ne refuse pas le combat. »

Sidis sourit. « C'est un combat perdu d'avance. »

— « Ce n'est pas ce que dit Mr. Wilde. D'après ce que je sais, les labos du camp de base vont utiliser un trans-je ne sais quoi. »

— « Vous voulez parler des translocateurs de gènes ? » murmura Sidis dont la physionomie s'assombrit. « Je vous affirme qu'ils

n'y arriveront pas tant que Mildred Ames dirigera les laboratoires. Un an après notre départ, les Mordiniens seront probablement tous morts. » Il adressa un regard aigu à Craig. « Je ne voulais pas soulever cette question, mais c'est une des raisons pour lesquelles je désire que vous partiez avec nous. »

— « Vous voulez dire que nous provoquerons nous-mêmes notre mort ? A cause de quoi ? »

— « A cause d'un système anarchique. »

Craig secoua la tête et Sidis le regarda d'un air pensif.

— « Je vais vous expliquer. Vous savez que les tiges des phytos communiquent toutes entre elles comme s'il s'agissait d'une seule plante gigantesque. *Thanasis* injecte dans cette masse des chaînes d'enzymes autoduplicateurs pour prédigérer le continent tout entier. Nous avons reproduit en laboratoire ces systèmes libres. Ils sont également capables de digérer un homme : c'est précisément pour cela que l'on vous administre une piqûre pour vous immuniser contre l'action de chacun de ces systèmes à mesure que nous les isolons. Nous avons également mis au point un virus de contrôle spécifique susceptible de tuer toutes les souches inédites de *Thanasis.* » Sidis contempla ses mains. « Seulement, voilà... Avec la translocation, *Thanasis* pourra réinventer des systèmes libres sur le terrain, en quelque sorte. Il n'est pas exclu qu'elle élabore quelque chose contre quoi il n'existe pas d'immunisation, quelque chose qu'aucun virus de contrôle connu ne sera en mesure de juguler. Alors, elle nous tuera et s'emparera de la planète entière. »

— « C'est ce qui s'est produit sur la planète Froy, n'est-ce pas ? »

— « Oui. Voilà le risque auquel nous sommes confrontés. Et nous sommes vaincus d'avance. C'est pourquoi je vous dis : venez sur Belconti avec nous. »

Craig se leva. « Je regrette presque que vous m'ayez mis au courant de ce péril, » dit-il. « A présent, il ne saurait être question que je parte. »

Sidis se pencha en avant. « Avant de prendre une décision définitive, voyez Midori Blake. Je sais qu'elle a de l'affection pour vous, Roy, et je crois que vous l'aimez bien. »

— « J'apprécie sa compagnie. »

— « De mon côté, je vais essayer de convaincre Wilde. Voulez-vous réfléchir ? »

— « Je suis incapable de réfléchir, » répondit Craig. « Je ne

sais pas ce que je ressens. » Il se dirigea vers la porte. « Je vais sortir. Marcher un peu pour essayer de m'éclaircir les idées. »

— « Bonsoir, Roy. » Et Sidis prit un livre.

La deuxième lune était juste en train de se lever. Craig s'enfonçait dans une jungle de troncs argentés qui avaient quelque chose de spectral. Les phytos qu'il dérangeait piaillaient d'une voix assoupie à son passage. Je suis trop ignorant pour être un Belconti, songeait-il. Il était maintenant tout près du rempart. Là, les hampes étaient plus denses, plus dures. Craig gravit jusqu'à mi-pente le barrage haut de vingt-sept mètres, et s'arrêta. Il était imprudent d'aller plus loin sans combinaison protectrice. De l'autre côté, c'était l'empire de *Thanasis* dont les systèmes libres diffusaient à des dizaines et des dizaines de mètres, même dans l'air stagnant. Les phytos s'anastamosaient et c'était comme une seule plante colossale que *Thanasis* dévorait, dissolvait tel un cancer. Les troncs formaient ces barrages d'encerclement pour l'empêcher de s'étendre et pour l'obliger à s'empoisonner elle-même. Craig grimpa encore de quelques mètres.

Je suis assez costaud pour casser la figure de Cobb, se disait-il. Pour démolir n'importe lequel d'entre eux à l'exception de Mr. Wilde. Mais il savait qu'en cas de conflit ses genoux tourneraient en eau et que les mots s'étrangleraient dans sa gorge. Parce que les autres étaient des hommes et qu'il n'en était pas un.

— « Quand même, je ne suis pas un lâche ! » s'écria-t-il à haute voix.

Il monta jusqu'à la crête du rempart. *Thanasis* était une mer de ténèbres alentour. Au-dessous de lui, il distinguait la mince silhouette effilée des feuilles hérissées de poils d'où suintait le poison destiné à inonder les racines de la proie. Le rempart était une digue pour contenir cette mer vénéneuse. Une mer où *Thanasis* se noyait sans recours. Craig voyait les vrilles s'accrocher à l'impénétrable surface de la muraille, avides d'injecter leurs systèmes libres dans le tissu ennemi pour l'absorber ensuite. Et ces vrilles, sensibles à la chaleur qui émanait de son corps, palpitaient faiblement et se dardaient vers lui. Cette masse tentaculaire où l'on eût enfoncé jusqu'à la taille était capable de dévorer un homme en l'espace d'une semaine.

Je n'ai pas peur, songeait Craig. Il s'assit, ôta l'une de ses bottes et laissa son pied nu se balancer au-dessus de *Thanasis*.

Midori Blake et les Belcontis auraient crié à la folie. Le courage était une notion qui leur échappait. Ces gens-là n'étaient que des cerveaux. N'empêche que Craig les aimait bien. Surtout Midori. C'était à elle qu'il pensait en contemplant l'océan noir de *Thanasis*. Le continent tout entier aurait un jour cet aspect. Puis on éliminerait *Thanasis* avec un virus de contrôle, on planterait de l'herbe, de vrais arbres, on acclimaterait des oiseaux, des animaux et le continent deviendrait semblable à l'île Base et à l'île Russel telles qu'elles étaient à présent. Sidis se trompait. Grâce au trans-machin, on aboutirait à ce résultat. Craig resterait, il travaillerait et gagnerait l'argent qui lui manquait encore. Il se sentait mieux maintenant qu'il avait pris sa décision. Soudain, quelque chose lui frôla la cheville gauche et une douleur atroce le fouailla soudain. Il secoua la jambe. Le tentacule se rompit. Craig poussa un sifflement, jura en le frappant de sa botte et l'arracha en prenant soin de ne pas le toucher de ses mains nues. Quand il s'en fut débarrassé, il se hâta vers le camp pour se faire soigner.

Quand il arriva à destination, sa jambe gauche tout entière le torturait. Sidis était encore debout. Il neutralisa le poison, donna un calmant au jeune homme et lui installa un lit dans l'avion. Il ne posa pas de question. Il se contenta de le regarder avec un sourire en coin et de murmurer en secouant la tête : « Ah ! ces Mordiniens ! »

C'était toujours ce que disaient les Belcontis.

2

Le lendemain matin, Cobb était sarcastique et Wilde furieux.

— « Si tu veux te faire porter pâle pour une semaine, c'est loupé, » déclara ce dernier. « Je t'accorde deux jours de repos. »

Sidis intervint : « Il a besoin de deux semaines de convalescence. Je prendrai sa place. »

— « Non, je ferai mon travail, » dit Craig. « Ce n'est pas douloureux au point de m'empêcher de travailler. »

— « Prends quand même vingt-quatre heures, » fit Wilde, radouci.

— « Non, » répondit Craig. « Ça va bien. Je peux faire mon boulot. »

Ce fut une journée épouvantable. La chaleur était accablante. Craig avait enveloppé son pied de chiffons et, à chaque pas, une douleur déchirante s'irradiait dans sa colonne vertébrale. Il enfonçait son foret profondément dans la masse du rempart basaltique et une sève pourpre et odorante giclait, ruisselait sur son pied. Quand le fourreau de mine était creusé, il y plaçait une charge explosive, ramassait son matériel et allait recommencer un peu plus loin. Il travaillait comme une machine, ne s'interrompant même pas pour manger, indifférent aux phytos qui se collaient sur son cou et sur ses mains. Il était décidé à accomplir sa norme quotidienne avant les autres, dût-il y rester. Mais, quand il eut terminé et put enfin penser à autre chose, il constata qu'il souffrait beaucoup moins. Il fixa une étoffe rouge à son foret et l'agita. L'avion piqua pour venir le chercher. C'était Sidis qui pilotait.

— « Vous êtes le premier à avoir fini, » lui annonça le Belconti. « Je m'étonne que vous soyez encore vivant. Allez vous étendre. »

— « Non, passez-moi les commandes. Je me sens en pleine forme. »

— « J'imagine que vous voulez prouver quelque chose, » fit Sidis avec un sourire. « Comme vous voudrez... »

Il quitta les commandes et disparut à l'arrière de l'appareil. Le pilotage était l'une des tâches serviles que Craig aimait bien. Il était heureux dans l'habitacle aux fenêtres panoramiques. Il grimpa à mille pieds et examina la muraille incurvée qui s'étendait à perte de vue. En plein jour, la mer intérieure où était parquée *Thanasis* était d'un vert sombre. Au-delà du rempart, la zone des phytos avait un éclat argenté palpitant de reflets changeants. C'était très beau. Très loin vers le nord, il aperçut un nuage multicolore voguant à travers le moutonnement des vrais nuages : c'était un essaim de phytos migrateurs qui dérivait au gré du vent. Cela aussi était beau.

Sidis conversait avec Wilde dans la cabine centrale. Craig l'entendit dire : « Le transfert des substances nécessaires pour consolider ou réparer les remparts se fait à une cadence très rapide. Vous noterez que, à la base, la masse biologique est moins dense. Quand vous évacuez vers l'extérieur cette eau empoisonnée, vous obtenez un effet de choc et *Thanasis* gagne rapidement du terrain. Mais un nouveau rempart se reconstitue toujours. »

— « La prochaine fois, je ferai sauter un arc de cent kilomètres, » répondit Wilde.

Craig piqua pour embarquer Jordan, un rouquin trapu qui avait à peu près son âge. Jordan monta à bord, le sourire aux lèvres.

— « Tu nous as possédés, Craig, hein ? » s'exclama-t-il. « Tu en as dans le ventre. Bravo ! »

— « Vous venez d'arriver. Moi, il y a deux ans que je fais ce métier, » murmura Craig.

Les félicitations de Jordan lui réchauffaient le cœur. C'était la première fois qu'il l'appelait par son nom au lieu de lui donner du « puceau ». L'engin reprit de l'altitude. Jordan s'installa dans le fauteuil du copilote.

— « Comment va ton pied ? »

— « Très bien. Je pourrais même mettre ma botte à condition de ne pas la lacer. »

— « Reste comme ça. Je ferai les corvées de camp à ta place, Craig. Il faut le laisser reposer, ce pied. »

— « Ah ! voilà Whelan qui nous fait signe ! »

Craig avait rougi de plaisir. Il atterrit pour embarquer Whelan et Jordan gagna la cabine principale. Quand Rice et Cobb eurent été récupérés, Wilde fit fonctionner le détonateur. Trente kilomètres de rempart vivant explosèrent dans un geyser de poussière et de feu. Un nuage polychrome de phytos terrifiés permettait de suivre la propagation de l'onde de choc. Derrière, la sombre nappe d'eau empoisonnée ternissait l'argent de la plaine.

— « Ha ! Tu les as eus, *Thanasis* ! » s'écria Wilde. « Ce que c'est chouette, vu d'ici, parole ! » Il poussa un soupir. « Eh bien, on n'a pas perdu notre journée, les gars ! Où y a-t-il un bon coin pour camper, Sidis ? »

— « Nous ne sommes qu'à une heure de l'île Burton, » répondit le Belconti. « Quand nous travaillions dans cette zone, je rejoignais tous les soirs la station taxonomique. »

— « C'est sans doute pour cela que vous n'êtes jamais allé nulle part. Mais j'aimerais bien jeter un coup d'œil sur cette île. Le Grand Veneur a des projets en ce qui la concerne. »

Wilde brailla quelques ordres à l'adresse de Craig qui monta à dix mille milles et mit le cap au sud-est. Un océan pourpre palpitait au-dessus de l'horizon argenté. Des chapelets d'îles surgirent sur le lointain littoral de cette mer. Ça a été une bonne journée,

songeait le jeune homme. Jordan lui avait fait des avances. Et il allait enfin revoir Midori Blake.

L'avion se posa sur un terrain de mâchefer à proximité des bâtiments de pierres grises familiers à Craig. Les hommes descendirent et George et Helen Toyama sortirent, le sourire aux lèvres, pour les accueillir. Tous deux avaient les cheveux gris et étaient en combinaison de travail. Sa botte raide meurtrissait le pied de Craig mais il pouvait la mettre à condition de ne pas la lacer. Helen lui dit que Midori peignait dans les gorges et le jeune homme s'éloigna en boitillant. Midori et les Toyama étaient les seuls habitants de l'île Burton, sanctuaire scientifique consacré aux recherches sur les phytos et que *Thanasis* n'avait jamais touché. En dehors du camp de base, c'était l'unique endroit où des humains étaient installés en permanence.

Les gorges étaient le lieu de prédilection de Midori qui les peignait et les repeignait inlassablement, jamais satisfaite du résultat. Craig connaissait bien le ravin avec sa corniche de quartz, sa cascade et son étang ; les phytos y dansaient dans la lumière qui, tamisée par les ramures argentées, donnait une impression de clair de lune. Midori affirmait que c'était cette qualité particulière du jour qu'elle ne parvenait pas à rendre sur la toile. Craig aimait la regarder peindre, surtout quand elle oubliait sa présence et se mettait à fredonner. Elle était différente des autres, elle était belle et c'était bon de penser que l'on partageait son univers. A travers le grondement de la cascade et le gazouillement des phytos, il l'entendit chanter avant même de la voir. Elle était debout devant son chevalet à côté d'un bloc de quartz. A son approche, elle se retourna et sourit avec chaleur.

— « Roy ! Quelle joie de vous revoir ! Je craignais que vous ne soyez finalement rentré sur Mordin. »

Elle était petite et ravissante dans sa robe grise. Elle avait de grands yeux noirs et des traits délicats. Ses cheveux étaient coupés à la garçonne. Sa voix était mélodieuse et ses gestes avaient la grâce et la vivacité des mouvements d'un oiseau chanteur. Craig s'épanouit.

— « Pendant un moment, j'ai presque regretté de ne pas être reparti. Mais, maintenant, je suis heureux de n'en avoir rien fait. » Il s'approcha d'elle en boitant.

— « Votre pied ! » s'exclama-t-elle. « Venez vous asseoir... Ici. » Elle le força à s'asseoir sur le bloc de quartz. « Que vous est-il arrivé ? »

— « Une petite caresse de *Thanasis*. Ce n'est pas bien grave. »

— « Allez, déchaussez-vous. La pression n'est pas recommandée. » Elle l'aida à retirer sa botte et ses doigts frais palpèrent la cheville violacée et enflée du garçon.

— « Je sais que c'est douloureux, » fit-elle en s'asseyant près de lui. « Comment cela vous est-il arrivé ? »

— « J'avais le cafard. Je suis grimpé en haut d'un rempart et j'ai ôté mes bottes. »

— « C'est de la folie, Roy ! Pourquoi aviez-vous le cafard ? »

— « Oh... pour des tas de choses. » Quelques phytos multicolores se posèrent sur sa cheville nue. Il ne fit pas un geste pour les chasser. « A présent, il faut qu'on dorme sur place au lieu de rentrer ici. Les nouveaux sont tous des points rouges. Cela recommence... Je suis encore un pauvre type et... »

— « Voulez-vous dire qu'ils se croient supérieurs à vous ? »

— « Ils le sont et c'est cela qui fait mal. Tuer un Grand Russel, c'est aussi quelque chose de mental, Midori. » Il se gratta le pied droit. « J'imagine déjà le jour où il y aura suffisamment de Grands Russels sur cette planète pour qu'aucun gosse ne soit plus jamais frustré. »

— « Nous n'exterminerons pas les phytos, » murmura Midori. « Désormais, c'est parfaitement clair. Nous sommes vaincus. »

— « Les Belcontis peut-être, pas nous. Les Mordiniens ne capitulent jamais. »

— « C'est *Thanasis* qui est vaincue. Avec quoi voulez-vous tuer les phytos ? A coups de fusil ? »

— « Ne plaisantez pas. Nous allons nous servir d'un trans-machin. »

— « Vous voulez parler de la translocation ? Certainement pas. » Elle mit un doigt sur ses lèvres. « La translocation est incontrôlable sur le terrain. Ils n'oseront jamais utiliser cette arme. »

— « Les hommes de Mordin oseront, » répondit-il fièrement. « Tous ces gars-là ont étudié sur Belconti. Ils savent comment s'y prendre. Et c'est encore une chose... »

Il se gratta encore le pied. Ils avaient tous les deux des phytos sur la tête et sur les épaules. La cheville de Craig disparaissait sous eux. Ils pépiaient doucement.

— « Quelle chose, Roy ? »

— « A côté d'eux, j'ai l'impression d'être ignare. C'est vrai... Il y a deux ans que je travaille aux remparts et ils en savent déjà plus sur les phytos que je n'en sais moi-même. J'aimerais que vous me donniez des tuyaux sur le compte de ces bestioles. Pour me faire remarquer. Par exemple, est-ce que les phytos éprouvent des sensations ? »

Midori resta silencieuse quelques secondes, la joue dans la main.

— « Les phytos sont étranges, ils sont merveilleux et je les aime, » dit-elle enfin d'une voix douce. « Ils sont à demi végétaux et à demi animaux. A croire que la vie ne s'est jamais spécialisée sur cette planète. »

Et elle lui expliqua que ces phytos aériens possédaient également un système de contrôle thermique intérieur. Le réseau de leurs racines, gigantesques tubulures couvrant l'ensemble du continent, était animé de mouvements péristaltiques qui faisaient circuler les fluides et les transportaient sans difficulté d'un point à un autre. Un tronc et les phytos qui lui étaient attachés constituaient une sorte d'organisme ! « Mais un phyto peut vivre sans être fixé et ils changent perpétuellement de place, Roy. Ici, tout fait partie de tout. La tâche assignée au centre de recherches de l'île Burton est d'établir une nomenclature et c'est parfaitement impossible. Quel que soit le mode d'approche que nous choisissons, le domaine physique ou le domaine chimique, ils se modifient continuellement et la notion d'espèce perd toute signification. » Elle soupira. « C'est ce que je connais de plus merveilleux chez les phytos. Cela peut-il vous être utile ? »

— « Je n'ai pas compris tout ce que vous m'avez dit. Voilà le problème : je suis ignorant ! Ce qu'il me faudrait, c'est quelque chose de simple qui obligerait ces types à me respecter. »

— « Eh bien, voici ce que vous allez leur raconter. Les pigments colorés des phytos sont des systèmes plastides qui synthétisent des molécules différentes. Leur aptitude à recombiner les éléments pour former des organismes nouveaux sans attendre qu'intervienne un processus évolutif leur confère un spectre biochimique d'une ampleur inconcevable pour un être humain. Nous pouvons inventer tous les poisons, tous les systèmes libres que nous voulons afin d'en armer *Thanasis*, ils trouveront toujours par hasard quelque part un antidote. Chaque fois, leur connaissance s'accroît. C'est pour cela que *Thanasis* est vaincue. »

— « Non Midori ! » protesta Craig. « Arrêtez de répéter tout le temps la même chose. Maintenant, il y a la translocation... »

Midori l'interrompit sèchement :

— « Elle n'aura pas plus d'efficacité ! Les phytos ont des possibilités translocatrices illimitées et un nombre de sexes incalculables. Je suis convaincue que, pris collectivement, ils représentent le laboratoire de biochimie le plus puissant de toute la galaxie. Ils constituent une sorte d'intelligence biochimique, presque un esprit, dont les facultés d'apprentissage sont plus rapides que les nôtres. » Elle secoua le bras de Craig. « Oui, dites-leur cela ! Faites-le leur comprendre. L'intelligence humaine est battue sur cette planète. Maintenant, vous allez essayer la cruauté humaine... Oh ! Roy... »

— « Et voilà, » fit-il d'une voix amère. « Les Belcontis pensent que tous les Mordiniens sont des imbéciles ! A vous entendre, on dirait presque que vous souhaitez que nous perdions la partie. »

Midori se retourna et entreprit de nettoyer ses pinceaux. Il faisait presque nuit et les phytos commençaient à se percher sur les branches pour dormir. L'âme en détresse, Craig se remémorait en silence le contact des mains de la jeune femme sur son bras. Celle-ci reprit enfin la parole. Sa voix avait retrouvé toute sa douceur.

— « Je ne sais pas, » murmura-t-elle. « Si vous vouliez construire ici des maisons, des fermes... Mais vous n'aspirez qu'à une chose : la mort rituelle de l'homme et du dinothère. »

— « L'âme des gens n'est peut-être pas la même sur des planètes différentes. Je sais qu'il me manque quelque chose et je sais quoi. » Il posa légèrement sa main sur l'épaule de Midori. « Un jour où je serai de congé, j'irai à l'île Russel, rien que pour voir le dinothère. J'aimerais que vous puissiez m'y accompagner. Alors, vous comprendriez. »

— « Mais je comprends. Je ne suis pas d'accord, voilà tout. »

Elle continuait de rincer et de secouer ses brosses sans faire un geste pour repousser la main de Craig. Celui-ci réfléchissait à ce qu'elle lui avait dit.

— « Comment se fait-il que personne n'ait jamais vu un cadavre de phyto ? » lui demanda-t-il. « Comment se fait-il que, sur un continent tout entier, il n'y ait pas suffisamment de bois mort pour allumer un feu de camp ? Qui est-ce qui mange les phytos ? Qu'est-ce qui les empêche de proliférer à l'infini ? »

Midori éclata de rire et lui fit face.

— « Ils se mangent eux-mêmes... intérieurement, » répondit-elle. « C'est ce que l'on appelle un processus de résorption. Et ils peuvent se développer à nouveau ailleurs et sous une autre forme — sous celle d'un rempart, par exemple. La mort et le déclin ont toujours été inconnus sur cette planète, Roy. Tout se résorbe et tout se reconstitue. Nous essayons de tuer les phytos et ils souffrent mais... oui, leur *esprit*... est incapable de concevoir l'idée de la mort. La mort est impensable sur le plan biochimique. »

— « Allons donc, Midori ! Les phytos ne pensent pas ! Je me demande même s'ils ont des sensations. »

— « Bien sûr que oui ! » Elle se leva. « Leur gazouillement est un cri de douleur. Papa Toyama se souvient d'une époque où la planète était presque silencieuse. Il y a vingt ans qu'il est ici et, au cours de cette période, la température des phytos s'est élevée de 12 degrés, leur taux métabolique et la vitesse de leur influx nerveux se sont multipliés par deux, leur chronaxie s'est réduite de moitié... »

Craig leva les bras au ciel. « Cessez le feu, Midori ! » implora-t-il. « Vous savez bien que ce sont des termes que je ne comprends pas. Vous êtes en colère contre moi. » Il faisait trop sombre pour qu'il distinguât nettement le visage de la jeune femme.

— « Je crois simplement que j'ai peur, » dit-elle. « Peur de ce que nous avons fait en agissant sans savoir. »

— « Leurs gazouillements me mettent du vague à l'âme. Jamais je ne ferais de mal à un phyto. Mais, par le Grand Russel, quand on imagine des continents qui souffrent, qui pleurent jour et nuit depuis des années... Ma parole, vous m'effrayez, moi aussi, Midori ! »

Elle rassembla son matériel. Craig remit sa botte. Il put la lacer sans difficulté. Il ne souffrait plus.

— « Venez à la maison, Roy. Je vous invite à dîner. »

C'était dans leurs habitudes et ces repas étaient des moments particulièrement agréables. Craig s'empara du nécessaire de Midori et se mit en marche à côté d'elle. C'était à peine s'il boitait.

— « Pourquoi avez-vous renouvelé votre contrat si ce travail vous rend triste ? » lui demanda-t-elle soudain tandis qu'ils gravissaient le flanc du ravin.

— « Dans deux ans, j'aurai assez d'économies pour me payer une chasse au Grand Russel sur Mordin. J'imagine que vous trouvez que c'est une raison absurde. »

— « Pas du tout. Je pensais que vos motifs étaient encore plus ridicules. »

Incapable de comprendre pourquoi Midori avait frissonné, il se creusa la tête pour trouver un commentaire. Soudain, la voix de Jordan s'éleva au sommet de la falaise.

— « Craig ! Ohé, Craig ! »

— « Je suis là ! »

— « Amène-toi en vitesse ! Bork râle comme une voleur parce que tu n'es pas en train de préparer les charges. Je t'ai mis ta croûte de côté. »

L'ambiance s'améliorait. Jordan prenait son tour de corvées et il asticota Rice et Whelan jusqu'à ce qu'ils en fissent autant. Seuls Wilde et Cobb continuaient d'appeler Craig « le puceau ». Mais Roy était euphorique.

Aux commandes de l'appareil, il ralliait l'île Base ; Jordan était assis à côté de lui. Au sud se dressait la masse bleuâtre de l'île Russel et, à l'est, les pics déchiquetés du Continent Principal se détachaient sur le ciel.

— « Nous revoilà chez nous ! » s'exclama Jordan. « La bière et les montagnes ! Peut-être qu'on organisera une partie de chasse. »

— « Je l'espère, » répondit Craig.

L'île Base était accueillante — quatre mille milles carrés de savane et de collines vallonnées, plantées de jeune chênes et de hêtres, où foisonnait le gibier à poils et à plumes importé de Mordin. Seule la partie septentrionale de l'île avec ses bâtiments et ses champs aux formes géométriques dénotait l'empreinte de l'homme. Le soleil faisait miroiter les immenses serres de *Thanasis* que protégeait une barrière ionique. L'île Base était le signe avant-coureur de l'avenir réservé à la planète lorsque *Thanasis* aurait exterminé les phytos et qu'elle aurait été éliminée à son tour pour faire place à la faune et à la flore mordiniennes. L'île Base était une patrie.

C'était la première équipe de destruction qui s'y posait. Wilde signala que douze cent milles de rempart avaient été démantelés, soit un progrès de cinquante pour cent sur les normes moyennes des Belcontis qui les avaient précédés. Barim, le Maître des Chasses, félicita les travailleurs. C'était un solide gaillard à la voix sonore. Ses cheveux gris étaient coupés court et il portait quatre points

sur son front. Craig n'avait encore jamais serré la main de quelqu'un qui avait tué quatre Grands Russels. Pour récompenser les hommes, Barim leur accorda une semaine de chasse. Jordan prit Craig comme partenaire et celui-ci abattit vingt cerfs, douze sangliers et des dizaines d'oiseaux. Son tableau était supérieur à celui de Cobb qui se mit en colère quand Jordan le railla.

L'atmosphère joviale et braillarde que les nouveaux avaient apportée à l'île Base ne déplaisait pas à Craig. Des rumeurs couraient dans le camp. Barim avait ordonné que l'on passât immédiatement à la production de pollen translocateur : Mildred Ames, qui dirigeait le groupe des biologistes belcontis, avait refusé net. Mais les laboratoires appartenaient à Mordin et le Grand Veneur avait mis ses hommes au boulot. Miss Ames poussa de hauts cris et Barim interdit à tous les Belcontis de pénétrer dans les installations techniques. Miss Ames contre-attaqua et obtint que les biologistes placés sous ses ordres réintègrent les labos. Ils resteraient là uniquement à titre d'observateurs pour recueillir de la documentation scientifique sans prendre part au travail. La conversation n'avait pas dû manquer d'animation, songea Craig !

Il rencontra plusieurs fois Mildred Ames aux alentours du laboratoire. C'était une grande fille svelte mais, à présent, elle ne desserrait pas les lèvres et avait l'air malheureux. Sidis fut désigné comme observateur. Fini pour lui, le rempart !

Craig se rappelait ce que Midori lui avait dit. Cette histoire de résorption le séduisait tout particulièrement et il attendait que l'occasion se présentât d'en parler au mess. Et elle se présenta un beau matin pendant le breakfast. L'équipe Wilde partageait une table avec les gens du labo. Dans le réfectoire aux poutres saillantes et au sol dallé de pierres, régnait un assourdissant tohubohu de voix et de gamelles entrechoquées. Craig était assis entre Cobb et Jordan. En face de lui se trouvait un garçon chauve répondant au nom de Joe Breel, qui travaillait au laboratoire. Quand Joe mit sur le tapis la question des remparts, Craig se dit que c'était le moment ou jamais.

— « Ces remparts, je sais comment ils les fabriquent. Ils se dévorent eux-mêmes et repoussent ailleurs. Cela s'appelle une résorption. »

— « Résorption ? Il est rigolo, celui-là ! » s'exclama Joe. « Tu aimes la façon dont ils s'accouplent ? »

— « Pour ce truc-là, moi, je ne suis pas bon ! » hurla Wilde à l'autre bout de la table.

— « Qu'est-ce qu'ils veulent dire ? » souffla Craig à l'oreille de Jordan mais Cobb l'entendit et lança à haute voix :

— « Le puceau veut connaître les réalités de la vie. Qui c'est qui le met au parfum ? »

— « Qui ? » s'écria Wilde. « Mais le vieux Papa Bork, bien sûr ! Ecoute voir, puceau, je vais t'expliquer. Quand une de ces vermines volantes a des idées libidineuses, elle s'agglomère à une douzaine de ses semblables. L'amas s'agglutine sur un tronc et se résorbe. Ça donne ces espèces de ganglions roses qu'on voit partout. Après un bout de temps, ce globule éclate et il en dégringole une armée de mille pattes. Tu piges ? »

Tous regardaient en riant Craig qui rougit et secoua la tête.

— « Ces sortes de larves s'enterrent, » enchaîna Jordan, « et chacune devient un élément phytogène. Pendant un an, il fabrique de nouveaux phytos à tire-larigot, puis se transforme en une tige végétative. »

— « Eh bien, j'ignorais que les mille-pattes étaient des graines ! »

— « Tu sais comment on distingue les mille-pattes mâles des mille-pattes femelles, puceau ? » demanda Cobb.

Joe Breel s'esclaffa.

— « Ta gueule, Cobb, » fit Jourdan. « Vois-tu, Craig, leur sexe ne se détermine pas. Il suffit de compter. Chaque paire de pattes représente un parent. »

— « C'est quand même formidable, » dit Wilde. « Vous vous rendez compte ! Une douzaine de sexes qui se conjuguent en une seule opération ! Ça doit être sensationnel ! »

— « Quand ça arrive une seule fois dans l'existence, autant que ce soit agréable, » conclut Joe. « Mais, par le Grand Russel, puisque vous parlez de polyploïdes et de multi-hybrides... dommage qu'on ne puisse pas reproduire *Thanasis* de cette manière ! »

— « Moi, question conjugaison, je m'arrange à ma manière. Suffit que je trouve une occasion... »

— « Les femmes belcontis trouvent que les Mordiniens sont des rustres. Patiente un peu. Attends de rentrer au pays. »

— « Il y a une gentille mignonne sur l'île Burton. Elle vit toute seule. »

— « Ouais ! » fit Cobb. « Le puceau la connaît. Eh, puceau ! Est-ce qu'il y a moyen avec elle ? »

— « Non ! » Craig referma sa main musclée sur son quart. « C'est une drôle de fille, tranquille et qui aime la solitude. Mais elle est convenable. »

— « Peut-être que le puceau n'a jamais essayé. » Cobb fit un clin d'œil à Joe. « Des fois, les plus tranquilles, c'est les meilleures. Suffit de leur demander. »

— « C'est moi qui lui demanderai si j'en ai l'occasion ! » brailla Wilde.

Joe se mit à rire. « Le vieux Bork apparaît, deux points rouges brillent sur son front, elle se couche, écarte les jambes, et vas-y papa ! »

— « Ouais, et il s'aperçoit que Cobb et son unique point rouge sont passés par là avant lui, » dit Cobb d'une voix tonitruante.

La trompe annonçant la reprise du travail retentit. Tout le monde se leva à grand renfort de grincements de chaises et de raclements de pieds.

Wilde se tourna vers Craig. « Jusqu'à lundi, tu travailleras à la fermentation. Après, on ouvrira un nouveau chantier. »

Craig soupira : il aurait préféré être déjà aux remparts. Le camp de base lui inspirait subitement une sorte de dégoût.

3

La mission suivante consista à répandre le pollen translocateur sur le continent nord. Du haut des airs, on apercevait les filaments argentés qui s'inséraient dans les zones vert sombre de *Thanasis,* indiquant la progression des phytos. Les cicatrices des vieux remparts qui s'imbriquaient sur la moitié du continent étaient le plus souvent recouvertes de traînées irridescentes là où les phytos avaient reconquis le terrain détruit par *Thanasis.* Wilde repéra de nouveaux barrages qu'il faudrait faire sauter. Les hommes casqués engoncés dans leurs noires combinaisons protectrices étouffaient et transpiraient à grande eau. On se nourrissait de conserves et il n'était plus question d'allumer des feux de camp. Au bout de deux semaines, ayant épuisé leurs réserves de pollen, ils revinrent à l'île Burton. La décontamination prit une demi-journée. Dès qu'il le put, Craig s'esquiva et prit le sentier qui conduisait aux gorges.

Il trouva Midori au bord du lac. Elle venait de prendre un bain. Sa robe jaune imprimée, trempée, moulait étroitement son corps aux courbes pleines et sa chevelure était ruisselante. « Et si j'étais arrivé quelques minutes plus tôt ? » ne put s'empêcher de penser Craig. Il entendait encore la voix rauque de Cobb : « Des fois, les plus tranquilles, c'est les meilleures. Suffit de leur demander ». Il secoua la tête. Non ! Non !

— « Bonjour, Midori. »

De petits phytos ornés de curieux dessins dorés, écarlates et verts s'accrochaient aux épaules et aux bras nus de la jeune femme. Elle parut contente de voir Craig. Quand il lui parla de la pulvérisation du pollen translocateur, elle eut un sourire triste. Un phyto se posa sur la main de Roy et celui-ci essaya de changer de sujet de conversation.

— « Pourquoi font-ils cela ? » demanda-t-il. « D'après les gars, ils sucent le sang mais ils ne m'ont jamais laissé de marques sur la peau. »

— « Ils prélèvent effectivement des spécimens de fluides. Mais en doses si infimes qu'on ne le sent pas. »

Craig secoua la main pour chasser le phyto. « C'est vrai ? »

— « Oui, des spécimens insignifiants. Nous provoquons leur curiosité. »

— « Alors, ils nous goûtent ? » fit Craig en fronçant les sourcils. « S'ils peuvent nous manger, comment se fait-il que ni nous ni les sangliers ni les dinothères ne peuvent les manger, eux ? »

— « C'est absurde, Roy ! » s'écria Midori en frappant le sol de son pied nu. « Ils ne nous mangent pas, voyons ! Ils cherchent à nous comprendre mais les seuls symboles qu'ils conçoivent sont les atomes, les groupes, les radicaux et ainsi de suite. » Elle éclata de rire. « Il y a des moments où je me demande comment ils nous voient. Peut-être pensent-ils que nous sommes des graines géantes ou que, chacun de nous n'est qu'une molécule unique, terriblement compliquée. » Ses lèvres frôlèrent un petit phyto écarlate et argenté qui avait atterri sur son poignet et qui s'envola pour s'installer sur sa joue. « C'est simplement leur façon d'essayer de cohabiter avec nous. »

— « Vous direz ce que vous voudrez, moi, j'appelle cela manger ! »

— « Ils ne se nourrissent que d'eau et de soleil. Une forme de vie qui se perpétue au détriment d'une autre forme de vie est

pour eux quelque chose d'inimaginable. » A nouveau, elle trépigna. « Manger ! Oh ! Roy, il s'agit plus d'un baiser que d'autre chose ! »

Craig aurait bien voulu être un phyto pour caresser les bras lisses de Midori, ses épaules, ses joues fermes. Il aspira profondément.

— « Je connais un autre genre de baiser. »

Midori baissa les yeux. « Vraiment, Roy ? »

— « Oui, » fit-il d'une voix mal assurée. Il avait l'impression que des aiguilles s'enfonçaient dans ses mains moites et que celles-ci étaient devenues aussi grosses que des paniers. « Midori, je... un jour, je... »

— « Oui, Roy ? »

— « Ohé, du camp ! » lança une voix rude.

C'était Wilde qui *s'*approchait à grands pas, souriant de son sourire chevalin.

— « Venez ! » dit-il. « Papa Toyama nous invite. » Il contempla Midori avec attention et siffla doucement. « Eh bien, ma jolie petite dame, on a envie de vous croquer ! »

— « Je vous remercie, Mr. Wilde, » répondit-elle d'une voix froide.

Chemin faisant, Wilde se tourna vers la jeune femme. « J'ai appris à danser le *tanko* sur Belconti et j'ai promis à Papa Toyama que, s'il jouait de la musique, on gambillerait tous les deux après avoir mangé. »

— « Je n'ai pas du tout envie de danser, » rétorqua Midori.

Pendant le dîner, Midori était placée entre Wilde et Cobb et, plus tard, dans le petit salon, les deux hommes rivalisèrent d'émulation pour lui faire la cour — une cour qui manquait de raffinement. Craig s'isola dans un coin avec Helen Toyama, une petite femme boulotte et placide qui faisait mine de ne pas entendre les grossières histoires de chasses qu'échangeaient Jordan, Rice et Whelan. Papa Toyama ne cessait d'aller et venir, remplissant les verres de vin chaud. Il était fluet et avait l'air vieux et fragile. Wilde commençait à être congestionné ; il parlait fort et ne cessait de tripoter Midori. Il vidait coupe sur coupe. Soudain, il bondit sur ses pieds.

— « Allez ! » brailla-t-il. « Debout, les hommes. Levez vos verres à la santé de la ravissante Midori ! »

Tout le monde se leva et but. Wilde écrasa le récipient entre

ses mains, en glissa un fragment dans sa poche et en tendit un autre à Midori qui fit un geste de dénégation. Wilde sourit.

— « On aura souvent l'occasion de se revoir, les gars, » dit-il. « Je vais vous annoncer une nouvelle. Barim va vous transférer au camp de base. La semaine prochaine, les types du labo vont venir pour récupérer le matériel dont ils auront besoin. »

Le doux visage ridé de Papa Toyama devint pâle. « Nous avons toujours pensé que l'île Burton resterait un sanctuaire pour les recherches sur les phytos, » dit-il.

— « Ça n'a jamais été l'intention de Mordin, grand-père. »

Toyama adressa un regard angoissé à Midori et à Helen. « Combien de temps nous reste-t-il pour mener notre programme à son temps ? »

Wilde haussa les épaules. « Disons un mois, s'il vous faut tant que cela. »

— « Il nous faut davantage ! » s'écria le vieil homme d'une voix où vibrait la colère. « Pourquoi ne pouvons-nous pas rester jusqu'à l'arrivée du navire de relève belconti ? »

— « Il y a vingt ans que nous sommes installés ici, » murmura Helen.

Wilde s'adoucit. « Je demanderai au Grand Veneur de vous accorder le plus long délai possible. Mais dès qu'il disposera d'une génération pure de translocateurs produits dans les chambres de germination forcée, il voudra ensemencer l'île. A notre avis, sur un territoire vierge, le résultat aura un maximum d'ampleur. »

Papa Toyama battit des paupières et hocha la tête. « Encore un peu de vin ? » demanda-t-il en balayant la salle du regard.

Quand Wilde et Midori dansèrent, la musique que jouait Papa Toyama parut étrange aux oreilles de Craig. Elle lui semblait aussi triste que les gazouillements des phytos.

Les facultés destructives des hybrides translocateurs étaient remarquables, disaient les hommes avec des gloussements de joie. Les systèmes libres avaient une haute stabilité thermique, ce qui rendait inopérante l'astuce des phytos consistant à provoquer un accès de fièvre chez leurs ennemis. Leur coefficient de recombinaison était fantastique. Bien sûr, un décalage dans le temps était inévitable. L'infiltration des phytos continuait de s'accélérer dans les aires occupées par les anciennes souches de *Thanasis*. Il y a

des années que ces abrutis de Belcontis auraient dû employer la méthode de la translocation, grommelaient les techniciens. Mais attendez un peu !

Craig et Jordan étaient devenus une paire d'amis. Un jour, Roy attendait ce dernier dans l'immense foyer enfumé. Une heure auparavant, en tir simulé, il avait tué trois Grands Russels avec une technique parfaite et battu Jordan de dix points. Barim, qui passait par là par hasard, lui avait tapé sur l'épaule et lui avait dit qu'il était un « bon fusil ». A ce souvenir, Craig sourit. Il vit de loin Jordan qui, des bouteilles de bière à la main, se frayait péniblement un passage entre les tables autour desquelles les hommes s'entassaient en braillant et la cheminée où rôtissait un sanglier. Jordan posa ses bouteilles sur la planche mal équarrie.

— « Buvons, chasseur ! » s'exclama-t-il. « Aujourd'hui, tu l'as bien gagné, mon petit gars ! »

Craig lui sourit et avala une longue rasade. « Ma cervelle était un bloc de glace, » dit-il. « J'avais l'impression d'être quelqu'un d'autre. »

Jordan s'essuya la bouche d'un revers de main. « C'est pareil quand c'est pour de vrai. »

— « Qu'est-ce que l'on ressent, Jordan ? A quoi cela ressemble-t-il exactement ? »

Jordan leva les yeux et se perdit dans la contemplation des volutes de fumée. « Personne ne peut le dire. On jeûne pendant deux jours, il y a la cérémonie de la chasse. On a la tête légère, on est tout drôle. Comme si on n'avait plus de nom, plus de famille. Et puis... » Ses narines palpitèrent et ses poings se crispèrent. « Et puis... enfin, je parle pour moi... voilà le Grand Russel qui fonce, qui devient de plus en plus grand... On ne voit plus que lui... Il n'y a plus que lui et toi dans le monde. » Jordan était pâle. Il ferma les yeux. « C'est le grand moment. Oh ! quel moment ! » Il poussa un soupir et regarda Craig d'un air solennel. « Tout à l'heure, pendant la séance de tir simulé, moi aussi, j'étais quelqu'un d'autre. »

Craig avait le cœur qui battait. Il se pencha en avant. « Et est-ce que tu as eu peur ? Un tout petit peu peur ? »

— « Mais non, on n'a pas peur parce que l'on est le Grand Russel lui-même. » Jordan se pencha en avant lui aussi et poursuivit à voix basse : « Quand tu tires, tu sens l'impact de tes propres balles, Craig, et tu sais que tu n'auras plus jamais

peur. C'est comme une danse sacrée à laquelle vous vous livrez tous les deux, le Grand Russel et toi, depuis un million d'années. Après, quelque part au fond de toi, tu continues de danser jusqu'à ta mort. » Jordan soupira derechef, se laissa aller contre le dossier de sa chaise et se versa à boire.

Les mains de Craig tremblaient. « J'en rêve tout le temps. Je me réveille en sueur et j'ai peur. N'empêche que j'ai posé ma candidature au Collège des Chasses. »

— « Tu abattras ton Grand Russel, Craig. Tu as entendu ? Le Grand Veneur a dit que tu étais un bon fusil. »

A ce moment, une voix joviale lança : « Eh, Jordan ! Pousse un peu tes grosses fesses. »

C'était Joe Breel, le petit laborantin chauve. Dans ses poings velus, il étreignait six bouteilles de bière. Sidis marchait sur ses talons.

— « Je vous présente Sidis, mon ange gardien belconti. »

— « On le connaît, » répliqua Jordan. « C'est un vieux de la vieille des chantiers. Salut, Sidis. Tu as pris du lard ! »

— « Salut, Jordan. Bonjour, Roy. Ça fait un bout de temps qu'on ne s'était pas vus. »

Les nouveaux venus s'assirent et Joe déboucha les bouteilles.

— « On est presque tout le temps sur le terrain, » expliqua Craig.

— « Ce n'est qu'un début. Attendez que nous ayons une lignée de translocateurs pure ! Ça y est presque. »

— « Faites-les pousser, nous on les sèmera, » laissa tomber Jordan. « Pas vrai, Craig ? Pourquoi ne laisses-tu pas tomber Joe et ne viens-tu pas avec nous, Sidis ? »

— « Il y a bien trop de choses à apprendre aux laboratoires. Grâce à ces travaux, nous allons connaître la gloire pourvu que Joe et ses copains ne nous massacrent pas avant que nous ayons publié les résultats. »

— « Au diable les labos, vive les chantiers ! Pas vrai, Craig ? »

— « Exactement ! » renchérit Craig. « C'est épatant d'être sur le terrain avec les phytos. Cette histoire de résorption, c'est formidable. Cela élimine tout ce qui est sale, corrompu, mort... »

— « Eh bien, mon cochon ! La bière le rend poétique, le puceau ! » fit Joe avec un gloussement de mépris. « En réalité, ils bouffent leur propre nourriture et leurs propres déchets. Maintenant, vas-y ! Inspire-toi de ça pour faire un poème ! »

Craig sentit à nouveau la colère impuissante qu'il connaissait bien monter en lui. « Chez les phytos, tout est vivant, tout le temps, sans interruption. Ils ne se nourrissent que d'eau et de soleil. »

— « Ils se nourrissent d'eau et pètent de l'hélium, » rétorqua Joe. « J'ai lu d'anciens rapports. Il y a un vétéran du nom de Toyama qui pense qu'ils pourraient catalyser la fusion de l'hydrogène. »

— « Ils le font, » acquiesça Sidis. « C'est un fait établi. Ils sont capables de se développer la nuit, sous terre, en hiver. Au fond, ce sont des créatures merveilleuses. »

— « Allons bon ! Voilà encore un poète ! » s'exclama Joe. « Vous êtes tous des poètes, les Belcontis. »

— « Non et je regrette que nous n'en ayons pas davantage. Roy, vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit un jour ? »

— « Je ne suis pas un poète, » dit Craig. « Je suis incapable de faire rimer deux vers. »

— « Craig a raison, » reprit Jordan. « Tout à l'heure, au stand de tir, Barim a dit qu'il était un bon fusil. Joe, » enchaîna-t-il pour changer de conversation, « ce bonhomme, Toyama, il est toujours là. Il habite l'île Burton. On a ordre de le transférer au camp de base. »

— « Grand Russel ! Ça doit bien faire vingt ans qu'il est ici ! Comment a-t-il bien pu rester si longtemps ? »

— « Il est avec sa femme. Et Craig qui est sur cette planète depuis trois ans n'a pas l'air de s'en porter plus mal. »

— « Sauf qu'il est devenu poète, l'animal ! Tu sais, puceau, tu ferais mieux de retourner sur Mordin avec la prochaine relève pendant que tu es encore un peu un homme ! »

Craig trouva Midori chez elle. La maison paraissait vide. Les toiles étaient empilées à côté des caisses de livres et d'effets. Midori sourit au jeune homme d'un sourire triste et las.

— « C'est dur, Roy, » dit-elle. « Je n'ai pas envie de partir. Je n'ose penser à ce que vous allez faire de cette île. »

— « Je ne me suis jamais posé de questions sur ce que nous faisons. Il faut le faire, c'est tout. Est-ce que je peux vous aider à empaqueter vos affaires ? »

— « C'est fini. Il y a deux jours que nous passons notre temps à emballer. Et maintenant, voilà que Barim refuse de transporter nos caisses de spécimens. » Midori semblait être sur le point d'éclater en sanglots. « Papa Toyama a le cœur brisé. »

Craig se mordit les lèvres. « Quand même ! On peut embarquer cinquante tonnes, il y a de la place. Voulez-vous que j'insiste auprès de Mr. Wilde ? »

Midori lui étreignit le bras et leva la tête. « Vous accepteriez, Roy ? Je... je ne veux pas lui demander de faveurs. Les colis sont devant les labos. »

Craig eut l'occasion de poser sa requête après le dîner, chez les Toyama. Wilde, qui faisait la cour à Midori, sortit, son verre de vin à la main. Craig le suivit et se fit l'avocat de la jeune femme. Wilde leva les yeux vers le ciel. Les deux lunes glissaient sur le champ des étoiles.

— « Qu'est-ce que tu dis qu'il a dans ces caisses ? »

— « Des spécimens, des préparations microscopiques, du matériel technique. C'est une sorte d'art, pour eux. »

— « Tout cela nous appartient à présent et je suis censé le détruire. Oh ! et puis zut ! Si tu veux te coltiner ces caisses pour les charger à bord, vas-y ! » Il ricana. « Je vais proposer à Midori une dernière balade du côté de son étang et je lui dirai que tu embarques la camelote. Peut-être que ça pourra m'aider, hein ? » ajouta-t-il en lançant un coup de coude dans les côtes de Roy.

Lorsqu'il eut chargé les quelque quatre-vingts caisses, Craig prit l'air pour vérifier l'arrimage. Il vit par le hublot Wilde et Midori sortir de chez les Toyama et s'enfoncer ensemble le long du chemin conduisant aux gorges. Wilde avait passé son bras autour des épaules de la jeune femme. Craig atterrit. Il partit à la recherche du couple mais il ne put le retrouver. Pendant une heure, il fit les cent pas, bouillant de rage. Enfin, ses coéquipiers apparurent en discutant bruyamment.

— « Eh, Craig ! Où étais-tu, mon vieux ? » s'exclama Jordan en lui envoyant une grande tape dans le dos. « Je viens de parier avec Cobb que tu serais capable de le nettoyer demain au tir simulé comme tu m'as nettoyé moi-même. On va lui faire payer sa tournée, à ce vieux Cobb, d'accord ? »

— « Tu peux toujours attendre ! » dit Cobb.

— « Viens, Roy. Il faut que tu dormes si tu veux être en forme demain. »

— « Je n'ai pas sommeil, » répondit Craig.

Le lendemain, en regagnant le camp de base, Craig, qui pilotait, entendait Wilde chanter des chansons de chasse et faire de grosses plaisanteries dans la cabine arrière. Il semblait être encore ivre. Il était de si bonne humeur qu'il aida même l'équipage à transporter les bagages jusqu'aux quartiers des Belcontis. Craig ne put échanger un mot avec Midori et il n'était pas sûr d'en avoir envie. L'après-midi, à la séance de tir, Cobb l'écrasa. Jordan essaya de le consoler mais le jeune homme se saoula à mort. Il se réveilla le lendemain matin quand Jordan le secoua sans ménagement.

— « Tu vas te réveiller, bon Dieu ? On repart tout de suite ! Il y a intérêt à ce que Bork ne te surprenne pas en train de faire la grasse matinée. Je ne sais pas ce qui s'est passé cette nuit chez les Belcontis mais il est aussi aimable qu'un serpent à sonnettes. »

Quatre heures plus tard, Craig atterrit sur l'île Burton. Il avait encore les idées embrumées et la gueule de bois. Le fret était un chargement de semences de translocateurs pures. Wilde arborait une mine sombre.

— « Jordan et toi, le puceau, vous allez me balancer ça dans le ravin jusqu'à la cataracte, » ordonna-t-il.

— « Je croyais que nous n'ensemencions que les endroits élevés et ensoleillés, » protesta Jordan. « L'ombre règne dans le ravin. »

Un rictus découvrit les dents chevalines de Wilde. « Je vous ai donné un ordre, exécutez-le... C'est tout ! »

L'opération terminée, Jordan et Craig se reposèrent quelques instants au bord de l'étang. Pour la première fois, ce dernier contempla vraiment le paysage qui l'entourait. Des phytos dansaient dans l'air en pépiant. Les troncs montaient à l'assaut des pentes abruptes, transformant la lumière dorée du soleil en un clair de lune argenté qui faisait miroiter la corniche de quartz et la cataracte.

— « C'est drôlement chouette, ce coin ! » murmura Jordan. « Ça vous serre un peu la gorge, non ? Voilà qui pourrait faire un joli bivouac de chasse, un jour. »

— « Il faut repartir, » répondit Craig. « Les autres vont nous attendre. »

Du haut des airs, Craig jeta un coup d'œil à la station abandonnée. La maison de Midori lui parut minuscule et désolée. C'était un peu comme si elle l'accusait.

4

Au camp de base, six hommes moururent du fait d'un système libre mutant avant que l'on ait pu synthétiser un produit immunisant. Un virus de contrôle s'échappa et détruisit tout une culture de translocateurs ; l'équipe de Wilde bénéficia ainsi d'un repos imprévu après des mois d'un labeur forcené. L'atmosphère, jadis bruyante et joviale, était devenue maussade. Les gens du labo accusaient à voix basse les Belcontis de sabotage. On buvait beaucoup, au camp, et sans gaieté.

Quand vint son premier jour de congé, Craig sortit un avion léger et s'en fut à la recherche de Midori à laquelle il proposa une promenade. La jeune femme accepta. Elle portait une blouse blanche, une jupe évasée bleue et jaune et un rang de perles autour du cou. Elle avait l'air sombre : son expression était désenchantée et son regard vide. Oubliant ses griefs, Craig décida de la dérider. Il monta à un mille, mit cap au sud et lui dit : « Avec ces vêtements, vous êtes aussi jolie qu'un phyto. »

Elle lui adressa un sourire lointain. « Mes pauvres phytos ! Comme ils me manquent ! Où allons-nous, Roy ? »

— « A l'île Russel. Je veux vous montrer le Grand Russel. »

— « Avec plaisir. » Un moment après, elle lui serra le bras et s'écria : « Regardez cette tache de couleur là-haut ! A droite ! »

C'était une traînée multicolore et chatoyante qui flottait dans le ciel sans nuage.

— « C'est un essaim de phytos migrateurs. On en voit tout le temps. »

— « Je sais. Approchez-vous de lui, je vous en prie, Roy. »

Craig piqua comme une flèche en direction de la nuée de jade formée de millions et de millions de phytos qui dérivaient vers le nord, poussés par l'alisé, chacun avec son petit sac d'hydrogène opalescent distendu.

— « Quelle beauté ! » s'exclama Midori. Ses traits s'étaient animés et ses yeux brillaient. « Pénétrez à l'intérieur de l'essaim, Roy ! »

Elle avait la même expression que quand elle peignait dans les gorges et c'était comme cela que Craig la préférait. Il régla sa vitesse sur celle du vent et perdit aussitôt toute sensation de mouvement. Les phytos bariolés effaçaient la terre, la mer et le ciel. Le pilote éprouvait un sentiment de vertige — il ne savait plus où il en était. Il se rapprocha de Midori qui ouvrit la fenêtre. Le gazouillement et l'odeur épicée des phytos emplirent l'habitacle.

— « C'est tellement merveilleux que c'en est insupportable, » fit-elle. « Ils n'ont pas d'yeux. Roy. C'est par le truchement des nôtres qu'ils doivent savoir qu'ils sont beaux. »

Et elle se mit à fredonner de sa voix cristalline. Un phyto à la livrée écarlate, verte et argentée se posa sur sa main tendue et pépia. Son ballon d'hydrogène s'affaissa tandis que palpitaient ses ailes veloutées. Craig s'agita, mal à l'aise.

— « Il se comporte presque comme s'il vous connaissait, » dit-il.

— « Il sait que je l'aime. »

— « Aimer quelque chose de tellement différent ? » Roy fronça les sourcils. « Ce n'est pas ainsi que j'entends l'amour. »

Elle le dévisagea. « Qu'est-ce donc l'amour pour vous ? »

— « Eh bien, c'est quand on désire protéger les gens qu'on aime, se battre pour eux, leur apporter quelque chose. » Il était cramoisi. « Que voulez-vous apporter à un phyto ? »

— « La paix ! Vous pouvez cesser de tenter de les exterminer, » répondit-elle doucement.

— « Ne recommencez pas ! Moi non plus, cela ne me plaît pas. Mais je sens qu'il faut bien le faire. »

— « Vous n'y parviendrez jamais, je vous le garantis. Observez la diversité de leurs colorations. Papa Toyama se rappelle une époque où les phytos étaient presque uniformément verts. Ils ont développé de nouveaux pigments et de nouveaux motifs pour élaborer des antidotes afin de lutter contre *Thanasis*. Réfléchissez, Roy, » poursuivit-elle en baissant le ton. « Toutes ces couleurs, tous ces dessins sont des idées neuves qui ont germé dans l'étrange esprit biochimique, incroyablement puissant, de la planète. Ce nuage est un message transmis d'une région à une autre. Cela ne vous fait-il pas peur ? »

Roy s'écarta légèrement de Midori. « C'est vous qui me faites peur. Je ne savais pas qu'ils avaient changé de cette façon. »

— « Qui est resté assez longtemps ici pour le remarquer ? Qui se soucie de regarder et de voir ? » Les lèvres de Midori tremblaient. « Mais songez seulement aux souffrances et aux métamorphoses que cette planète a subies tout au long des années depuis que les hommes se sont mis en tête de l'assassiner. Supposez que, mystérieusement, quelque chose ait soudain... ait soudain *compris ?* »

Craig sentit ses cheveux se hérisser sur sa nuque. Il s'éloigna encore un peu plus de Midori. A l'intérieur de ce nuage parfumé de phytos pépiant qui était un monde à lui tout seul, où le temps, l'espace et le mouvement étaient abolis, il se sentait perdu. C'était une sensation bizarre. Et il était incapable de regarder Midori dans les yeux.

— « Cette planète appartient au Grand Russel, bon Dieu de bois ! » jeta-t-il d'une voix hachée. « Nous vaincrons. En tout cas, ils ne reprendront jamais ni la base ni l'île Russel. Leurs semences ne peuvent franchir la mer. »

Midori gardait les yeux fixés sur lui. Son regard était indéchiffrable — était-ce un jugement, une imploration ou une question ? — et il ne pouvait le soutenir. Il baissa la tête.

— « Chassez ce truc qui est sur votre main, » lui ordonna-t-il. « Et fermez la fenêtre. Je fais demi-tour ! »

Une demi-heure plus tard, l'appareil survolait une honnête prairie d'herbe verte plantée de chênes sans histoires quelque part sur l'île Russel. Craig repéra le dinothère et tous deux le virent sur l'écran attraper et tuer un buffle. Midori laissa échapper un soupir étouffé.

— « Trois mètres du sol à l'encolure, » annonça fièrement Craig. « Quatre tonnes et la souplesse d'un chat. Ses longs poils roux sont aussi durs que du fil de fer et ces macules bleuâtres sont de véritables plaques blindées. »

— « Ses grandes dents ne lui suffisent-elles pas pour tuer le gibier dont il se nourrit ? Quels ennemis redoute-t-il pour avoir besoin de ces cornes et de ces griffes terribles ? »

— « Ses semblables. Et nous. Nos jeunes viendront le chasser ici, sur cette planète, pour devenir des hommes. Et les hommes viendront aussi le chasser pour guérir leur âme. »

— « Vous l'aimez, n'est-ce pas ? Savez-vous que vous êtes un poète ? » Midori était incapable de s'arracher à la contemplation de l'écran. « C'est vrai, il est beau, féroce et formidable. Mais ce n'est pas ce que les femmes appellent la beauté. »

— « La planète tout entière tremble sous ses pas. Il faut quatre coups parfaitement ajustés pour l'abattre. Il bondit, il rugit, c'est comme la fin du monde... Oh ! Midori, mon tour viendra ! »

— « Mais vous pourrez être tué. »

— « C'est la plus belle mort qui soit. Jadis, au temps de la colonie perdue, nos aïeux l'attaquaient avec des arcs et des flèches. Aujourd'hui encore, il arrive parfois que les Mordiniens l'attaquent à l'épieu. »

— « Oui, j'ai entendu parler des chasses à l'arme blanche. Je suppose que c'est un appel auquel vous ne pouvez pas résister... C'est plus fort que vous. »

— « Il n'en est pas question ! Etre admis à participer à une expédition de ce genre, c'est le plus grand honneur qui puisse être accordé à un homme. Je vous remercie quand même de vous efforcer de comprendre. »

— « Je veux comprendre, Roy, croyez-moi. Agissez-vous comme cela parce que vous n'êtes pas sûr de votre courage tant que vous n'avez pas affronté un Grand Russel ? »

— « Une femme ne pourra jamais comprendre ! » Il lut une interrogation dans les yeux de Midori et expliqua : « Les jeunes filles se transforment inévitablement en femmes mais les hommes doivent se forger eux-mêmes. Comment dire ? Je n'aurai pas mon courage d'homme tant que le Grand Russel ne me l'aura pas infusé. Il y a des chants, des rites avec le sel et le feu... Ensuite, le garçon mange le cœur du dinothère... je ne devrais pas vous parler de cela. Vous allez rire. »

— « J'aurais plutôt envie de pleurer. » Elle le regardait toujours du même air bizarre. « Il existe plusieurs sortes de courage, Roy. Vous en avez plus que vous ne le pensez. C'est dans votre propre cœur, pas dans celui du Grand Russel, qu'il faut que vous trouviez le vrai courage. »

— « Ce n'est pas possible. » Roy se détourna. « Je ne serai rien tant que je n'aurai pas affronté le Grand Russel. »

— « Rentrons, Roy. J'ai peur de me mettre à pleurer. » Elle se cacha le visage dans les mains. « Je n'ai pas beaucoup de courage, » murmura-t-elle.

Ils n'échangèrent plus un mot pendant la fin du voyage. Quand Craig l'aida à mettre pied à terre, Midori pleurait vraiment. Elle appuya un instant son front sur la poitrine du jeune homme. L'arôme épicé des phytos montait de sa chevelure.

— « Au revoir, Roy. »

Sa voix était presque inaudible. Elle se retourna et s'éloigna en courant.

Craig ne la revit pas. L'équipe de Wilde était en permanence sur le terrain, occupée à faire sauter les remparts et à pulvériser les germes translocateurs. Roy était heureux d'être ainsi tout le temps sur la brèche. L'atmosphère de la base, déjà maussade, était devenue franchement sinistre. D'un bout à l'autre du continent septentrional, de nouvelles coulées de phytos argentés, émeraude et écarlates gagnaient sur la masse vert sombre de *Thanasis*. Les équipes de destruction signalaient qu'il en allait de même sur le continent sud et sur le continent principal. Wilde était d'une humeur massacrante, Cobb tempêtait à la moindre bagatelle et le joyeux Jordan lui-même avait cessé de raconter des blagues. Une nuit, Craig, à moitié endormi, entendit Wilde bombarder de questions incrédules un invisible interlocuteur. Quand la communication fut terminée, le chef d'équipe sortit en jurant de l'avion et réveilla tout le monde.

— « Les phytos ont envahi l'île Base ! Partout des pédoncules sortent de terre ! »

— « Grand Russel du ciel ! » s'exclama Jordan. « Comment est-ce possible ? »

— « Comment ? Ce sont ces salopards de Belcontis qui les ont lâchés ! Barim les a mis en état d'arrestation en vertu de la loi du camp. »

Cobb se mit à dévider un chapelet de blasphèmes d'une voix monocorde.

— « On les étranglera tous, » cracha Wilde sur un ton menaçant. « Nous allons pulvériser ce qui nous reste de semence et on regagnera le camp pour les aider. »

Craig, le cerveau engourdi, n'arrivait pas à y croire. Un peu après midi, l'appareil se posa au camp de base en pleine zone infestée, au-delà de la rampe de lancement de la fusée de secours. Wilde, après s'être nettoyé, se rendit auprès de Barim tandis que ses

hommes procédaient à la décontamination de l'appareil. Quand ils débouchèrent des tunnels d'irradiation, revêtus de treillis propres, Wilde les attendait.

— « Viens avec moi, puceau ! » aboya-t-il.

Craig pénétra derrière lui dans l'édifice de pierres grises qui se dressait à la limite du camp d'atterrissage. Wilde le poussa brutalement dans une pièce et referma la porte. « Le voici, Grand Veneur. »

Les murs étaient ornés de fusils, d'arcs et de flèches. Le Grand Veneur était assis derrière un bureau de bois. C'était un homme noueux aux cheveux gris coupés court et aux yeux froids. Quatre points rouges étaient tatoués sur son front. Il fit signe à Craig de s'asseoir sur l'une des chaises qui s'alignaient devant lui et le jeune homme choisit celle qui se trouvait le plus près de la porte. Il avait la bouche sèche.

— « Roy Craig, en vertu de la loi du camp, défendez votre vie et votre honneur, » dit Barim d'une voix sévère. « Jurez de dire la vérité sur le sang du Grand Russel. »

— « Je jure de dire la vérité sur le sang du Grand Russel. »

Craig avait l'impression que sa voix sonnait faux. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— « Que penseriez-vous de quelqu'un qui saboterait délibérément notre projet destiné à exterminer les phytos ? » lui demanda Barim.

— « Ce serait un crime de haute chasse, Grand Veneur. Le coupable devrait être mis hors-la-loi. »

— « Très bien. » Barim se croisa les mains et se pencha en avant, ses yeux gris fixés sur ceux de Craig. « Qu'avez-vous dit à Bork Wilde quand il vous a interrogé sur le contenu des caisses que vous avez transportées de l'île Burton à l'île Base ? »

L'estomac de Craig se noua. « Qu'il s'agissait de préparations microscopiques, de spécimens et de matériel scientifique, Grand Veneur. »

L'interrogatoire de Barim fut long et minutieux et le jeune homme s'efforça désespérément de dire la vérité sans prononcer le nom de Midori. Mais le Grand Veneur le lui arracha finalement et entreprit de lui poser des questions sur l'attitude de la jeune femme. Une peur atroce envahit alors Roy. Il soutenait le regard de Barim et, au supplice, faisait l'impossible pour dire la vérité sans charger Midori. Enfin, le Grand Veneur frappa son bureau du poing et demanda d'une voix tonitruante :

— « Etes-vous amoureux de Midori Blake, mon garçon ? »

Craig baissa la tête. « Je ne sais pas, » répondit-il. Et, en son for intérieur, il songeait : comment peut-on savoir quand on est amoureux ? « C'est-à-dire que... j'aime être près d'elle... Je n'ai jamais pensé... Nous étions bons amis. »

— « L'île Base est envahie de semences de phytos. Qui les y a introduites ? » Craig évita le regard de Barim.

— « Midori Blake peut-elle être tenue pour moralement responsable du transfert de ces germes ? »

Les traits de Craig se contractèrent. « Moralement... je comprends mal le mot, Grand Veneur... » Une goutte de sueur lui tomba sur la main.

— « Je veux dire ceci : Midori Blake aurait-elle été capable d'accomplir volontairement un tel acte ? »

Un étau de glace se serra autour du cœur de Craig. Il regardait Barim droit dans les yeux. « Non, Grand Veneur ! Jamais je ne la croirai capable de cela. »

Barim eut un sourire sinistre et frappa à nouveau son bureau du poing. « Wilde ! » cria-t-il. « Faites-les comparaître ! »

Midori entra la première, vêtue d'un corsage blanc et d'une jupe noire. Elle était pâle mais son visage était impassible. Elle esquissa un sourire à l'adresse de Craig. Mildred Ames la suivit, mince et fragile, également pâle. Wilde, la mine sombre, s'assit entre elle et Craig tandis que Midori s'installait au fond.

— « Miss Blake, » commença Barim, « il est visible que le jeune Craig a été votre dupe ainsi que vous l'affirmez avec tant d'insistance. Votre confession clot les débats. Il ne reste plus qu'à prononcer la sentence. Une fois encore, je vous prie d'expliquer pourquoi vous avez fait ce que vous avez fait. »

— « Vous ne comprendriez pas, » répondit Midori. Sa voix était basse mais assurée. Craig ressentit une telle angoisse qu'il en eut presque une nausée.

— « Je peux comprendre sans excuser, » reprit Barim. « Il est de votre intérêt que je connaisse les mobiles auxquels vous avez obéi. Peut-être avez-vous l'esprit dérangé ? »

— « Vous savez bien que j'ai toute ma raison. »

Les épaules de Barim s'affaissèrent. « Oui. Alors, inventez un motif. » Il l'implorait presque. « Dites que vous haïssez Mordin, dites que vous me haïssez. »

— « Je ne hais personne. Je compatis avec vous tous. »

Miss Ames bondit sur ses pieds, le visage enflammé. « Moi, je vais vous donner une raison ! L'usage irresponsable et imprudent que vous faites des agents de translocations nous met tous en danger ! Acceptez votre défaite et rentrez chez vous ! »

Cette intervention aida Barim à recouvrer son sang-froid. Il sourit.

— « Veuillez vous asseoir, Miss Ames, » dit-il calmement. « Dans trois mois, la relève belconti arrivera et vous ramènera chez vous où vous serez en sécurité. Mais nous n'acceptons pas plus la défaite que nous ne craignons la mort. Nous n'avons pas besoin des larmes d'autrui. »

Miss Ames se rassit. Tout dans son attitude hurlait le défi. Les yeux de Barim revinrent sur Midori. Son visage était de pierre.

— « Miss Blake, vous êtes coupable de crime de haute chasse. Vous avez trahi votre propre race dans une guerre que nous menons contre une forme de vie étrangère. Faute d'un motif humain expliquant votre conduite, je serai obligé de conclure que vous avez abjuré votre humanité. »

Midori garda le silence. Craig lui jeta un regard furtif. Elle était assise, très droite, les jambes serrées l'une contre l'autre, les mains croisées sur ses genoux. Mais il n'y avait rien de provocateur dans son maintien. Barim donna un coup de poing sur son bureau et se leva.

— « Parfait. En vertu de la loi du camp, je vous déclare hors-la-loi et exclue de votre race, Midori Blake. Vous êtes une femme et vous n'êtes pas Mordinienne : aussi je vous accorde des circonstances atténuantes. Vous serez bannie sur l'île Russel, privée de tout ce qui est fabriqué de main humaine. Néanmoins, vous pourrez vous nourrir de racines et de baies appartenant à cette vie de type terrestre que vous avez sciemment trahie. Si vous êtes encore vivante à l'arrivée du vaisseau belconti, vous serez rapatriée. Avez-vous quelque chose à dire avant l'exécution de la sentence ? »

Les quatre points rouges flamboyaient sur le front pâle du Grand Veneur. Comme mû par un déclic, Craig se leva d'un bond et s'exclama d'une voix chuchotante :

— « Vous ne pouvez pas faire cela, Grand Veneur ! Elle est petite et faible ! Elle ne connaît pas nos coutumes ! »

Wilde se jeta sur le jeune homme et le contraignit à reprendre sa place. « Assis ! Et tais-toi, espèce d'imbécile ! »

— « Silence ! » lança Barim d'une voix tonnante. Wilde se rassit à son tour, le souffle court.

— « Je ne connais que trop bien vos coutumes, » fit Midori quand le calme fut revenu. « Epargnez-moi votre pitié. Je veux être conduite sur l'île Burton. »

Miss Ames se tourna vers elle. « Non, Midori ! Vous y mourrez de faim. *Thanasis* vous tuera ! »

— « Vous non plus, vous ne pouvez comprendre, Mildred. Mr. Barim, ferez-vous droit à ma requête ? »

Barim se pencha en avant, les mains appuyées sur le bureau. « Qu'il en soit ainsi, » laissa-t-il tomber d'une voix rauque. « Midori Blake, vous m'avez presque fait retrouver le goût de la peur. » Il se redressa et se tourna vers Wilde.

— « Vous exécuterez la sentence. » Sa voix était soudain devenue monocorde et impersonnelle.

Wilde se leva et fit signe à Craig de l'imiter. « Que l'équipe embarque. Tout le monde en combinaison protectrice. Dépêche-toi ! »

Craig sortit en vacillant.

5

L'AVION filait plein gaz vers le nord-est. La densité du silence qui régnait dans la cabine était physiquement douloureuse et Craig se penchait en avant comme pour pousser l'appareil. Il ne voulait pas penser. Il savait que la sentence devait être exécutée ; pourtant l'idée lui en était intolérable. Enfin, après un voyage infernal qui parut durer une éternité, il atterrit à côté des bâtiments déserts de l'île Burton. Les passagers descendirent — les hommes revêtus de leurs combinaisons de protection noires, Midori en corsage et en jupe. A l'écart du groupe, elle contempla silencieusement la petite maison qui se dressait à la cime de la falaise. La végétation sombre de *Thanasis* submergeait tous les sentiers.

— « Faites sauter les édifices ! » lança Wilde. « Viens avec moi, puceau. »

Quand ils eurent atteint la maison, il ordonna à Craig de disposer des charges explosives de trois pieds en trois pieds le long des fondations. Une seule charge eût été suffisante. Roy retrouva l'usage de la parole.

— « Le Grand Veneur n'a pas donné de consignes en ce sens, Mr. Wilde. Ne peut-on pas lui laisser au moins sa demeure ? »

— « Elle n'en aura pas besoin. *Thanasis* l'aura tuée avant la fin de la nuit. »

— « Laissons-la lui quand même pour y mourir. Elle aimait cette petite maison. »

Wilde eut un sourire dépourvu de gaieté qui découvrit ses larges dents de cheval.

— « Elle est mise au ban de l'humanité, puceau. Tu connais la loi ? Privée de tout ce qui est fait de main humaine. »

Craig baissa la tête et serra les mâchoires. Wilde sifflotait tandis qu'il plaçait les charges dans les fourreaux de mine. Quand les deux hommes eurent rejoint l'appareil, Jordan fit son rapport : tout était prêt pour faire sauter les autres bâtiments. Son visage rond de bon vivant était tendu. Midori n'avait pas bougé. Craig avait envie de parler à la condamnée de lui dire adieu mais il savait qu'il serait incapable de prononcer un mot. Avec son étrange petit sourire aux lèvres, la jeune femme semblait déjà lointaine, comme si elle se trouvait sur un autre monde à un million d'années-lumière de Roy et des siens. Cobb la regardait. Il y avait quelque chose d'avide et de passionné dans son museau de belette.

— « Nous ferons détoner les charges en altitude, » annonça Wilde. « La déflagration tuerait quiconque se trouverait à terre. »

— « Il faut d'abord lui enlever ses vêtements, » dit Cobb. « Tu connais la loi, Bork ? Privée de tout ce qui est fait de main humaine. »

— « C'est exact. »

Midori retira son corsage, regardant Wilde droit dans les yeux. Une brume rouge obscurcit la vision de Craig.

— « Embarquez le matériel ! » lança brusquement Wilde. « Tout le monde à bord ! Et grouillez-vous ! »

Quand il eut décollé, Craig se tourna vers le hublot. Midori se dirigeait vers les gorges. Elle avait une démarche insouciante et détendue, comme si elle allait dans le ravin pour y peindre. *Thanasis* caressait ses jambes nues et Craig croyait voir sa peau se couvrir d'ampoules rouges et urticantes. Il avait l'impression d'en sentir la morsure dans sa chair. Il monta en chandelle, moteur hurlant, et il ne se retourna pas quand Wilde actionna le détonateur.

Les hommes de Mordin luttèrent pied à pied pour sauver l'île Base avec le feu, avec des produits chimiques, avec des pioches.

C'était une bataille perdue d'avance. Craig travaillait jusqu'à être saoul de fatigue pour s'empêcher de penser. Les pédoncules des phytos se développaient sous terre et s'irradiaient avec une énergie incroyable. Ils renaissaient plus nombreux chaque jour. C'était comme une hydre aux têtes innombrables. Des phytos fraîchement éclos, de la taille d'un ongle, dansaient allègrement dans l'air qu'emplissaient leurs gazouillements. Un jour, Craig vit Joe Breel, le laborantin, bondir dans tous les sens, le blasphème à la bouche, en faisant des moulinets avec une hache. Le spectacle résumait bien la situation.

Barim prit la décision héroïque d'installer le camp sur l'île Russel et d'ensemencer l'île Base avec *Thanasis.*

Craig était en train d'aider à l'établissement du nouveau camp quand il s'écroula. Le médecin mordinien lui fit des prélèvements sanguins et l'interrogea. Roy reconnut que depuis plusieurs jours il éprouvait des douleurs aux articulations et avait des nausées.

— « J'étais à moitié fou, docteur, » expliqua-t-il pour sa défense. « Je ne savais pas que j'étais malade. »

Le médecin s'éloigna le sourcil froncé et Craig sombra dans un sommeil peuplé de rêves terrifiants où il fuyait un regard de femme. Par intervalles, il se réveillait à moitié pour prendre des remèdes et subir des examens. Chaque fois qu'il se rendormait, il se retrouvait en face d'un dinothère qui le regardait avec des yeux de femme, des yeux indéchiffrables. Au matin du second jour, en se réveillant, il vit un autre lit à côté de la fenêtre. Papa Toyama lui sourit.

— « Bonjour, Roy. J'aurais préféré vous rencontrer en un autre lieu. »

Le vieil homme apprit à Craig que beaucoup de gens étaient malades et qu'une dizaine au moins étaient morts. Les biologistes belcontis, qui avaient à nouveau accès aux laboratoires, cherchaient frénétiquement à identifier l'agent et le vecteur de l'épidémie. Craig se sentait vide et il avait mal à la tête. Tout cela ne l'intéressait guère. Il aperçut vaguement Miss Ames s'approcher. Elle prit la main du vieillard dans la sienne.

— « George, nous avons fini par trouver. »

— « Cela n'a pas l'air de vous réjouir, Mildred. »

— « Il n'y a pas de quoi se réjouir. J'ai passé la nuit à faire une analyse de phase des cycles de diffraction. C'est bien ce que nous craignions. »

— « Vraiment ? Cela recommence donc comme sur la planète Froy ? » La voix de Papa Toyama était calme. « J'aimerais être avec Helen pour le peu de temps qui nous reste. »

— « Bien sûr. Je vais m'en occuper. »

Des pas pressés et lourds au dehors... Puis une voix :

— « Ah ! vous voici, Miss Ames. »

Barim, vêtu d'un costume de chasse en cuir, se profila dans l'encadrement de la porte. Miss Ames se tourna vers lui.

— « J'ai entendu dire que vous avez identifié le virus ? »

— « En effet. » Un mince sourire joua sur les lèvres de Miss Ames.

— « Alors, quelles contre-mesures devons-nous prendre ? Douze hommes sont morts. Que puis-je faire ? »

— « Vous pouvez attaquer le virus à coups de fusils. C'est un système libre de *Thanasis* qui a acquis deux degrés de liberté temporelle. Cela vous dit-il quelque chose ? »

Les mâchoires de Barim claquèrent comme un piège qui se referme.

— « Non, mais votre attitude est éloquente. C'est incurable, n'est-ce pas ? »

Elle hocha affirmativement la tête. « Les combinaisons protectrices sont inopérantes. Il n'existe pas de remède. Nous sommes tous contaminés. »

Barim la considéra un instant en silence en se mordant les lèvres. Enfin, il reprit la parole : « Autant que vous sachiez que je regrette que nous ayons mis le pied sur cette planète. Je vais placer la fusée d'urgence en orbite pour qu'elle émette un message de mise en garde. Ainsi, le navire qui viendra vous relever sera sauvé et les Belcontis signaleront que le secteur est interdit. » Un vague sourire adoucit ses traits burinés. « Pourquoi ne me mettez-vous pas le nez dans mon caca ? Pourquoi ne vous écriez-vous pas : « je vous l'avais bien dit ? »

— « Est-ce nécessaire ? » Elle releva le menton. « Je vous plains, hommes de Mordin. A présent, vous allez tous mourir sans dignité, en pleurant pour avoir de l'eau et en appelant vos mères. Ce sera terrible pour vous ! »

Barim souriait toujours. « Cela vous console-t-il ? N'ayez crainte, Miss Ames. Cette nuit, j'ai réfléchi et j'ai prévu que l'on pourrait en arriver là. A l'heure actuelle, les Mordiniens sont en train de tailler des pointes de flèches. Nous partirons en expédition et nous

mourrons en combattant le Grand Russel. » Ses yeux lancèrent des étincelles et il poursuivit d'une voix plus grave : « En trébuchant, en rampant, nous lutterons et nous mourrons comme des hommes, l'arme au poing ! »

— « Vous voulez dire comme des sauvages ! Non ! Non ! » Mildred Ames fit un grand geste de dénégation effarouché. « Pardonnez-moi d'avoir été sarcastique, Mr. Barim. J'ai besoin de votre aide, de l'aide de tous vos compatriotes, j'ai besoin de moyens de transport. C'est vrai... Si nous luttons avec assez d'acharnement, peut-être que quelques-uns d'entre nous arriveront à survivre. »

— « Comment cela ? » murmura Barim. « Je croyais que sur la planète Froy... »

— « Sur la planète Froy, nous n'avions que des ressources humaines. Mais je suis certaine que, ici, les phytos ont déjà réussi à synthétiser l'antidote que la science humaine sera à tout jamais incapable de découvrir. » Elle parlait d'une voix étranglée. « Je vous en supplie, Mr. Barim, aidez-nous ! Si nous pouvons trouver la contre-substance, si nous pouvons l'isoler pour analyser sa structure... »

Il l'interrompit sèchement : « Non. Ce serait trop long. C'est un pari qui n'en vaut pas la peine. On ne doit pas fuir avec épouvante devant la mort, Miss Ames. Notre attitude est la seule attitude décente et sûre. »

— « Comment osez-vous condamner vos propres frères sans même les consulter ? » demanda-t-elle sur le ton du défi. « Peut-être préféreraient-ils se battre pour avoir la vie sauve. »

— « Vous ne les connaissez pas ! » Barim se pencha et secoua l'épaule de Craig avec une affectueuse brutalité. « Allez, mon gars, lève-toi ! Tu vas partir en chasse avec nous, n'est-ce pas ? »

— « Non, » répondit Craig.

Se battant avec son oreiller, il se souleva tant bien que mal sur les coudes. Mildred Ames sourit et lui tapota la joue.

— « Alors, vous restez avec nous et vous nous aidez à lutter contre la mort ? »

— « Non, » fit derechef Craig.

— « Réfléchis à ce que tu dis, garçon ! » dit sévèrement Barim. « Le Grand Russel peut être contaminé, lui aussi. Nous nous devons de lui apporter une mort propre. »

Craig se dressa, rigide sur son lit, le regard fixé droit devant lui.

— « Je conchie le sang du Grand Russel, » dit-il d'une voix lente et claire. « Je pisse sur le Grand Russel. Je couvre le Grand Russel de charogne. Je... »

Le poing de Barim s'écrasa sur les lèvres de Roy. Le Grand Veneur était pâle sous son hâle.

— « Tu es fou ! » fit-il dans un murmure. « Même un dément n'a pas le droit de prononcer ces mots ! »

Craig se redressa à nouveau péniblement. « C'est vous qui êtes fous. Ce n'est pas moi. » Il passa sa langue sur sa lèvre fendue. Du sang tomba sur son pyjama. « C'est en hors-la-loi, c'est en proscrit que je veux mourir. Banni sur l'île Burton. » Son regard soutint celui, incrédule, de Barim. « Je conchie le sang... »

— « Silence ! » hurla le Grand Veneur. « Eh bien, je te bannis ! Un détachement va te conduire là-bas, étranger. »

Il fit demi-tour et s'éloigna lourdement. Miss Ames le suivit tout en secouant la tête. « Ah ! ces Mordiniens... » murmura-t-elle.

Craig s'assit sur le bord de son lit et rajusta son pyjama humide de sueur. La pièce se brouilla et se mit à tournoyer. Mais le sourire de Papa Toyama était comme une lumière.

— « J'ai honte. J'ai honte. Pardonnez-nous, Papa Toyama. Nous ne connaissons qu'une chose : tuer, tuer, toujours tuer. »

— « Chacun fait ce qu'il doit faire, » répondit le vieillard. « La mort remet toutes les dettes. Que ce sera bon de se reposer ! »

— « Elle ne remet pas les miennes et jamais je ne trouverai le repos. Maintenant, je comprends — oh ! Grand Russel, je comprends ! J'aimais Midori Blake. »

— « C'était une étrange fille. Naguère, sur notre île, nous pensions qu'elle vous aimait, Helen et moi. » Papa Toyama inclina la tête. « Mais nos vies ne sont que des fétus qu'emporte la cataracte. Adieu, Roy. »

Peu de temps après, Jordan entra dans la chambre. Il avait enfilé sa combinaison protectrice noire et sa physionomie était méprisante. Du pouce, il désigna la porte.

— « Debout, étranger ! » lança-t-il d'une voix grinçante. « En avant ! »

Craig le suivit, en pyjama et pieds nus. Quelqu'un cria quelque part dans le dispensaire. C'était peut-être Cobb. Jordan et Roy gagnèrent la piste d'envol. Il y régnait comme une lumière aquatique. On faisait le plein de la fusée d'urgence.

Dans l'avion, Craig s'installa à l'écart des autres. Cobb n'était

pas là. Wilde était congestionné ; il frissonnait et la fièvre brûlait dans ses yeux. Ce fut Jordan qui s'installa au poste de pilotage. Personne ne parlait. Craig s'assoupit et plongea dans des lambeaux de rêves colorés tandis que l'appareil faisait la course avec le soleil. Il se réveilla aux premières lueurs de l'aube quand l'appareil se posa sur l'île Burton.

Il mit pied à terre et s'immobilisa, vacillant sur ses jambes, à côté de la carlingue. *Thanasis* montait à l'assaut des éboulis ; elle avait envahi les sentiers qui disparaissaient sous sa masse vert sombre atteignant la taille d'un homme. Sur les troncs, les phytos s'agitaient et leur gazouillis assoupi montait dans l'air moite. Craig scruta les alentours à la recherche de quelque chose — un souvenir, une présence, un assouvissement et un repos, il ne savait quoi. Mais c'était tout proche. Wilde le fit avancer d'une bourrade.

— « Etranger ! » appela-t-il.

Craig se retourna. Les yeux brûlés de fièvre flamboyaient au-dessus du rictus chevalin. Les larges dents jaunâtres de Wilde s'écartèrent :

— « Je conchie le sang de Midori Blake. Je le recouvre d'immondices. Je... »

Une force venue de nulle part explosa dans les os et dans les muscles de Roy Craig. Il se fendit et sentit des dents se briser sous ses phalanges. Wilde tomba. Les autres s'égaillèrent.

— « Vive le sang ! » hurla Craig. « Vive le sang ! »

— « Vive le sang ! » répondit Wilde en écho.

Jordan retenait Rice et Whelan. Les nerfs tendus de Craig frémissaient. Wilde se leva, cracha du sang et fit tournoyer ses poings massifs. Roy marcha à sa rencontre, ivre de fureur. L'univers bascula, devint soudain une roue fulgurante et multicolore, un tourbillon de grognements entrecoupés et de jurons.

Craig sentait les poings de Wilde s'abattre sur lui mais il n'éprouvait aucune douleur ; il sentait ses côtes se briser et chaque coup qu'il portait se répercutait jusque dans ses chevilles — et c'était bon. Corps heurtant le sol de mâchefer, martèlements de pieds, clés aux bras, mains déchireuses, halètements grinçant comme des sanglots... Enfin, la brume se dissipa et, de son seul œil valide, Craig vit Wilde roulé en boule, inerte, devant lui. Il se leva tant bien que mal. Il avait l'impression de ne plus rien peser et d'être intérieurement lavé.

— « Vive le sang, étranger ! » dit Jordan, menaçant. Et il attendit.

— « Allons-y, » murmura Craig.

Il fit demi-tour et se dirigea vers les gorges, dédaignant la souffrance qui lui taraudait la poitrine. Il s'enfonça dans la masse de *Thanasis*. Une cloche sonnait dans sa tête : *Chez toi ! Tu rentres chez toi ! Chez toi !* Il ne se retourna pas.

Dans le ravin, *Thanasis* était moins dense. D'anciens souvenirs montèrent à la mémoire de Craig quand il entendit la chute d'eau. Il opéra un mouvement tournant pour la voir. Et puis, ses genoux ployèrent sous lui et il s'écroula à côté du rocher.

Elle était tout près de lui. Il sentait sa présence, c'était irrésistible. Elle était là.

L'aube faisait étinceler la corniche de quartz et créait des arcs-en-ciel miroitant dans l'écume de la cataracte. Il y avait aussi l'arc-en-ciel dansant des phytos qui voletaient parmi les fûts argentés. Une boule se forma dans la gorge de Craig. Il suffoqua. Les larmes emplirent l'œil qui lui restait.

— « Midori, » dit-il. « Midori... »

Le sentiment de sa présence le terrassait. Son cœur était sur le point d'éclater. Il ne trouvait plus de mots. Il leva les bras et, son visage tuméfié tendu vers le ciel, il poussa des cris incohérents. Et les ténèbres balayèrent l'intolérable souffrance.

Remous titanesques. Bourrasques impétueuses. Brutaux pullulements de violence.

Obscures conjugaisons. Un trillion de trillions de trillions de patientes quêtes. Kaléidoscope fragmenté de lumières argent, vertes, or, écarlates.

Rudesse. Caresses. Transmutations.

Eclairs de conscience — immensité planétaire et exigüité de l'atome. Entre les deux, nébulosité. Proto-sensorium d'un dieu brûlant de se connaître soi-même. Tortures sans fin et patientes de l'être à la recherche de son être.

Dans les limbes intermédiaires, la forme et la couleur se déploient. Fulgurances d'une joie terrible et d'un indicible amour. Voir. Entendre. Sentir. Respirer. Goûter.

Déserts polaires cristallins. Vins de la douceur. Eclats d'or du soleil sur l'eau bleue. Attouchements du vent parfumé. Epines d'a-

mertume. Crépitement de la pluie. Croupes vert et argent des collines. Remugles, trépidations de la tempête. Acreté du sel. Montagnes endormies. Flux et reflux des écumes. Poudroiement d'étoiles sur les ténèbres. Lunes fraîches de la nuit.

Connaître et aimer.

Colonnes éparses d'hommes décharnés au menton rugueux. Plaine verte. Très haut, l'or du soleil. Mugissements. Bonds roux et échevelés. Des arcs qui se tendent. Sifflement des flèches légères. Cris gutturaux des hommes. Des lances qui frappent. Des corps éventrés. Projetés en l'air. Empalés à des cornes, poings battant. Une forme gigantesque qui s'agenouille. Convulsions. Flots de sang. Hurlements gutturaux des hommes. Apaisement. Silence.

La femme se baigne. Cheveux inondés de soleil. Tant de grâce que c'en est insupportable. Beauté qui est douleur.

Terrible ébranlement de l'amour.

A jamais vivante, sauvée, intacte et immaculée. L'homme reforgé. Surexcitation. RENTRER ! RENTRER CHEZ SOI ! CHEZ SOI !

S'éveiller dans son univers à soi.

C'était comme de se réveiller frais et dispos par un beau matin dans l'attente d'un événement glorieux. Il était assis dans une cavité au pied d'un énorme tronc de phyto. D'un geste, il écarta des lambeaux parcheminés, vit l'étang et entendit la cataracte. Midori s'élança en courant avec un cri joyeux. Il se leva pour l'accueillir. Il était sain et sauf. Il était fort.

— « Midori ! Midori, quand vous êtes morte... » Il avait une foule de choses à lui demander mais une question dominait toutes les autres. « Pourrai-je encore vous perdre, à présent ? »

— « Jamais plus ! »

Son sourire était radieux. Tous deux étaient nus. Il n'éprouvait ni excitation ni honte.

— « Nous ne sommes pas morts, Roy. Nous avons seulement été recréés. »

— « L'épidémie a tué tout le monde. »

— « Je sais. Mais nous ne sommes pas morts. »

— « Racontez-moi. »

Il l'écouta comme un enfant, croyant mais ne comprenant pas. Quelque part dans son spectre biologique infini, la vie planétaire

avait accordé une de ses bandes aux humains. « Comme si nous étions une unique molécule géante dont elle eût découvert la formule structurale, » expliquait Midori. « Ici, la vie ne se diversifie pas pour se combattre elle-même et évoluer de cette façon. Elle rêve, passive. Elle aurait pu rêver éternellement. »

— « Seulement, voulez-vous dire, nous sommes venus ? Avec *Thanasis* ? »

— « Oui. Nous l'avons obligée à changer, à réaliser de nouvelles combinaisons génétiques, à accroître sa température, à accélérer ses processus. Ce qui se produisait en un point pouvait être répété partout car la vie est une. Ici, une année vaut un million d'années d'évolution sur la Terre. La planète a accédé à un nouveau niveau de conscience. »

Il sentit la main de Midori sur son bras mais garda les yeux obstinément fermés.

« Ecoutez-moi, Roy. C'est nous qui l'avons éveillée. Voilà pourquoi elle nous aime. »

— « Elle nous aime ! A cause de *Thanasis* ? »

— « Elle aime aussi *Thanasis*. Son amour a conquis *Thanasis.* »

— « Et elle m'a conquis. Apprivoisé. Elle a fait de moi un animal de salon. Un parasite. Non, Midori, je ne peux pas supporter cela ! »

— « Je vous en supplie, Roy, comprenez ! Maintenant, elle nous connaît biochimiquement. Pour son esprit étrange, nous sommes des pensées au même titre que le moindre phyto. Je crois que nous l'avons stimulée en agissant comme un système symbolique générateur de forme... » Elle avait baissé la voix. Elle était tout près de lui et il sentait sa chaleur. « Nous sommes ses pensées, des pensées qui se pensent elles-mêmes, les première pensées qu'elle a, » souffla-t-elle. « C'est un grand mystère, Roy. Un mystère sacré. Ce n'est qu'à travers nous qu'elle se sait belle et merveilleuse. Elle nous aime et elle a besoin de nous. » Elle se serra contre lui. « Roy, regardez-moi ! »

Il ouvrit les yeux. Elle tendait vers lui un sourire suppliant. Elle frissonna quand la main de Roy suivit la courbe lisse de son dos. Il l'étreignit avec force. Tout était bien.

— « Je peux l'aimer à mon tour, Midori. Je l'aime à travers vous. »

— « Je vous transmets son amour, » fit-elle dans un souffle, sa bouche pressée contre l'épaule de Roy.

Un peu plus tard, éblouis par leur amour, ils descendirent enlacés vers la mer et s'immobilisèrent debout sur le sable étincelant. L'eau fraîche léchait leurs chevilles.

— « Roy, as-tu pensé que nous ne serons jamais malades, jamais vieux ? Que nous ne mourrons jamais ? »

Il enfonça son visage dans les cheveux de Midori. « Jamais... C'est bien long. »

— « Si nous sommes fatigués, nous nous résorberons et nous diffuserons à nouveau dans la conscience planétaire. Mais ce n'est pas la mort. »

— « Nos enfants pourront être utiles. »

— « Et les enfants de nos enfants. »

— « Désormais, la planète pourra faire la même chose pour n'importe qui ? » demanda doucement Roy.

— « Oui. Pour n'importe quel humain qui abordera ici. Même vieux. Même malade. A chacun sera octroyé force et jeunesse éternelles. »

Roy leva les yeux vers le ciel bleu. « Mais, là-haut, il y a une fusée qui émet un message pour mettre en garde ceux qui s'approcheraient et les faire fuir. Je voudrais qu'ils puissent savoir... »

— « ...Qu'ils sont leur propre épidémie. »

Il lui caressa la joue.

— « Un jour, ils apprendront, » dit Roy.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Hunter, come home.

(voir page 160)

GABRIEL DEBLANDER

La marche de l'Agneau

Patiemment, avec cohérence, Gabriel Deblander édifie un univers fantastique où s'établissent, d'un récit à l'autre, des correspondances internes. Univers sournoisement cruel, centré sur des héroïnes malfaisantes et sur des mythiques contrées campagnardes à la géographie poétique et au folklore inventé. Il y a, c'est une évidence de plus en plus nette, un « ton Deblander ». Cette permanence dans l'élaboration de la vision intime, qui est souvent la marque des grands auteurs fantastiques, Deblander semble la posséder au plus haut point.

Le jour était fameux. La veille au soir, ses compagnons n'en finissaient pas de lui en parler : le chemin à talus bossués que l'on disait d'Emagne ; les tisons, les quatre tisons retirés du feu et jetés ensuite tels des appâts parmi les bêtes ; le feu lui-même qu'on allumait à l'aube et que l'on chargeait de façon qu'il ne s'éteigne point avant l'aube du lendemain ; le feu au bout du chemin d'Emagne en un lieu large et nu nommé Hostène, le bûcher — pourquoi ne pas lui donner ce nom ? — qui paraissait éclater de rire lorsque le supplicié y jetait son plus grand cri... Ils étaient trois, ses compagnons. Ils s'appelaient Maunique, Belletête et Holloigne. Ç'avait été dans la cour, à la nuit venue donc, tout près des bergeries dont ils avaient la charge. Et maintenant, dans un sommeil qu'il avait été long à trouver, il se voyait, lui, Martin Amoze, quatrième berger, le plus jeune des quatre mais berger quand même, marchant au supplice...

Il reconnaissait les arbres d'Emagne, longs bouleaux au tronc frêle et tourmenté ; il reconnaissait les pavots roses et blancs de ses talus, ses ronciers comme d'immenses dartres, ses touffes d'herbes courbes et grenues. Il avait le torse et les pieds nus, les mains liées derrière le dos. Le soleil était chaud, le vent sec et sauvage ; mais une terre grasse comme du suif lui collait aux talons et les petits insectes verdâtres qui s'en venaient lui frôler la bouche sentaient la pluie, les eaux d'orage.

Rêve prémonitoire ? Il marchait avec, à ses côtés, en rangs ser-

rés, celles que Maunique, Belletête et Holloigne avaient appelées les *mères* — femmes en guenilles sombres et cheveux défaits. Elles remuaient haut les lèvres, disaient des mots qu'il ne comprenait pas ; elles lui crachaient sur tout le corps ; elles le frappaient parfois... Il avait mal. Au loin, le bûcher montrait sa fumée, la pointe molle de ses flammes.

Rêve absurde comme le sont tous les rêves. Il s'éveilla. Un jour laiteux coulait de la fenêtre. Il se redressa, se passa une grande main sur le visage... La vue des murs blancs de sa chambre acheva de le rassurer.

Ce jour-là qui était le premier de l'été à Villeresse, on venait nombreux et de tous côtés pour le vivre. Des pays d'Arpes et d'Omebrune ; du pays du Flémalle ; des collines du Cheval Noir et aussi des rives de cette rivière que d'aucuns nommaient Moise et d'autres Allaime... C'est que rien de pareil ne se voyait ailleurs. L'Agneau du Mal, ainsi l'appelait-on... Et l'on venait se réjouir de son désarroi sur le chemin d'Emagne parmi les coups et les cris ; se réjouir de son épouvante face au brasier ; rire de sa mort enfin. Ensuite, sitôt éteinte la joie qu'il donnait au feu, c'était le retour vers le centre de Villeresse où déjà s'ouvrait la fête.

— « Tu verras tout à l'heure, l'étranger... » annonçait Belletête, lissant de ses gros ongles jaunes ses grosses lèvres. « On boit, on mange, on danse jusqu'à plus souffle. »

Martin eut un vague sourire.

L'étranger ! Pourquoi donc, depuis quelque temps, du plus pâle valet d'étable au grand-berger et jusqu'à Céleste Horowe, la maîtresse, la noire Céleste — noire aux cheveux mais surtout noire en son cœur ! — s'obstinaient-ils tous à l'appeler ainsi ? Etranger à Villeresse, il l'était certes... Pourtant, dès son arrivée ici, un jour de l'hiver dernier, on lui avait donné son vrai nom : Martin, Martin Amoze. Quelle était donc la signification de ce changement ?

— « Tu verras... » répétaient en chœur les deux autres. « Tu verras tout à l'heure et surtout ce soir : on ne t'a pas tout dit ! »

A l'aube, Martin s'était joint à eux pour isoler dans le pré Mazurelle — pré à partir duquel commençaient de s'élever les talus du chemin d'Emagne — les agneaux nés du dernier printemps. Premiers gestes de ce jour fameux. Ils avaient laissé à l'intérieur des bergeries les brebis — étroitement attachées et n'ayant pour toute

pitance, jusqu'au lendemain à la même heure, qu'un peu d'eau et un fourrage d'orties et de chardons bleus : elles aussi, disait la tradition, devaient expier... Là-bas, à l'Hostène, derrière les quelques bouquets d'arbres que le chemin d'Emagne traversait en leur milieu, le bûcher devait être immense. Composé principalement de branches de bouleaux, de pins entiers, de genévriers et de bardanes sèches, il exhalait une odeur vaguement écœurante qui était partout dans l'air.

Il fut dix heures au fronton de la Mescuze, la ferme dont Céleste Horowe était la maîtresse et Martin Amoze, le quatrième berger. La foule était dense autour du pré Mazurelle. On attendait les porteurs de tisons. Ils arrivèrent en courant. C'était de jeunes garçons d'une quinzaine d'années choisis pour leur célérité. De la ceinture aux genoux, une sorte de pagne en fibres molles ; aux pieds, les fines sandales des jours chauds — la sueur dégoulinait de leurs tempes et de leurs flancs nus. Ils allèrent se planter, presque côte à côte, tout contre la palissade d'osier qui entourait le pré. Un long murmure s'éleva, vite retombé... Quatre ! Ils étaient quatre comme chaque année et chacun tenait fermement dans les deux mains un tison dont les dimensions étaient celles d'une jambe d'homme.

Bois de pin ou de bouleau enflammé à quinze cents pas d'ici... — il ne s'en échappait plus à présent qu'une mince fumée bleuâtre que tout le monde suivait du regard.

Le silence était grand. Et long.

— « Du feu ! » cria quelqu'un que Martin savait être le plus vieil homme valide de Villeresse.

C'était comme un ordre.

— « Oui, le feu ! » répétèrent ensemble les quatre garçons.

Et pour ranimer celui-là qui ne devait être qu'assoupi sous la cendre, ils firent faire à leurs bras de grands moulinets.

La fumée s'épaissit, couvrit des bruits d'insectes ; des étincelles jaillirent ; une flamme...

— « Le feu nous est revenu, » fit la vieille voix.

— « Oui, » dirent les garçons, « il nous est revenu et nous savons tous ce que nous devons en faire ! »

Rien, depuis l'aube, n'avait encore vraiment effarouché les agneaux dans *leur* pré. L'herbe y était plus douce qu'ailleurs ; ils

allaient la mâchonnant sans un regard pour tous ceux qui s'agglutinaient alentour.

Les tisons tombant parmi eux les firent sursauter violemment.

Ils s'immobilisèrent l'espace d'une seconde puis, retrouvant leurs sangs, ils coururent çà et là, se bousculèrent, se chevauchèrent, montrèrent le front...

Les quatre garçons se penchèrent dans un même mouvement et dirent, dominant les bêlements, des mots que Martin connaissait déjà pour les avoir entendus la veille de la bouche de ses compagnons :

— « Bêtes mauvaises, jeunes bêtes mauvaises ! Que celle qui, parmi vous toutes, se juge la plus mauvaise s'avance et soit maudite... »

Martin, pour mieux voir ce qui allait se passer, fit un pas.

Il voulut en faire un autre puis se glisser entre deux hommes du pays d'Arpes qui lui barraient la vue... Mais Belletête et Holloigne qui étaient restés auprès de lui l'arrêtèrent d'un même geste de la main sur le corps. N'avait-il donc plus en mémoire ce qui lui avait été dit auparavant, à savoir qu'en ce moment précis, le silence et l'immobilité parmi les humains étaient de rigueur ?

Les agneaux finirent par se taire.

Mais leur inquiétude leur restait. Ils étaient une bonne centaine. Et ils erraient d'un pas inégal autour de chacun des quatre tisons qui, à nouveau, ne donnaient plus qu'une frêle fumée.

Sous la braise, l'herbe avait chuinté.

Près de Martin, une femme du pays du Flémalle hoqueta bruyamment. Une femme vêtue comme une fillette... De vieux regards la foudroyèrent.

Très loin du soleil, un nuage fauve se défaisait lentement. Il faisait chaud. De ces lourdes chaleurs qui appellent les orages.

« Bêtes mauvaises, jeunes bêtes mauvaises ! » redirent tout d'un coup les garçons d'une voix pressante mais qui ne pouvait glacer.

Et tout d'un coup, un agneau qui cependant ne se distinguait en rien des autres (il avait comme eux la laine jaunâtre et bruns les sabots) s'en vint toucher — oui ! toucher enfin — du bout de la tête l'un des tisons. Il y eut alors, parmi ceux qui attendaient, une espèce de grand soupir... Mélange indéfinissable de haine et de triomphe.

Les quatre garçons bondirent par-dessus la clôture d'osier et, négligeant les autres agneaux, les bousculant, les renversant au passage, les faisant s'en aller à nouveau dans tous les sens, ils se précipitèrent sur *celui qui s'était jugé le plus mauvais.*

— « Qu'il soit donc maudit ! » s'écria, à plusieurs reprises, le plus vieil homme de Villeresse.

— « ...et qu'on le conduise à son supplice ! » répondirent, à chaque fois, des voix plus jeunes.

Villeresse était autrefois un pays de gros oiseaux et de loutres. On piégeait les uns pour leur chair, les autres pour leur fourrure. Il y avait aussi le seigle, l'orge, l'avoine, des fruits. On vivait bien... Un jour — et il devait y avoir de cela quelque cinq cents ans maintenant — des moutons, bêtes pour ainsi dire jamais vues ici, avaient fait leur apparition. D'où venaient-ils, et comment ? Jamais on n'avait pu le savoir.

On les trouva vers le midi dans cet endroit qu'on allait appeler bientôt « pré Mazurelle ». Ils étaient environ quarante. De la boue noire encore fraîche les souillait tous jusqu'au ventre et une résine jaunâtre à laquelle se trouvaient mêlés de minuscules fragments d'écorces et de bourgeons poissait leur laine par endroits.

Ils n'avaient ni gardiens ni sonnailles. Ils ne touchaient pas au sol que recouvraient à l'époque des berces, des jusquiames, des ombelles et autres herbes aussi peu plaisantes.

Le maître de la Mescuze est, en ce temps-là, un homme appelé Lories. Sa femme Isabelle lui a donné de nombreux enfants : quinze, dit l'histoire.

C'est l'un d'eux qui, le premier, voit les moutons.

L'automne tire à sa fin. Partout à Villeresse, on s'étonne fort de cette découverte : on discute, on s'interroge. Partout, sauf à la Mescuze où l'on a trouvé mieux à faire.

Lories laissa les bêtes là où elles avaient été vues pour la première fois mais il mit tout autour une clôture et, des collines du Cheval Noir, pays de bergers, il fit venir un homme qui devait s'entendre en fait de moutons.

C'était alors aux premiers jours de l'hiver.

L'homme qui s'appelait Mazurelle voulut que le sol, avant la belle saison, fût débarrassé de tout ce qui le rendait amer. Berces,

jusquiames, ombelles... On fit ce qu'il voulait qu'on fasse. Au printemps, on sema une herbe plus douce apportée des collines.

L'herbe poussa.

Et des agneaux naquirent. Bêtes frêles et attendrissantes auprès desquelles certains enfants allèrent passer tous leurs jours.

Ceux-là furent les premiers *atteints*.

Marcus, d'abord... Le dernier-né de Lories et d'Isabelle de la Mescuze. Cela le prit une nuit durant son sommeil. Le visage parcouru de longs tics sauvages mais le corps étrangement raide, il se mit soudain à crier. Une abondante sueur lui coulait des tempes et des mains, ses cheveux se hérissaient, son souffle se précipitait... D'une voix rauque, il lança les mots les plus divers ; des injures, des mots de jeux, un bref éclat de rire.

Il se tut enfin pour ouvrir les yeux et se redresser sur son séant. Son visage est alors calme et sec. Et sèches aussi ses mains. Il sourit à ceux qui l'entouraient, leur exprima son étonnement de les trouver là. On pensa à un cauchemar et on le fit se recoucher.

Il se rendormit aussitôt, comme si rien de tout cela ne lui était arrivé auparavant. Au matin, intrigué par son immobilité et par l'extrême pâleur de son visage, on écarta les couvertures. Ses jambes jusqu'au ventre étaient noires, comme mordues du dedans par on ne sait quelle vieille pourriture, et des boursouflures à la teinte jaunâtre marquaient par endroits la peau de son buste.

Après le petit Marcus, les autres... Chaque aube de ce printemps-là amenait avec elle la mort à Villeresse. A la Mescuze d'abord ; partout ailleurs ensuite, là où il se trouvait des enfants dont l'âge ne dépassait pas les quinze ans.

Le mal était toujours le même. Vers le milieu de la nuit, les grands cris rauques, le coup de fièvre, cette sorte de cauchemar. Puis quelques heures plus tard, au calme, le noir des jambes, le noir jusqu'au ventre, les taches jaunâtres.

On alla loin chercher tous ceux qui se déclaraient guérisseurs, faiseurs de miracles. Hommes ou femmes... L'histoire a retenu leurs noms et dit même de quoi étaient faits leurs remèdes : ce Malaingre, par exemple, qui, après avoir mâché longuement on ne sait quelles plantes, humecte de sa salive les jambes des enfants

encore sains ; cet autre nommé Luingo qui fouette de ses longs doigts, au moment des cris rauques et des sueurs, l'air autour du lit ; cette Zuine encore, vieille femme au corps blême qui, durant trois jours et trois nuits, tient entre ses jambes nues, comme elle l'aurait fait d'un amant, un de la Mescuze, déjà mort...

L'histoire les a tous là, au creux de son grand livre.

Elle en parle abondamment. Elle dit leur impuissance devant le mal et le nom du dernier petit à s'en aller.

Elle dit la désolation de toutes les mères et en particulier celle d'Isabelle de la Mescuze qui, la première, tend le poing vers le pré Mazurelle puis, dans la grande et folle colère née de cette désolation, imagine tous ces gestes que d'autres après elle, et bien que le mal plus jamais ne se fût manifesté, croiront utile de refaire — servilement, au premier jour de chaque été, d'un bout à l'autre du chemin d'Emagne.

— « Isabelle de la Mescuze avait tort... » dit Belletête.

— « C'était une pauvre femme, » dit Holloigne. « Les moutons, le jour où on les a découverts, avaient de la boue noire jusqu'au ventre et puis aussi dans la laine des gouttes de résine qui ressemblaient beaucoup par leur couleur aux taches qu'on trouvait sur la peau des petits enfants... Qui n'aurait pas pensé que le mal venait d'eux ? Même la fille la plus sotte... »

— « C'était un présage, rien d'autre qu'un présage ! Isabelle avait tort, je vous dis. Tous, depuis cinq cents ans, nous avons tort ici, à Villeresse... »

— « N'empêche que le mal ne s'est plus montré ! Peut-être qu'on lui a fait peur avec nos cérémonies... »

— « Toi, Belletête, » dit Maunique, « tu parles comme mon grand-père Elias et avant lui, le père de sa femme... »

— « C'est vrai qu'à chaque génération, il y en a quelques-uns pour dire pareilles choses ! »

— « Je vous répète qu'on a eu tort de toucher à ces pauvres bêtes : elles annonçaient le mal mais ne l'apportaient point. »

— « Mon grand-père Elias disait qu'un jour ou l'autre un homme viendrait qui changerait tout cela... *Un homme auquel les brebis obéiraient !* » Maunique se mit à rire bruyamment. « Je ne comprenais pas... Quand je l'accrochais pour savoir, il me tournait le dos, le vieux farceur et moi, l'enfant Auguste, je n'avais plus qu'à penser à autre chose. »

— « Ces moutons, pourquoi, si on était sûr qu'ils avaient apporté le mal, ne pas les avoir tués tous cette année-là ? » demanda alors Martin. « Pourquoi ne pas les avoir brûlés ou chassés à tout jamais des terres de Villeresse au lieu de... ? »

— « Isabelle de la Mescuze voulait une longue vengeance, » répondit Belletête. « *Tant que la terre durera,* disait-elle, *tant qu'il y aura des mères...* Et nous en sommes encore là, nous bergers, à garder *ses* moutons, *sa* chair à vengeance. Isabelle de la Mescuze avait le noir en son cœur... »

Ils marchaient côte à côte au faîte d'un des talus. En bas sur le chemin, l'Agneau progressait entre les deux rangs que formaient celles qu'on appelait *les mères* — femmes de Villeresse dont les enfants n'avaient pas atteint dans l'année l'âge de quinze ans.

Elles étaient, comme le voulait la tradition, vêtues de leurs plus vieilles robes — robes grises ou noires, usées, jusqu'à la corde ; robes qu'une génération transmettait à l'autre... Une déchirure béait parfois au ventre ou à la poitrine et l'on voyait alors un bout de peau blanche, la pointe d'un sein. Leurs longs cheveux libérés de leur habituel bandeau de paille rousse masquaient une partie de leur visage. Elles avaient les pieds nus et parlaient à la bête, lui crachaient dessus...

— « L'Agneau du Mal, l'Agneau pourri ! » criaient-elles d'une voix âpre. « Qu'as-tu fait de nos enfants ? »

Une grande sueur leur perlait au front.

Lorsqu'*il* s'arrêtait de marcher ou traînait par trop, l'une d'elles — toujours la même : Céleste Horowe, Martin la reconnut — se détachait et venait le fouetter à la croupe au moyen d'une longue baguette de saule écorcée.

Des cris réclamant plus de dureté dans les coups tombaient alors du haut des talus. Hommes ventrus et chauves des pays d'Arpes et d'Omebrune ; petites gens à tête d'oiseau et à peau blême du pays du Flémalle ; bergers des collines du Cheval Noir et pêcheurs de la rivière Moise... — Moise sur une rive, Allaime sur l'autre. Ils étaient des dizaines. Ils criaient en tendant le poing. Et Céleste Horowe frappait plus fort — touchait les pattes, le ventre...

Alors qu'il venait de traverser en son milieu l'avant-dernier bouquet d'arbres, l'Agneau trébucha et tomba dans une fondrière. Il voulut aussitôt se relever mais en vain : on eût dit que la terre le retenait.

Il se plaignit doucement.

Céleste Horowe se détacha à nouveau de ses compagnes.

Elle vint le fouetter encore mais l'Agneau bougea à peine.

Alors, tandis que les cris se faisaient de plus en plus pressants, devenaient hurlements parmi les autres *mères* et parmi les gens des talus, elle se pencha et à plusieurs reprises elle le frappa aux yeux de l'une des extrémités de sa baguette.

D'une écorchure à la paupière, un peu de sang coula.

L'Agneau se releva.

Entre Holloigne et Belletête, Martin se surprit à frissonner.

Martin se souvint d'Hélèna. Ils avaient pourtant été heureux tous les deux là-bas en Terres Basses, tout près de la mer. Qui donc était venu leur dire qu'ils le seraient encore plus ailleurs ? Quel menteur ? Quel marchand de noix creuses ?

Un jour, ils s'étaient mis en route. C'était à l'automne dernier. Ils avaient tous les deux vingt ans. Hélèna pouvait faire le pain, tresser l'osier, filer le lin et le chanvre — et quoi encore ? elle avait, disait-on au pays, du savoir plein les doigts. Lui, Martin, bien qu'il eût toujours passé plus de temps à écouter le pasteur et à lire ses livres qu'à courir les pêcheries, avait de grandes mains, un large corps... Ils avaient traversé de nombreux pays ; passé une rivière qui avait deux noms ; passé des collines qui, au soir venu, dessinaient comme un cheval noir au ras du ciel.

A Villeresse où, au plein de l'hiver, ils étaient arrivés, on leur avait permis de rester. Il manquait un quatrième berger à la Mescuze et, à la tannerie qui dépendait de cette même Mescuze, Hélèna ferait bien l'affaire.

A la tannerie régnait un géant velu et roux appelé Hermanne. Homme bourru et autoritaire, il se montrait véritablement brutal et répugnant lorsqu'il avait bu — ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour — un peu trop d'alluse, l'alcool à base d'orge et de fruits sauvages qui se fabriquait à Villeresse. On ne comptait plus ses colères, ses coups donnés à plus faibles que lui, ses gestes obscènes, les vomissures... Céleste Horowe l'avait aimé pourtant.

« Une fois au moins, » disait-elle dans un sourire qu'il n'était pas toujours possible de définir.

Son fils Antonin, maintenant âgé de cinq ans, était de lui.

Céleste Horowe, descendante de Lories et d'Isabelle, avait aimé Hermanne son maître-tanneur et elle l'aimait encore. Mais cet amour depuis on ne savait quel moment — ce devait être quelque temps après la naissance d'Antonin — avait quelque chose, si l'on peut dire, d'inachevé.

Comme certains hommes deviennent impuissants à la suite d'une amputation, Céleste Horowe, elle, ne pouvait plus se donner à son amant.

Elle ne pouvait plus le *recevoir* !

Maladie ? Blessure ? On ne savait rien de précis sur ce sujet à Villeresse. D'aucuns qui se prétendaient bien informés et qui ne craignaient point de dire l'atroce chuchotaient qu'une nuit, Céleste Horowe, vaincue jusqu'à l'inconscience par l'alcool que lui avait fait boire son amant, s'était laissée tomber dans un champ. Un rat — l'un de ces gros rats d'herbes dont la morsure ne se cicatrise qu'avec la mort — était venu qui lui avait touché le ventre...

Elle avait quarante ans à peine et un certain feu sous la peau. Elle ne pouvait se résigner. En même temps qu'elle souffrait, il lui avait fallu se révolter, haïr... Hélèna dont le seul crime avait été de posséder ce que celle-là avait perdu ! Hélèna, douce agnelle... Pourquoi cette femme l'avait-elle choisie plutôt qu'une autre ? Pourquoi l'avait-elle traitée avec autant de cruauté que ce petit animal qui peinait présentement sur le chemin d'Emagne ? Pourquoi, comme lui, l'avait-elle frappée, meurtrie dans ses chairs les plus vives ?

Hélèna aux lèvres figées maintenant !

Le bûcher fut en vue. Chaque année, on faisait en sorte qu'il ait les dimensions de la Mescuze, la maison la plus haute de Villeresse, même si pour cela on devait abattre les plus grands pins du pays et dépouiller de leurs branches cinquante bouleaux.

A l'heure présente, il s'était quelque peu tassé mais ses flammes paraissaient encore toucher le ciel et ses crépitements restaient vifs, presque assourdissants.

Lorsqu'une braise vint le frapper au cou, s'accrocher en grésillant puis tomber enfin dans la poussière là où il allait marcher, l'Agneau eut un brusque recul. Ses paupières battirent. Il leva la

tête au ciel, pauvre tête souillée de sang et de poussière. Il s'immobilisa... Mais Céleste Horowe et ses compagnes étaient encore là qui le pressaient, l'une de ses coups, les autres de leurs cris et de leurs crachats.

« L'Agneau du Mal ! L'Agneau pourri ! Qu'as-tu fait de nos enfants ? »

Une lourde brise se leva.

Face au bûcher qu'on éventra d'un grand coup de serpe à long manche, il cria sa peur. Son corps tout entier se mit à battre, ses sabots ouvrirent la poussière... Il cria. Mais ce n'était qu'une plainte ténue, une déchirure d'herbes dans la tempête : le feu criait plus fort et, tout autour, la multitude de ceux qui étaient venus pour voir...

« Agneau du Mal ! Agneau pourri... Crie donc pour que ta mère t'entende ! »

Martin se couvrit les yeux d'une main.

Et son pays lui revint — la mer, les Terres Basses. Un jour d'hiver, et dans les genêts et les oyats chargés de givre le bruit du vent tout pareil à celui de ce feu. Une mouette grise battait d'une seule aile à dix pas, une mouette blessée dont on voyait le sang se perdre dans le sable... Hélèna avait pitié auprès de lui. Oh ! ce petit sanglot ! Hélèna s'accrochait à son corps ; il avait la douce tenaille de ses deux mains tout contre sa hanche, le jeu fou de ses cheveux sur ses lèvres et sous ses doigts qui cherchaient la nuque tiède, cet étonnant collier qui était le sien. Il l'avait embrassée, embrassée encore au lieu de courir après l'oiseau.

— « C'est le moment, l'étranger ! » vint crier Maunique. « Regarde... Vite ! »

Il laissa retomber sa main.

L'Agneau était à nouveau aux mains des quatre jeunes garçons porteurs de tisons. Ils lui tenaient chacun une patte. Ils s'avancèrent aussi près qu'il leur était possible du feu. Puis, dans un geste rapide mais plein de suffisance...

— « Un jour, il s'est échappé, » dit Belletête, s'interposant soudain. « C'était il y a dix ou douze ans ; les garçons étaient maladroits ; l'Agneau leur a glissé des mains au moment où ils le lançaient dans le feu. Un grand saut et hop ! l'Agneau contournait les flammes, passait l'Hostène... »

— « Et alors ? » demanda Martin, l'esprit ailleurs.

— « Personne ne lui a couru après... On a hésité un peu puis on est allé en choisir un autre dans le pré. »

— « Un autre ? »

— « Oui, » dit Belletête dans un grincement.

Celui-là portait bien mal son nom. Yeux d'un bleu clair mais perpétuellement colorés de sang ; nez en éteignoir au milieu de mille rides jaunâtres ; verrues au front et sous l'oreille ; grosses lèvres qui montraient lorsqu'elles s'entrouvraient des dents ébréchées et brunes ; mâchoires qui étouffaient le menton... Belletête était laid. Et ce n'était point son buste enflé de dindon ni ses jambes tortues qui rachetaient le dessus.

« Laid comme le diable ! » disait Hélèna.

Mais Hélèna se trompait. Le diable n'était pas en Belletête mais ailleurs... Que ne l'avait-elle pas deviné. Que ne l'avait-elle fui lorsqu'*il* s'en était approché ?

Cela arriva dans les derniers jours de mars. Les agneaux de l'année étaient nés, le soleil se découvrait, l'herbe perdait de sa grisaille... On décida à la Mescuze d'envoyer les moutons passer quelques jours dans les Bruzzes, cette grande plaine qui touchait à la rivière Allaime.

« Juste le temps de leur faire la laine plus claire, » disait Céleste Horowe.

Martin s'en alla avec les autres.

Lorsqu'il revient au soir du quatrième jour, Hélèna, dans leur chambre sous le toit des bergeries, a de drôles de sanglots.

Il la presse de questions. Il la prend dans ses bras.

Mais elle le repousse comme si elle craignait qu'il ne la souille. *Qu'il ne la souille* alors que... Il la regarde : le mur blanc, le petit miroir ovale qui capte après la fenêtre un peu du ciel gris, la chaise de bois mouliné, la table et le pot d'eau, le lit de cuivre où elle s'est posée comme une bête blessée.

Il lui dénoua les mains.

— « Hermanne ! » dit-elle enfin. « Hermanne de la tannerie et la maîtresse... »

— « Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? »

Son visage s'ouvrit dans une sorte de grand rire triste. Ils s'étaient mis tous les deux pour la torturer. Elle — Céleste Horo-

we, la noire diablesse, la fourche d'enfer — était venue d'abord. C'était hier au soir... A l'heure où tout le monde aurait dû dormir. Céleste Horowe avait agité la clenche, ouvert la porte de la chambre. Elle avait allumé la lampe. Le bandeau de ses cheveux lui pliait une oreille ; elle avait l'haleine brûlante, ses grands yeux noirs... *Hélèna, ma bonne, il faut que tu viennes !* Hélèna s'était redressée. Venir où ? L'ânesse, à l'étable, s'étranglait dans son licou — l'ânesse qui conduit l'eau chaque matin aux abreuvoirs, l'ânesse qui... *Il n'y a personne pour m'aider, les valets sont à la taverne, les bergers tu sais où... Il n'y a que toi, Hélèna !* Mentait-elle ? Sûrement ! Le diable, son maître, peut le dire... Elle n'avait pas parlé d'Hermanne. Pourquoi, Martin ? Qu'est-ce qu'il attendait, celui-là ? L'ânesse ne souffre plus lorsqu'elles arrivent toutes les deux à l'étable : elle s'est dégagée toute seule, prétend Céleste. *Belle chose, allons fêter ça !* Hermanne était aux cuisines, la tête toute grosse d'avoir bu, la tête haute et ses mains grattant ses flancs... Dès qu'elles passent le seuil... Oh ! Martin... Céleste n'a rien dit. Elle a mis le verrou à la porte et ils ont voulu tous les deux qu'elle boive... Il y avait une grande bouteille sur la table, de l'alluse, elle en a bu un peu pour qu'ils la laissent s'en aller après. Mais Hermanne, le sale homme, la voulait. Il l'accrochait partout ; lui prenait le ventre de ses grandes mains. L'autre, la noire fourche ! riait. *Ne la brûle pas, mon bon ! C'est pas de la paille pour toi...* Mais elle ne bougeait guère et quand il l'a entraînée dans sa chambre à elle qui est tout près des cuisines et puis renversée sur son lit à elle...

— « Regarde, Martin ! » Vaincue, elle ouvrait sa robe et lui montrait ses épaules bleuies, là où Céleste Horowe avait mis les mains, pesé de tout son corps pendant que l'autre... « Martin, pourquoi ?... »

Il était resté muet tout le temps qu'elle avait parlé.

Elle pleurait. Quelquefois il s'avançait pour lui caresser les cheveux ou sécher ses larmes avec le drap... Elle le repoussait encore. Elle se raidissait.

Et tant qu'il en avait conçu quelque colère.

— « Il fallait crier, appeler... Il y avait bien quelqu'un pour t'entendre ! »

— « Il n'y avait personne ! »

— « Il fallait frapper, te défendre ! »

— « Je l'ai fait, Martin... »

— « Vraiment ? » Parole imprudente. Une indéfinissable douleur avait glissé de son regard. Une douleur immense. La déraison !

Il était sorti. La nuit était claire, pleine d'étoiles. Il tremblait.

Il avait marché longtemps. La tannerie, les trois tavernes de Villeresse, les fossés de chaque côté de la route, là où on échoue parfois lorsqu'on a trop bu... L'aurait-il tuée s'il l'avait trouvée, cette bête immonde ? La rage et plus encore le dépit le faisaient pleurer lorsqu'il revient vers les bergeries. La lampe à huile brille tout en haut, la fenêtre de leur chambre est grande ouverte... Le vent feule dans une encoignure. *Hélèna !* Il avait failli trébucher sur son corps, étendu de tout son long sur le pavé de la cour — brisé, perdant son sang en fines gouttes...

A Belletête qui était accouru le premier ce soir-là et qui ensuite jusqu'au cimetière ne l'avait plus guère quitté — à Belletête seulement tandis qu'aux autres il mentait — il avait tout raconté. Hélèna, pauvre Hélèna... Il lui avait dit aussi qu'il la vengerait au plus tôt puis qu'il s'en irait. N'importe où ; peut-être bien en Terres Basses, près de la mer, là où il se ferait grand mal à penser !

Hermanne était mort quelques heures après la mise en terre d'Hélèna. Le hasard ! Dieu qui, parfois, ouvre tout grands les yeux. Martin ne l'avait pas touché : Hermanne s'en allait du mal de ceux qui ont trop bu — ç'avait été dans la salle commune de la Mescuze, durant le repas du soir, un grand cri rauque, une chaise qui se renverse... Justice était donc faite. Ou presque : il restait l'autre, la complice, la noire Céleste... Martin n'était pas parti. Douze semaines déjà qu'Hélèna s'était perdue. Douze semaines qu'il attendait on ne sait quoi — signe ? appel ? — pour sortir son arme et frapper...

L'Agneau mourut dans une grande plainte. Il y eut un long grésillement... Une grande lueur bleuâtre. Le reflux ramena Martin à la Mescuze. Tout près tournait une boîte à musique, des couples se formaient. Plus loin les tavernes ouvraient toutes grandes leurs portes. Un homme du pays d'Arpes parlait haut au milieu du chemin ; il brandissait une bouteille d'alluse, il en avait une autre accrochée à la ceinture — tout à l'heure il serait parmi ceux-là qui chercheraient querelle à tout le monde, accompliraient quelque

tour de force ou tout simplement s'endormiraient le visage dans le ruisseau.

— « Viens, l'étranger, » dirent Maunique et Holloigne, « on va s'amuser comme des justes ! »

Martin hocha la tête et s'en retourna vers sa chambre.

C'est là qu'en fin d'après-midi Belletête vint le rejoindre. Il avait des choses à raconter : un chien avait déchiré la cuisse d'un homme ivre qui lui marchait dessus ; un autre homme ivre avait brisé d'un seul coup de poing la porte d'une étable ; une jeune fille, une enfant encore, avait dansé nue dans une taverne puis s'était laissée entraîner vers les avoines par quatre grands gaillards au visage rouge.

Il y avait aussi l'orage qui s'était mis à gronder soudain vers les quatre heures. La pluie était venue. Une pluie drue et chaude qui frappait Villeresse, la Mescuze, le pré Mazurelle, les agneaux rassemblés... Mais qui épargnait l'Hostène, le feu tout au bout du chemin d'Emagne. « C'est un signe, » disait Belletête. « *Le* signe... » Et les regards qu'il avait alors pour Martin allongé sur son lit brillaient d'un singulier éclat.

A la brune, ils vinrent le chercher. Il y avait là Maunique, Holloigne et quelques autres de la ferme... Tous avaient bu et titubaient. Antonin, le fils de Céleste Horowe, les accompagnait.

Celui-là avait les cheveux noirs et le teint sombre de sa mère, le même port de tête, la même façon de regarder les gens et les choses.

Martin avait toujours eu grand-peine à s'en approcher... Dès le premier mot prononcé il se dérobait, fuyait comme une bête craignant l'homme. Se comportait-il de pareille façon avec les autres bergers ? Belletête à cette question battait des paupières et faisait signe que non.

Un jour, le hasard les avait faits se trouver face à face dans une des bergeries. C'était quelque temps avant la mort d'Hélèna et Martin avait tenté de l'apprivoiser. Il lui avait parlé d'un oiseau qui avait construit son nid juste au-dessus des râteliers... Peut-être que cela lui ferait plaisir de voir ses petits qu'on entendait piailler ? Martin avait tendu les bras : il l'aurait pris aux hanches puis, hop ! hissé sur ses épaules... Mais l'enfant s'était reculé, le regard fou, ses petites mains prêtes à meurtrir. Puis il était allé se recroqueviller et gémir tout près de la porte close.

Il tremblait, ce jour-là, de tous ses membres.

Aujourd'hui...

— « Martin l'étranger, » disait-il d'une voix ferme, « tu vas nous suivre : il est grand temps... » Aujourd'hui émanait de tout son petit corps frêle une étrange assurance.

Belletête caressait ses grosses lèvres de ses gros ongles jaunes et sous ce geste paraissait sourire, satisfait. Une guêpe battait sauvagement la vitre. Flottait dans la chambre une forte odeur d'alcool.

« Il est temps, je vous dis... » répéta l'enfant frappant de ses fines sandales le plancher de la chambre. « Ma mère se languit... »

— « Ta mère? La maîtresse ? » Martin ne comprenait pas.

— « Oui, ma mère et les autres... »

Maunique, Holloigne et leurs compagnons eurent de gros rires. Ils avaient leur vareuse grise des jours de fête, leur pantalon de drap bleu et leurs courtes bottes de cuir noir cernées de cuivre aux chevilles.

— « Les autres ? »

— « Les autres *mères,* » précisa Belletête et, ce disant, il mit une main sur l'épaule de Martin là où finit le cou.

— « Mais pourquoi ?... » Il s'étonnait mais n'éprouvait aucune crainte ; seulement une grande lassitude, un certain dégoût de vivre.

L'enfant s'impatienta.

— « Il est *bon* que tu y ailles... » dit Belletête, rendant plus lourde sa main.

De l'ameublement habituel de la salle commune de la Mescuze, rien n'avait été conservé hormis les lampes à huile brillant à chaque coin et au plafond. Massés en grappes silencieuses au pied des murs, des hommes et des femmes parmi lesquels Martin eut le temps de reconnaître quelques visages. Il s'avança. « Chaque nouveau venu doit passer par là... » venait-on de lui expliquer. Il fut seul et, lorsqu'elles le virent, les *mères* eurent de petits rires silencieux.

Elles avaient encore leurs guenilles du matin, leurs cheveux défaits. Elles étaient assises en rond au centre de la salle, à même le dallage, leurs jambes légèrement repliées et écartées — et nues aussi jusqu'aux genoux qu'elles coiffaient de la main.

Martin instinctivement s'avança et, lorsqu'il fut tout près, l'une d'elles se redressa. C'était Céleste Horowe. L'odieuse ! pensa-t-il. L'odieuse limace qu'un jour ou l'autre il lui faudrait bien écraser sous sa botte... Une houle de haine lui monta du ventre, emplit sa bouche. Céleste Horowe avait encore sa baguette de saule écorcé. Le bois avait jauni. Elle la tenait dans sa main droite comme un fouet. Allait-elle le frapper ? Etait-il devenu l'Agneau qui trébuchait tout à l'heure sur le chemin d'Emagne ? Il le souhaita presque... Elle le fouetterait et peut-être qu'alors se briseraient les liens qui, depuis trop longtemps, le paralysaient.

Peut-être qu'alors il trouverait enfin la force de se venger !

Il tendit le visage. Il s'offrit mais l'autre ne bougea pas.

Le visage lisse et ses yeux noirs — noirs sous l'herbe noire des cheveux — fixant un point bien au-dessus de lui, elle s'était mise à parler d'une voix monocorde, quelque peu pareille à celle dont avaient usé tout à l'heure le plus vieil homme de Villeresse et les porteurs de tisons, ses acolytes.

Elle parlait et il avait un peu de son souffle sur lui :

— « Nous sommes de pauvres gens, de pauvres mères égarées par le chagrin. Nous avons brûlé celui qui avait le mal en lui. A l'heure qu'il est, il brûle encore et il en sera ainsi jusqu'à l'aube de ce jour qui vient. Mais nous ne savons si le Mal n'a pas laissé derrière lui son odeur... Toi seul, l'étranger, tu peux nous le dire, car le sang qui coule dans tes veines n'a pas encore la lourdeur du nôtre ! »

— « Il s'appelle Martin Amoze ! » cria une voix qui était celle de Belletête.

— « Il s'appelle Martin Amoze ! » répétèrent Maunique et Holloigne — ses compagnons ! « Et il n'est point né au pays qui a connu le Mal. »

— « Si ce que vous dites est vrai, » reprit Céleste Horowe, « il peut nous être utile. »

Elle s'approcha, plus près...

« Nous avons marché derrière lui ; nous avions les pieds nus... Sauras-tu nous dire, Martin Amoze, ce que nous voulons savoir ? »

— « Il le saura ! » cria Belletête.

Céleste Horowe, de cette main qui ne tenait pas la baguette, l'accrocha brutalement à la nuque et le força à se baisser, puis à s'agenouiller, puis... Céleste Horowe était forte ; sa main avait la lourdeur du plomb mais il lui aurait suffi — il le savait — d'un

geste, d'un sursaut de son corps à lui pour qu'elle titube, tombe à la renverse... Il n'en faisait rien cependant : il se soumettait — c'était la tradition ; *il est bon que tu y ailles,* et les paroles de Belletête étaient en lui comme une grande fatigue.

Il dut mettre les lèvres au ras du dallage et, tel un chien, flairer les jambes que lui désignait les unes après les autres la baguette écorcée. Jeu grotesque ! Il pensait à Hélèna et Hélèna lui montrait ses yeux, un sourire infiniment doux.

— « Sens-tu le Mal ? » questionnait Céleste Horowe.

De la boue séchée, du sang durci sur de petites écorchures, de la poussière — une odeur fade. Il relevait la tête entre chaque femme.

— « Il ne le sent pas ! » répondait Belletête.

Lorsqu'il en eut fini avec le cercle, il voulut se redresser.

Mais Céleste Horowe était encore là qui l'arrêtait d'un geste de sa baguette.

— « Moi aussi, » dit-elle, « j'ai suivi celui qui portait le Mal en lui... »

— « ...et il se peut que toi, Martin Amoze, tu trouves sur elle ce que tu cherches depuis longtemps ! » cria aussitôt Belletête.

Etaient-ce vraiment là les mots qu'il fallait dire ? Les mots que voulait la tradition ? Une sorte d'étonnement agita ceux qui se trouvaient massés au long des murs et un éclair traversa le regard de Céleste Horowe.

Toujours soumis — d'une soumission qui l'étonnait mais dont il ne pouvait se délivrer — il marcha vers les pieds nus que lui désignait maintenant la baguette écorcée. Sur les mains et les genoux encore. A quatre pattes ! Céleste Horowe ne s'était pas assise. Céleste Horowe restait debout, très droite. Il s'en approcha, frôla la peau comme il l'avait fait ailleurs, écarquilla les yeux en même temps qu'il *sentit*... Tout de suite il eut en lui, là où se trouvait Hélèna, comme une déchirure et un sanglot de stupeur vint lui gonfler la gorge.

Ce collier que portait au cou Hélèna n'était point fait de perles, de petites pierres ou de coquillages comme celui des autres femmes mais de fruits secs. De grains plus précisément ; grains durs et jaunes tels ceux du maïs... Ils différaient cependant de ces derniers par leur forme qui était quasi sphérique et surtout par

ce pouvoir qu'ils avaient de dégager un parfum lorsqu'on y appuyait les doigts.

Doux parfum qui ne se respirait nulle part ailleurs ! Douce Hélèna qui l'apportait... Quel jardin t'avait fait don de ce collier ? Quel jardin de magicien ? Quel champ de fleurs ?

La plante qui avait porté ces grains s'appelait assuage ; elle poussait dans des îles à grand soleil, au-delà de la mer. Hélèna n'en avait jamais dit plus mais Martin s'en contentait : le collier était une couleuvre sage qu'il poursuivait parmi les cheveux follets de la nuque, puis sous le menton là où vibre la voix, puis entre les seins, puis aux approches du ventre à la tendre menace ; le collier était une fièvre ; le collier, lorsqu'il le caressait, était une fièvre qui le rendait fou d'amour.

Jamais elle ne s'en séparait ; jamais elle ne *pourrait* s'en séparer, disait-elle gravement. Et c'était bien pour cela qu'il ne l'avait pas détaché de sa gorge lorsqu'on l'avait emmenée pour l'ensevelir. Oh ! ce sourire railleur de Céleste Horowe, tout à l'heure... Puis ce regard, ce plaisir mauvais sur tout le corps lorsqu'il s'était relevé : ce collier tant aimé, elle l'avait là autour de l'une de ses chevilles, étroitement noué. Mais pourquoi tout ce mal ? Céleste d'enfer ! Hélèna morte, elle la poursuivait encore comme le feu de l'Hostène poursuivait l'Agneau, continuait de le brûler longtemps après son dernier souffle.

Martin avait son couteau de pêcheur dans les deux mains lorsque Belletête poussa la porte de la chambre. L'air dansa autour de lui, l'air comme une chevelure morte... L'huile de la lampe grésilla, colère soudaine du feu.

Belletête eut un petit sourire :

— « Sais-tu qu'ils n'arrêtent pas à la ferme de se moquer de toi depuis que tu t'es relevé et que tu les as fuis... Tu aurais dû rester, Martin ; ils avaient à boire pour toi : de l'alluse et aussi de l'alcool de ton pays... »

— « A boire ? » Martin sanglota et ricana en même temps. « Et puis quoi encore ? De la musique ? Une fille à tâter ? Belletête, tu ne *sais* pas... »

— « Si, Martin, je sais... » Son visage redevint grave, une larme rougeâtre coula de son œil droit pour aller se perdre parmi les rides, ses grosses mains aux ongles jaunes s'avancèrent jusqu'à toucher la lame courbe du couteau que Martin serrait frénétique-

ment contre son ventre, et sous le contact jaillit comme un éclair bleuâtre...

— « Non ! » balbutia Martin. « Non, Belletête... Toi et les autres, vous ne savez pas, à moins d'être sortis de l'enfer comme cette... »

Le couteau glissa de ses mains, Belletête le recueillit et, se reculant un peu, il alla appuyer une épaule au dormant de la porte restée entrouverte.

— « C'est une belle arme... » prononça-t-il après un long silence. « Je la *vois* enfin. »

— « Enfin ? » Martin s'était laissé retomber sur le lit. Son visage n'avait rien perdu de sa tristesse, ses mains torturaient son visage.

— « Souviens-toi de notre conversation de tout à l'heure en suivant l'Agneau vers l'Hostène... Maunique parlait de son grand-père Elias. D'autres avant lui avaient déjà vu Hélèna mais lui, Elias... »

— « Hélèna ? »

— « Hélèna, oui... Bien sûr, ils ne lui donnaient pas ce nom ; ils disaient : la femme, la douce femme, rien de plus. Ils ne voyaient qu'elle. Mais Elias, lui, voyait auprès d'Hélèna un homme roux et souvent ivre — Hermanne bien entendu ! Et aussi une femme un peu plus âgée, une femme aux cheveux noirs et à la peau très brune : Céleste, Céleste Horowe dont la mère, une Amélia des collines, ne devait pas encore être née... »

— « Il les *voyait* ? »

— « Elias m'aimait bien ; pourtant je n'étais pas grand-chose pour lui, seulement l'ami de son petit-fils Auguste, le Maunique d'à présent. Il vivait seul dans une maison qui se dresse encore maintenant à la sortie de Villeresse, sur le chemin des Bruzzes. J'allais souvent le retrouver... Il me disait : « Ouvre tout grands les yeux puis couvre-les de tes m a i n s ! » J'obéissais. Mais c'était difficile : mes paupières voulaient toujours retomber... Il posait ensuite ses mains sur les miennes et je voyais Hélèna telle que tu nous l'as amenée : mince et douce comme un enfant... Je la voyais à la tannerie, je la voyais avec Céleste près de l'ânesse, je la voyais sous l'homme roux bavant l'alluse... »

— « Tais-toi, Belletête ! »

— « Le vieil Elias me demandait : « Et l'homme, le *jeune* homme qui aime la douce femme, le vois-tu ? » Je le voyais.

C'était toi, Martin. Mais tu avais ton visage des beaux jours, tu souriais. « Le jour où son sourire s'effacera, » prédisait Elias... »

— « Sais-tu, Belletête, que cette noire Céleste avait sur les pieds, mêlé aux souillures de ses pieds, le collier à parfum d'Hélèna ? Sais-tu... »

— « Je sais, Martin... Je sais aussi que pour l'avoir là ce soir, elle a soudoyé ceux qui ensevelissaient ton Hélèna : Traube, le fossoyeur ; Sarine, la marchande de cercueils... Elle aurait payé n'importe quel prix pour aller jusqu'au plus noir de son forfait. L'Isabelle d'autrefois a dû être ainsi... »

— « Pourquoi tout ce mal ? Qu'ai-je fait, moi, Martin, pour... ? »

— « Cela devait *être*... Comme l'ânesse à l'étable, comme l'alluse dans le grand corps d'Hermanne. »

— « Et Hélèna ? Qu'avait-elle fait pour être une seconde fois piétinée ? »

— « Le vieil Elias est mort. J'avais à peu près ton âge. Je pensais qu'avec lui s'en irait tout ce que je voyais... Je me trompais. Mes mains posées sur mes yeux grands ouverts, je les avais encore tous : Hermanne, Céleste, Hélèna... Et toi, Martin avec ton air tranquille. Tous, oui ! Mais il m'a fallu attendre encore longtemps pour les voir vraiment — en chair et en os ! Le vieil Elias me parlait d'un orage qui, le jour de la marche de l'Agneau, éclaterait sur Villeresse. « Un orage, » disait-il, « qui jettera sa pluie partout, sauf sur le feu de l'Hostène. Ce sera *le* signe : au soir de ce jour-là, le jeune homme qui aime la douce femme te laissera voir un couteau à lame courbe ; il aura le visage triste, le corps qui tremble de rage... Apaise-le et arrache-lui son couteau puis mets-lui dans les mains cette très grande peur qui fera que plus jamais on n'emmènera vers l'Hostène un agneau... »

Une douce odeur d'eau et de feuilles suintait de la fenêtre. La nuit pâlissait déjà, traversée quelquefois par l'ombre plus drue d'un oiseau. Retentissait un cri, un hululement... La fenêtre était fermée. Au moment où Martin se leva pour aller l'ouvrir, une porte claqua en bas, dans la bergerie. Une sourde rumeur monta... Une brebis se mit à bêler longuement.

Martin s'immobilisa face à Belletête qui se trouvait assis, les bras sur la table.

— « Qu'est-ce qui peut bien nous arriver là ? » demanda-t-il.

Mais avant que l'autre ait pu lui répondre, le rire éclatait au pied de l'escalier. Rire bizarre, à la fois convulsif et méchant.

Et la voix ensuite, piaularde et molle :

— « Martin l'étranger est un tout petit lièvre ! On lui donnera des raves et ça lui fera le ventre rond... »

Martin interrogea du regard.

— « C'est Antonin, » fit Belletête. « Ils ont encore dû le faire boire. »

— « Encore ? »

— « Oui. Tout à l'heure déjà quand il est venu te chercher comme le voulait la tradition avec Maunique, Holloigne et les autres. Maintenant encore... Il se moque de toi. Il se moque de ta fuite... Jamais un *étranger* n'a agi de cette façon. »

— « On lui fendra la bouche jusqu'aux oreilles ! » poursuivait l'enfant. « On lui retournera la peau, on le jettera aux chiens... »

Martin fit un pas vers la porte.

Belletête se leva et vint lui saisir le bras.

— « Laisse... » dit-il, « il finira bien par se taire. »

— « Mais je veux qu'il se taise tout de suite : il a le sang noir de sa mère et... »

— « Laisse ! » répéta Belletête. « Tu vas avoir mieux à faire *bientôt.* »

A regret, Martin revint vers le lit tandis que l'enfant continuait de crier de sa voix semée maintenant de hoquets. Les mêmes mots, la même joie mauvaise... Belletête retrouva sa chaise auprès de la table.

« Celui-là aussi, je l'ai *vu,* » dit-il doucement. « C'était le jour où nous avons emmené ta pauvre Hélèna. Je l'ai vu et alors, pour moi, tout est devenu clair. »

— « Antonin n'est qu'un enfant : il n'y a pas si longtemps, cela me rendait triste de le voir toujours me fuir lorsque je l'approchais. Maintenant... » Martin se pinçait rageusement la peau du cou et ses paupières en retombant chassaient de petites larmes. « Maintenant, » répéta-t-il, « je lui briserais volontiers les os ; je le frapperais au sol comme l'on fait en Terres Basses des chiots dont on n'a nul besoin. »

— « Il va finir par se taire, » dit Belletête. « Ecoute ! Sa langue est de moins en moins vive. Ses yeux doivent se fermer. Bientôt il va se laisser tomber sous l'escalier, la tête dans la paille... L'alluse mûrit le sang plus qu'il ne faut. Toi, Martin, tu

n'auras qu'à le prendre dans tes deux mains comme un fruit et ensuite... »

— « Et ensuite ? » Belletête s'était tu sur un long sourire.

Il se leva et vint vers Martin.

— « Ouvre tout grands les yeux, » ordonna-t-il en marchant, « puis couvre-les de tes mains. »

— « Et ensuite ? » répéta Martin.

— « Ensuite, j'y mettrai les miennes et tu verras ce que tu devras en faire, de cet enfant. »

Un moment vint en effet où l'enfant se tut. L'aube était à la fenêtre, l'aube à blanche brume des jours d'été à Villeresse. Des oiseaux chantaient autour de la Mescuze, des milliers de petits oiseaux à plumage gris comme la terre. Là-bas, à l'Hostène, le feu devait brûler son dernier bois.

Belletête toucha l'épaule de Martin :

— « Il est temps, maintenant... »

Martin se leva, s'écarta résolument du lit, marcha... Sur le seuil, il se retourna. Une lueur de détresse passa dans ses yeux.

— « Belletête ! » appela-t-il. « Belletête, je ne peux pas imaginer que... » A court de mots, il se mit à torturer une fois de plus son visage qu'il avait blême sous ses cheveux d'un blond cendré. Il se prenait la joue, les lèvres, la tempe... Un peu de sueur lui venait en gouttelettes sous le nez, ses yeux se cernaient de noir. Sous sa chemise boutonnée maladroitement, on voyait battre son cœur. C'était un enfant, un enfant dans un grand corps d'homme. « Belletête, je ne pourrai pas... » dit-il encore dans un souffle.

— « Si, Martin : tu *pourras* ! » L'autre s'était avancé — pâle lui aussi, mais souriant.

Il s'avançait et poussait Martin doucement vers les premières marches. L'âcre odeur du fenil tout proche les entourait tous les deux. Un oiseau raclait du bec une tuile et on entendait le vent lisser ses plumes.

Un bêlement rauque, comme un appel, monta soudain de la bergerie.

Les mains de Belletête pesèrent plus lourdement sur le corps de Martin.

— « *Elles* ne m'obéiront pas ! »

— « Si ! Tout ce que tu as vu tout à l'heure sous tes mains et sous les miennes va devenir vrai. »

— « Et l'enfant, Belletête ? L'enfant ? »

— « Ce sera une très grande peur, » fit l'autre. « Un terrible effroi. »

Des chaînes d'un acier noir et râpeux *les* attachaient... Mais celles-là comptaient si peu de mailles et se trouvaient scellées si bas dans le mur que les bêtes ne pouvaient se tenir debout. Elles étaient là, dans une pénombre glauque, serrées les unes contre les autres, la tête au ras du sol, le corps de biais.

Un long frémissement les agita lorsque le bruit des premiers pas retentit dans l'escalier. Martin apparut et elles tentèrent de se redresser mais en vain bien entendu : leurs pattes restaient pliées au sol. Etait-ce là un mouvement dicté par la crainte ? Par douleur ou l'impatience ? Ou bien encore... Sous leurs paupières courut soudain une lueur noire. Noire comme la colère, noire comme un sang séché de longue date. Martin s'avança parmi elles. Au passage il heurta une écuelle, écrasa quelque chardon longtemps mâché puis rejeté. Ses mains, précises et froides, allèrent à chaque cou... C'était une besogne simple. Bientôt les brebis délivrées furent toutes autour de lui, flanc contre flanc mais silencieuses et comme hypnotisées par sa présence.

Elles ne se détournèrent point lorsque à son tour Belletête apparut.

— « L'enfant, maintenant ! » lança-t-il de l'escalier. « Fais vite, Martin. »

L'enfant dormait les bras en croix, le visage à demi enfoui dans la paille. Une sorte de glaire coulait en un mince filet de sa bouche entrouverte ; la peau de son cou était blême, celle de ses oreilles violacée... Martin se pencha et le saisit à bras-le-corps. Il le souleva, l'eut un instant contre sa poitrine... L'enfant ouvrit les yeux lorsqu'il le mit sur ses pieds.

L'enfant ouvrit les yeux mais son sommeil ne parut guère le quitter. Point d'expression dans le regard, un souffle régulier, et mécaniques les gestes qu'il fit lorsque Martin le détacha de lui. « Fais vite ! » répéta Belletête.

Martin rejoignit l'enfant qui s'était déjà éloigné. Il lui prit la nuque doucement et le poussa vers la porte. Un loquet de bois

maintenait celle-ci fermée ; Martin le souleva et... Un profond silence se creusa tout d'un coup — dans la bergerie comme ailleurs à la Mescuze, toute vie parut éteinte.

Figées les bêtes. Figés l'enfant, Martin et Belletête.

Seule la porte qui s'était ouverte toute seule oscillait sans bruit dans l'air de la cour.

Aux approches du pré Mazurelle, les liens de cuir de ses sandales se rompirent et ses sandales restèrent dans la boue. Sa chemise glissa de ses épaules. Martin ne se retourna pas. La boue était grasse. Il continua de courir droit devant lui... Une pierre qu'il ne vit pas vint mordre sa chair nue et il eut mal. Très mal ! Mais à quoi bon crier, se plaindre ? Ce mal sous la cheville n'était rien, somme toute, à côté de cette détresse qui lui emplissait la tête.

Une grande lueur, telle une estafilade, à l'horizon : le soleil allait bientôt se lever ; déjà il veloutait la terre. Tourner le dos à la Mescuze ! Tourner le dos au chemin d'Emagne et à l'Hostène ! Fuir Belletête, fuir ses mains à l'étrange pouvoir ! Courir jusqu'aux Bruzzes ! Courir à s'en rompre le cœur — loin, très loin... Les collines du Cheval Noir, la rivière aux deux noms, les Terres Basses, la mer, un long chemin puis l'eau de la mer pour oublier !

Passé le pré Mazurelle, il lui aurait fallu traverser un immense champ de seigle. Mais le seigle était dru, comme une clisse autour de lui. Il se laissa tomber et se couvrit des mains le visage. Et la porte oscilla à nouveau devant ses yeux. *Fais vite, Martin !* Devant ses yeux et dans sa tête. Posé sur une fleur arrachée et puis salie par l'orage, un oiseau au ventre blanc. Une hirondelle qui, de la cour, regarde sans bouger l'intérieur de la bergerie. Les brebis, cinquante brebis immobiles. Il y a dans l'air comme l'odeur d'une pierre que l'on découpe... La nuque de l'enfant est froide comme la pierre. L'enfant, Belletête et lui... Belletête finit par rompre le silence. Un mot, un seul. Un cri informe et rauque. Et alors les brebis quittent le centre de la bergerie où elles se trouvaient massées pour s'avancer vers le seuil. Doux bruit de grêle au printemps, ces sabots sur le sol de briques dures, dans la paille. Bruit atroce pour celui qui *sait*... L'hirondelle s'envole, le vent soulève la fleur. Cette fleur est une marguerite. « Reviens, Martin ! » crie Belletête. « Ote-toi de là... » Mais il n'obéit pas.

Que m'as-tu fait faire là, homme laid? Il passe le seuil, fait deux pas dans la cour. Il se retourne, les brebis entourent déjà l'enfant qui n'a pas bougé. Alors, il se met à courir.

...Céleste Horowe fut devant lui. Echevelée, la lèvre lourde... Il se redressa, quitta la paille dans laquelle il avait tenu longtemps son souffle.

Céleste Horowe avait les mains vides.

— « Où allais-tu, Martin Amoze ? » fit-elle tout de suite. « Le bruit de tes pas m'a réveillée... Je t'ai vu par la fenêtre de la salle commune : tu courais comme un lièvre ! »

— « Comme un *lièvre* ? » Le mot lui fit mal encore.

— « Où allais-tu ? » répéta Céleste Horowe d'une voix qui s'enflait.

Il faisait jour maintenant. Un vent sec et sauvage usait le silence au ras des épis. La brume se dissipait lentement.

Martin baissa la tête au lieu de répondre.

Mais la maîtresse de la Mescuze, d'une gifle, la lui releva.

« Je t'ai posé une question, Martin Amoze ! » cria-t-elle. « Réponds-moi... » Son haleine était âcre et chaude. Son visage avait la luisance du marron sortant tout droit de sa bogue, son visage était brun comme ce fruit et, au milieu, brillaient d'un éclat insoutenable les yeux...

A nouveau, Martin baissa la tête. *L'alluse mûrit le sang plus qu'il ne faut.* Ils dormaient tous dans la salle commune. Profondément, ivres morts comme chaque année. Tous : *les mères,* Maunique, Holloigne et les autres... Elle — elle seule ! — au bruit pourtant léger de ses pas s'était réveillée.

Et l'avait suivi ! Le sang peut-il crier, appeler à son secours, malgré les écorces qui le recouvrent, un autre sang de même couleur ?... Martin l'écarta brutalement et voulut s'éloigner mais elle revint se placer devant lui.

« Antonin ? » prononça-t-elle durement à l'instant même où leurs regards se rencontraient. « Antonin, qu'en as-tu fait ? Je ne l'ai pas trouvé auprès de moi lorsque j'ai ouvert les yeux. Et pourtant il m'avait semblé avoir, pendant que je dormais, sa petite tête contre la mienne, son bras sous le mien... »

Martin eut un petit rire. Cruel et triste à la fois : Hélèna dormait ainsi quelquefois...

« Réponds, l'étranger ! » hurla Céleste Horowe. « Qu'as-tu fait de mon petit ? »

Son visage était traversé d'éclairs : le sang d'Antonin devait crier en elle, crier son désarroi.

Il ne bougea les lèvres que pour continuer à rire.

Elle le frappa à nouveau, le saisit rageusement au visage.

Ses doigts étaient griffus comme ceux d'une bête.

Quelque chose remua en lui lorsqu'il sentit ses blessures couler. Deux serpents enlacés. Deux serpents se cherchant mutuellement la gorge. De la colère pour Hélèna la déchirée. De la pitié — une pitié dont il ne voulait point cependant — pour Antonin...

Il s'arracha... Il se mit à courir pieds nus et la bouche se tordant à chaque pas. Il courut comme il l'avait fait tout à l'heure. Follement.

Et elle — Céleste Horowe — le suivit encore.

Le champ de seigle qu'il longeait cessa pour faire place à un champ de raves. Un faisan lui sauta devant les jambes. Vint après une herbe dure, semée de quelques pierres rousses... Vinrent des bouleaux au tronc frêle et tourmenté. Une souche le fit trébucher. Il tomba. Ses lèvres touchèrent la terre, il en eut un peu dans la bouche. Il cracha, aperçut au loin, dépassant les arbres, la fumée du bûcher, la pointe molle de ses flammes, puis tout près, le faîte d'un talus... Il fallait qu'il progresse encore un peu !

Céleste Horowe, distancée, criait son dépit.

Il ne se releva point mais rampa.

Qu'as-tu fait de moi, Belletête ?

Son front toucha les premières tiges d'un roncier.

D'une main il les écarta, un peu de sang coula dans sa paume. *Qu'avez-vous fait tous de moi ?* Il se souleva et vit alors ce qu'il avait déjà *vu* tout à l'heure sous ses mains unies à celles de Belletête : l'enfant marchant comme dans un rêve au milieu du chemin d'Emagne et de chaque côté, en rangs serrés, poussant de petits râles, les brebis...

« Martin Amoze, qu'as-tu fait d'Antonin ? » Céleste Horowe était toute proche : il entendait le bruit de son souffle, peut-être bien aussi celui de son cœur.

Il ferma les yeux et attendit dans une sorte d'apaisement mêlé de résignation son cri d'épouvante.

Chronique littéraire

Science-fiction et théologie

par Gérard Klein

Olaf Stapledon (1886-1950) qui enseigna successivement à l'Université de Liverpool, sans être jamais titularisé, la littérature anglaise, l'histoire de l'industrie, la psychologie et la philosophie, et qui écrivit quelques livres étonnants, parmi lesquels **Last and first men** (1930), **Odd John** (1935), **Star Maker** (1937) et **Sirius** (1944), connut un destin littéraire paradoxal. Il semble bien qu'il ait ignoré la science-fiction du temps de ses premiers ouvrages et qu'il ne l'ait découverte qu'après la guerre. C'est pourtant à la vogue croissante de la science-fiction qu'il dut de voir ses livres, pourtant difficiles et par certains côtés anti-littéraires, obtenir dans les pays anglo-saxons une audience constamment renouvelée. Son projet initial était sans doute de répandre, sous la forme du conte, certaines conceptions morales et métaphysiques qui lui étaient chères, selon la tradition de H.G. Wells et de G.B. Shaw. Mais on prête aujourd'hui plus d'attention à leur emballage qu'aux idées elles-mêmes.

Son roman le plus aisément accessible, **Odd John**, parut en France voici quelques années sous le titre **Rien qu'un surhomme**, dans la collection « Le Rayon Fantastique ». Mais le succès qu'il obtint ne décida aucune maison d'édition à publier deux monuments comme **Les derniers et les premiers hommes** et **Le Créateur d'Etoiles**. C'est que ces deux livres ne doivent à peu près rien aux conventions habituelles du roman. Il s'agit plutôt de méditations ou d'essais philosophiques. Leurs héros ne sont pas des êtres humains, mais des espèces ou des mondes. Leur cadre s'étire aux dimensions de l'univers. Leur action s'étend sur des milliards d'années. Ils ne présentent presque aucune des qualités littéraires traditionnelles : l'habileté de la construction ou l'éclat du style. Mais ils recèlent, à côté de naïvetés considérables, des trésors d'intelligence et d'imagination. Aussi faut-il se féliciter que les Editions Planète publient aujourd'hui **Le Créateur d'Etoiles**, même si le texte français qu'elles en donnent souffre de nombreux défauts.

Le Créateur d'Etoiles représente la fresque la plus gigantesque de toute l'œuvre de Stapledon et peut-être de la littérature contemporaine, puisqu'il englobe l'histoire de tout notre univers et de quelques autres. Le procédé utilisé par Stapledon pour l'introduire est assez simpliste. Un homme se promène, une nuit, sur une colline d'Angleterre, sous un ciel pur et clouté d'étoiles. Influencé par ce décor cosmique, l'esprit du narrateur se détache de son corps et entreprend un immense péri-

ple à travers l'espace et le temps. Il rejoindra d'abord un monde assez semblable à notre Terre, où il logera successivement dans plusieurs corps. Puis, en compagnie de son dernier hôte, il poursuivra son voyage, rencontrant des sociétés de plus en plus extraordinaires à des stades différents de leur développement et s'enrichissant du contact d'autres esprits itinérants qui finiront par se fondre en un être collectif aux possibilités multipliées. Ainsi magnifié, il découvrira peu à peu la finalité de l'univers et se rapprochera, sans jamais l'atteindre tout à fait ni percer son mystère, du Créateur d'Etoiles.

On peut distinguer trois grandes parties dans cette exploration. La première est historique, politique et morale. Elle intéresse des mondes qui sont assez semblables au nôtre pour que Stapledon y trouve l'occasion de dénoncer « ce qui cloche dans le monde », pour reprendre l'expression de Chesterton. La seconde est métaphysique et, en multipliant les descriptions de civilisations parvenues à un degré de développement très supérieur à celui de notre monde, pose le problème de la finalité de l'univers et de la vie. La dernière est théologique et propose une interprétation de la création.

Mes préférences personnelles et sans doute celles des amateurs de science-fiction vont à la seconde, où l'ingéniosité de Stapledon s'est donné libre cours. Avec une prodigieuse richesse d'invention, il excelle à suggérer en quelques pages l'Histoire d'êtres humains ou surhumains par la pensée, mais biologiquement et socialement très différents de nous. Cette partie s'achève sur la révélation que les étoiles elles-mêmes sont vivantes et qu'elles participent de la même finalité que les êtres moindres qui vivent sur les planètes. On y trouve un catalogue prodigieux des thèmes et des inventions de la science-fiction, qui ne paraît que plus surprenant si l'on considère la date à laquelle il a été dressé.

Assez curieusement, la pensée d'Olaf Stapledon, tout imprégnée de connaissances scientifiques contemporaines, procède largement des systèmes philosophiques du XIXe siècle. Elle trouve certaines assises dans le positivisme d'Auguste Comte qui connaît là un avatar paradoxal. De même que pour Comte il n'existait qu'une seule Histoire possible, celle de l'humanité, que reproduisent, avec des variations négligeables, celles de tous les peuples, les espèces de Stapledon, quels que soient leurs apparences et leurs environnements, passent sensiblement par les mêmes phases critiques. C'est en cela que les « Arachnoïdes » et les « Ichthyoïdes », par exemple, sont humains.

Comme chez Comte, l'Histoire exclut l'accidentel ; elle n'est que le prolongement de l'évolution. Au contraire de chez Marx, elle n'est pas le produit d'un processus dialectique, mais la tendance vers une finalité. Au cours des Histoires parallèles ou successives des différentes espèces, des crises peuvent les empêcher d'accomplir cette finalité et même les réduire à néant. L'aliénation qui peut atteindre une espèce entière, ou même une civilisation réunissant autant d'espèces que les nôtres d'individus, trouve son origine dans tout ce qui écarte de la voie tracée par cette finalité. Mais l'aliénation elle-même, et tout ce qu'elle comporte d'échecs et de souffrances, se trouvent réintégrés dans le dessein total du Créateur d'Etoiles, dont le projet demeure insondable.

L'Histoire de l'univers se résout dans cette perspective à une émergence des consciences, puis à une coalition, sinon à une communion de toutes les consciences, dans la contemplation et l'adoration du Créateur d'Etoiles. Le point ultime atteint, l'univers retourne au chaos. Avant le nôtre, le Créateur

d'Etoiles en a créé d'autres, peut-être moins parfaits. Après le nôtre, il en créera d'autres, peut-être plus parfaits. Il connaît lui-même une évolution, mais cette évolution ne se traduit que dans celle de ses créations, car il est transcendant et immanent, et le temps et l'espace ne sont que des modalités passagères de son action.

Tourmenté jusqu'à l'obsession par le problème du mal, Stapledon en rejette la responsabilité sur le Créateur d'Etoiles. Le mal, la souffrance, l'échec ou pis encore la mort font partie intégrante de la Création. On voit par tout ceci en quoi il annonce la pensée de Teilhard de Chardin et en quoi il en diffère radicalement. Ils ont en commun la même conception finaliste de l'évolution qui procède du souci de concilier les découvertes de la science avec les enseignements de la tradition, la même idée de la Création incarnée dans le temps et la matière opposée à celle d'une Création définitive et immuable. Mais leurs théologies diffèrent profondément. Tandis que celle du jésuite demeure plus ou moins orthodoxe, celle de Stapledon est protestante, plus précisément calviniste, et implique l'impossibilité du salut, l'abhumanité d'un Créateur avec lequel aucun dialogue n'est possible, envers lequel l'adoration est la seule conduite possible. Cette théologie ne va pas sans poser quelques problèmes.

D'une part, elle est implicitement matérialiste et rejette plus ou moins nettement la dualité esprit-matière, quoique, comme on l'a vu, les « esprits » puissent voyager dans l'espace et le temps sans aucun support matériel. La création ne s'accomplit que dans la matière, étant entendu que les œuvres des civilisations s'inscrivent dans la matière. Mais les règles de l'univers qui fondent les formes de la matière sont posées, abstraitement, par le Créateur. Elles pourraient être différentes. Dans d'autres univers, créés antérieurement, simultanément ou postérieurement au nôtre, elles sont effectivement différentes.

Cette théorie a l'avantage d'être relativement satisfaisante pour un esprit moderne, formé aux méthodes scientifiques, qui accepte mal une rupture omniprésente entre la nature et la surnature. Mais elle présente l'inconvénient de rendre le concept de Dieu à peu près vide de sens, sinon inutile. Etant, dans l'esprit de Stapledon, les phantasmes de Dieu, nous n'avons aucun moyen de déduire de la réalité quoi que ce soit qui le caractérise. Stapledon renvoie au néant les œuvres de tous les théologiens qui, pour donner ou se faire une idée de Dieu, ont dû concevoir dans l'univers plusieurs forces ou plusieurs divinités en opposition. Si tout procède du Créateur et lui revient sans exception, toutes ses images possibles, toutes les religions, sont également partielles et vraies. Seule la présence du Malin dans la mythologie chrétienne ou la multiplicité des Dieux dans les mythologies classiques autorise une certaine discrimination entre l'orthodoxie et l'hérésie, le bien et le mal. Stapledon résout en partie ce problème en imaginant un dieu schizophrène dissocié en deux personnalités indépendantes.

D'autre part, la théologie de Stapledon réagit sur sa morale. En principe, est considéré comme bien tout ce qui va dans le sens de la finalité. Mais ce qui s'en sépare ou s'en échappe apparemment n'en appartient pas moins à la création. Aussi la pensée de Stapledon conduit-elle à une sorte d'optimisme désespéré. Jusqu'à la création ultime, les univers successifs comprendront une part de souffrances. Le but du Créateur d'Etoiles n'est pas la fin de la souffrance, mais une harmonie « glacée », intelligible par lui seul.

On ne saurait dire qu'il s'agisse d'une conception proprement rassurante. Cet optimisme désespéré est explicable en partie par la tradition calviniste à laquelle j'ai fait allusion et qui implique une conception particulière de la grâce et de la prédestination, et en partie par l'époque à laquelle écrivait Stapledon. En 1937, l'avenir historique pouvait apparaître singulièrement bouché. L'imminence de la guerre apparaissait à tous les esprits lucides. Il était clair que des millions d'innocents seraient frappés, que la civilisation n'excluait en rien la possibilité d'un désastre définitif, mais semblait au contraire en porter les germes. D'où l'insistance avec laquelle Stapledon revient sur l'idée de crise, d'une crise éventuellement mortelle pour la raison.

La situation immédiate ne pouvait qu'incliner un intellectuel anglais au pessimisme. L'adoption d'un système de références plus large, ici cosmique, permettait seule de réintroduire une certaine dose d'optimisme. L'effort de Stapledon pour élargir son horizon lui permet de comprendre que l'effondrement d'un monde, le sien, et d'une certaine quiétude intellectuelle ne coïncide pas forcément avec celui de l'univers. Mais la quasi-certitude de la disparition prochaine du système de valeurs auquel il demeure attaché imprègne son œuvre d'une tonalité douloureuse. Sa réaction n'est pas si différente de celle d'Aldous Huxley qui, à partir des années 1935, prophétise le cataclysme et la fin de la civilisation, et ne cessera pas de le faire jusqu'à sa mort.

La conclusion du **Créateur d'Etoiles** est cependant courageuse. Le héros choisira de se réincarner et de partager les luttes et les souffrances des hommes. Elle préfigure l'engagement politique du Stapledon de l'après-guerre qui militera pour le communisme jusqu'à sa mort, beaucoup plus pour des raisons morales que politiques, choisissant de ce fait l'humanisme contre l'idéalisme, la terre contre le ciel.

Comtienne par sa philosophie de l'Histoire, finaliste dans sa métaphysique, calviniste dans sa théologie, sans cesse effarouchée de ses propres audaces, la pensée d'Olaf Stapledon n'est que superficiellement moderne, on le voit. Elle n'a pas, même sur ces trois plans, le mérite de l'originalité, et si elle se bornait au message qu'elle veut faire entendre, elle n'aurait sans doute obtenu aucune audience, sauf peut-être de la part d'illuminés ou d'ignares. C'est son vêtement qui la sauve et l'extraordinaire ingéniosité avec laquelle Stapledon jongle avec la conjecture rationnelle ou simplement scientifique. Ce que cette œuvre contient de meilleur, elle le doit à cette science-fiction que Stapledon ignorait. Il en allait de même dans **Rien qu'un surhomme,** où les propos sentencieux que Stapledon prêtait à son héros se révélaient d'une grande banalité, mais où le charme ressurgissait dès qu'il tâchait de décrire son comportement « différent ».

Il n'est guère aisé de savoir si Stapledon lui-même attachait plus d'importance à sa « philosophie » ou aux utopies innombrables qui lui servent de décor. Mais il a pris un plaisir constant à imaginer des êtres et des mondes autres, avec un souci minutieux de la logique et du détail. On est presque tenté de dire qu'il gaspille des idées tant elles se succèdent à un rythme accéléré. Ainsi expédie-t-il par exemple, en trois lignes, l'idée d'un univers qui comporterait plusieurs dimensions temporelles et qui contiendrait des êtres dont les destins s'aligneraient simultanément selon ces directions multiples. C'est dans l'invention, c'est dans la création de son propre univers qu'il faut chercher le véritable Stapledon, l'anti-Pascal par excellence qui ne redoute plus rien du si-

lence des espaces infinis puisqu'il les **peuple de ses rêves.**

Ces caractéristiques font que l'œuvre de Stapledon doit être abordée avec prudence par l'amateur de science-fiction. Elle présente des temps morts, des digressions, des dissertations dont cet amateur de science-fiction se dispenserait d'autant mieux qu'ils ne sont pas nécessaires à la cohérence de l'œuvre dans l'imaginaire. Il pourra même, lors d'une première lecture, sauter allégrement les quarante premières pages qui risqueraient de le décourager, quitte à y revenir par la suite, et aborder de plain-pied l'aventure cosmique et la pluralité des mondes. L'écriture de Stapledon, de même, n'est pas particulièrement habile. Souvent lourde, abstraite, doctorale, s'efforçant au lyrisme avec application, sinon avec entêtement, elle a, même dans le texte original, de quoi rebuter. Mais c'est une erreur scolaire que de croire qu'un contenu important coïncide nécessairement avec une forme achevée. Parce que sa plume lui résiste, Stapledon n'en est jamais la victime. Ses maladresses mêmes lui donnent un poignant accent de sincérité.

Le style ne fait pas tout l'écrivain. Stapledon est un grand écrivain quelle que soit son écriture. Du moins aurait-elle pu être respectée, sinon rehaussée, par la traduction. Ainsi Baudelaire améliora-t-il Poe. Il n'en est malheureusement rien dans la présente traduction qui ajoute à la maladresse, à la rugosité de la prose de Stapledon et qui multiplie les « à peu près », sinon les contresens. J'en donnerai deux exemples, l'un qui touche à la pensée, l'autre au vocabulaire : là où Stapledon, dans le périple de son héros, parle des galaxies en termes de **so-called « universes »** (les soi-disant « univers »), ironisant par là sur la constante erreur d'échelle qui fait prendre aux humains leur petite région pour le cosmos entier, la traductrice s'est bornée à écrire platement **univers,** ne respectant même pas les guillemets du texte original (page 73). Ailleurs, **le plan de l'écliptique** est **devenu celui de l'éclipse,** ce qui ne veut rien dire (page 186). On ne saurait parler à propos de cette traduction, qui demeure dans l'ensemble consciencieuse, de sabotage, mais d'amateurisme. Certaines œuvres doivent être traduites avec foi, admiration et intelligence. Il eût fallu un poète. On n'a trouvé qu'une tâcheronne. Mais mieux vaut lire Stapledon dans un texte imparfait que l'ignorer.

⁂

Le silence de la Terre (Out of the silent planet) paraît en 1938 et constitue, selon Sam Moskowitz, une sorte de réponse au **Créateur d'Etoiles.** Cette œuvre sera suivie en 1943 de **Perelandra** et en 1945 de **Cette hideuse puissance** (That hideous strength), les trois volumes formant une trilogie cohérente, mais dont les volets sont de valeur inégale. Le succès remporté par **Le silence de la Terre,** lors de sa parution au « Rayon Fantastique » en 1952, et la demande des très nombreux lecteurs qui désiraient en connaître la suite, conduisirent le Club du Livre d'Anticipation à éditer en un seul volume les trois romans. Il est assez amusant de constater que le Stapledon et le Lewis sont parus en France à quelques mois d'intervalle et qu'a pu s'engager ainsi dans l'esprit du lecteur le débat que souhaitait C.S. Lewis, admirateur, mais aussi adversaire acharné, de Stapledon. Un élément manque toutefois au dossier, le texte de quelques pages de J.B.S. Haldane, **The last judgment,** paru en 1927 et qui fut sans doute à l'origine de l'œuvre de Stapledon aussi bien que de celle de Lewis. Après avoir esquissé une fresque grandiose du futur humain, Haldane, biologiste britannique de grande valeur, montrait les hommes s'échappant dans toutes les directions

de l'espace, à la mort du soleil, pour ensemencer l'univers.

Il n'est pas indifférent de savoir que Lewis connut une évolution quelque peu comparable à celle de Chesterton. D'abord d'esprit libéral, agnostique, il se convertit et milita vigoureusement pour sa foi nouvelle, allant jusqu'à étudier la théologie et à produire dans ce domaine sévère plusieurs ouvrages. Les trois romans dont il est ici question sont fortement marqués par ces préoccupations. J'ajouterai que je n'ai pas réussi à savoir si Lewis se convertit au catholicisme ou à l'anglicanisme. Du point de vue strictement doctrinal, la distinction est de peu d'importance, l'anglicanisme et le catholicisme ne différant que sur des points secondaires. Certains détails conduisent à penser, notamment dans **Cette hideuse puissance,** que Lewis était de cœur anglican même s'il était catholique orthodoxe.

Au positivisme et au calvinisme de Stapledon, C.S. Lewis oppose un christianisme strictement médiéval, ou plus probablement la conception du christianisme médiéval que pouvait se faire un intellectuel anglais pendant le premier tiers du siècle, en y mettant une bonne dose de bonne volonté et de naïveté. Pour Lewis, l'Ecriture et la Tradition sont à prendre au pied de la lettre. Les anges qu'il baptise **eldila** existent. Chacun des mondes est surveillé par un **Oyarsa,** une sorte d'archange, immortel et pratiquement immatériel. Mais celui de la Terre s'est révolté peu après la création et a précipité notre planète dans l'isolement, dans le silence. Il est la source de tous les maux dont souffre notre humanité. Il s'efforce de corrompre les mondes voisins et en particulier Vénus (Perelandra), en se servant des hommes et de leur science comme instruments. Mais sur la Terre même, sa hideuse puissance peut être défaite par ceux qui bénéficient des secours de la foi et de l'aide des archanges du système solaire. Cette bataille ne fait que préfigurer le grand combat, l'Armageddon suprême où il sera définitivement écrasé et où notre monde sera réhabilité.

Les trois volets de la trilogie s'organisent donc par rapport au thème de la Chute. Dans **Le silence de la Terre,** elle n'a pas eu lieu et divers peuples intelligents vivent en état de grâce et de bonheur permanent sous la conduite de leur grand Oyarsa. C'est donc en vain que Weston, un physicien de génie dont le rôle se précisera par la suite, essaiera d'introduire sur Mars — Malacandra — les tentations de la Terre. Ayant construit avec l'aide d'un financier, Devine, un astronef, il enlèvera presque par hasard un érudit, Ransom, dont il espère se servir comme monnaie d'échange. Weston, doté d'une remarquable intelligence, incarne la volonté de puissance et l'orgueil. Il rêve de donner l'espace aux hommes, rêve fondamentalement impie aux yeux de Ransom, philologue versé dans l'étude des langues anciennes et de nature plutôt contemplative qu'active.

Arrivé sur Mars, Ransom s'enfuira et apprendra à connaître petit à petit les merveilles d'une région de cette planète, la douceur d'un monde qui n'a pas connu la chute, qui n'est plus susceptible de faillir et que les violences de Weston égratigneront à peine. Ransom découvrira, au contact des différentes races de Malacandra, puis de la voix même du grand Oyarsa, la métaphysique « vraie » et les raisons de la quarantaine qui fait de notre Terre, Thulcandra, un monde silencieux, une planète « tordue ».

Lewis excelle à décrire les paysages, les mœurs des habitants de Mars, et à introduire petit à petit ses idéaux métaphysiques. L'action du roman est restreinte. Car il n'y a pas à proprement parler sur Mars d'Histoire ; celle-ci, en tant que développement d'évé-

nements, n'existe sur notre monde que depuis la Chute et qu'en tant que conséquence de la Chute : la perfection, ou du moins l'ordre, a pour caractéristique principale d'être stable. Aussi la trame du roman est-elle constituée par la découverte, l'exploration, l'éducation de Ransom. Les nécessités de la pédagogie ont contraint C.S. Lewis à donner ici le meilleur de lui-même. Car il existe peu de romans qui atteignent à l'authenticité poétique du **Silence de la Terre.**

L'Oyarsa de Mars renverra sur Terre Weston, Devine et leur passager involontaire. Sitôt que leur astronef s'est posé sur notre planète et que les humains en sont sortis, il explose. La première tentative des forces du mal, qu'incarne Weston, pour corrompre les espaces extérieurs a échoué. La Terre est de nouveau isolée, mais en apparence seulement, car dans le grand plan universel cette tentative a joué un rôle essentiel : elle a mis Ransom en contact direct avec les forces du bien. En même temps ont été révélées au lecteur les forces « véritables » qui se disputent l'univers et qui vont s'affronter de plus en plus directement.

Le second roman, **Perelandra,** se déroule sur Vénus. La Chute n'y a pas encore eu lieu, mais elle demeure possible, car Perelandra est un monde jeune où l'humanité n'est représentée encore que par un couple, le Roi et la Dame, qui vivent dans une sorte de paradis terrestre et qui sortent à peine de l'adolescence. Ransom sera transporté sur Vénus par deux anges pour y prévenir un grand danger, sur la nature duquel il ne sait d'ailleurs à peu près rien. L'arrivée de Ransom sur Vénus est l'occasion pour C.S. Lewis de dresser de la planète un tableau aussi enchanteur et convaincant que celui qu'il avait donné de Mars. Vénus est presque entièrement couverte par un océan sur lequel flottent d'immenses îles végétales. Les terres émergées sont rares.

Ransom rencontrera bientôt la Dame qui est l'image même, en sa nudité, de la fraîcheur et de l'innocence. Et il comprendra la nature de sa mission. Weston a réussi à reconstruire un astronef, à traverser l'espace et à gagner Vénus. Mais il n'est plus seulement en proie à son vieux rêve d'impérialisme terrien. Il est littéralement possédé par l'esprit du mal qui domine la Terre et qui s'est emparé de son corps. Il vient tenter la Dame, jouer le rôle du serpent dans la Genèse et déclencher la Chute. Ransom qui, au contraire de la Dame et du Roi, en sait les conséquences, doit l'empêcher d'agir.

Il parviendra, non sans mal, à le détruire au terme d'une lutte d'abord intellectuelle, puis physique, dont il conservera une marque ineffaçable sous la forme d'une blessure au talon qui saignera toujours. Le sens véritable de son nom, Ransom — rançon, c'est-à-dire rachat — lui sera révélé ainsi que son rôle charismatique. Grâce à lui, qui n'a été au demeurant qu'un instrument, le péché originel aura été évité sur Vénus et le Roi, la Dame et leur descendance hériteront d'une planète qui ne cessera jamais d'être un paradis terrestre.

La manifestation directe des puissances bonnes et mauvaises qui dominent l'univers rend le second roman de Lewis moins convaincant que le précédent, et s'il compte nombre d'admirables passages, il n'échappe pas aux longueurs. Mais l'étrangeté et la beauté du décor, la simplicité de l'action et la conviction de l'auteur font du livre un grand roman mythologique. Car s'il était question de la nature de la réalité dans **Le silence de la Terre,** il est ici question de principes incarnés. Ransom achèvera son combat contre le démon dans les entrailles de Vénus et

précipitera le corps de Weston dans le brasier central. Il sortira de l'enfer, né pour la seconde fois, rédimé et portant au talon sa blessure inguérissable comme seule trace de son contact avec le mal, selon la meilleure tradition des œuvres épiques et mythologiques. Il sera ainsi préparé à affronter son dernier combat, une fois ramené sur Terre par les deux anges.

Plus discutable est le troisième roman, **Cette hideuse puissance.** L'action se déroule cette fois sur la Terre, où, comme on sait, la Chute a eu lieu. Sur Mars, la tentation n'a sans doute jamais existé. Sur Vénus, elle a échoué, grâce à Ransom. Mais sur Terre, l'Oyarsa tordu, l'esprit du mal, le diable, l'a emporté au début des temps, quoique son empire ne soit pas devenu total. **Cette hideuse puissance** conte l'une des escarmouches auxquelles il se livre pour tenter d'achever son œuvre de destruction, et dont il sortira vaincu, mais non définitivement, par le petit groupe dont Ransom est le chef charismatique. Du coup, la nature du mal ou du moins de ses manifestations sur notre monde nous est révélée.

Un groupe de savants et de politiciens fonde un Institut dont le but secret, camouflé derrière une façade humanitaire, est de s'emparer du pouvoir et d'instaurer un ténébreux totalitarisme. Cet Institut s'appelle en français l'**INCE**, ce qui ne veut rien dire, mais porte dans l'édition anglaise le nom autrement significatif de **NICE**, c'est-à-dire, en anglais, **charmant, gentil**, et en grec, **victoire.** Ce détail, apparemment de peu de portée, prend toute son importance quand on connaît les préoccupations philologiques de C.S. Lewis et son obsession cabalistique de donner un sens à toute chose.

L'Institut se veut à la fois rassurant et porteur des plus hautes destinées de l'Homme. La qualité de ses membres symbolise assez la nature du mal, selon l'idéologie de Lewis. Les politiciens véreux et les financiers, comme Devine, issus du libéralisme et de la démocratie, s'opposent à l'image lumineuse du chef charismatique. Les savants illustrent le caractère démoniaque de la science en tant que découverte, que violation du réel, opposée à la Révélation. Physiciens, chimistes, biologistes, tous sont possédés par le démon, et comme tels périront lamentablement à la fin du roman.

Une distinction est donc établie par Lewis entre les sciences du bien, la philologie, la théologie, la philosophie à condition qu'elle se borne à l'étude des mystiques et des néo-platoniciens, la psychologie pourvu qu'elle demeure scolastique, et les sciences du mal, irrémédiablement condamnées, que sont sans exception aucune toutes les sciences modernes et plus ou moins exactes, celles qui arrachent à la nature, au mépris de l'interdit divin, des bribes de connaissance. Il est caractéristique que le seul membre de l'INCE qui soit sauvé à la fois spirituellement et physiquement soit un sociologue. Sans doute doit-il son salut au caractère littéraire de sa science et à l'intérêt pour l'être humain qu'elle doit tout de même susciter en lui.

Ces savants diaboliques se sont donné un chef digne d'eux, la Tête. Ils ont en effet prélevé la tête d'un condamné à mort, évidemment homme de science, et ils en ont développé le cerveau, et par conséquent l'intelligence, par des moyens qui n'appartiennent qu'à eux. Ainsi, ils ont transgressé l'interdit de la mort, comme Weston, leur premier martyr, avait transgressé l'interdit de l'espace.

L'INCE s'installe sur le domaine de Braddon, non sans arrière-pensée. Car c'est dans la forêt de Braddon, selon une légende à laquelle tous ces savants positivistes croient dur comme fer, que dort dans un caveau l'enchanteur Mer-

Faux ; ~~celles~~ non les sciences légitimes en soi, mais les usages inhumains et contre-nature possibles de ces sciences sont seuls condamnés (comme la tentative d'attenter à l'intégrité de l'homme et sa nature, au mépris de la dignité d'homme).

lin, détenteur de secrets redoutables. Le petit groupe de Ransom et l'INCE se livrent donc une espèce de lutte de vitesse pour retrouver le premier le caveau de l'enchanteur. Mais c'est une somnambule extra-lucide dotée de pouvoirs héréditaires qui leur indique l'endroit en question. Après avoir d'ailleurs fort peu hésité entre les deux camps, elle se range aux côtés de Ransom. Merlin quitte discrètement son caveau et rejoint lui aussi le camp de Ransom. Car s'il sent quelque peu le soufre, il détient quelques parcelles de la sagesse atlante et sait fort bien que les savants condamnent les magiciens au chômage. Représentant des temps passés, héritier de la tradition, porteur de vieilles « sciences », il ne peut, aux yeux de Lewis, que pencher du côté du bien. Aussi, doté de redoutables pouvoirs par les Oyarsas de toutes les planètes du système solaire, il pénètre dans l'enceinte de l'INCE dont il détruit les chefs, non sans avoir déclenché la confusion des langues dans cette nouvelle Babel. Ainsi, un petit groupe d'érudits, d'extra-lucides, de philologues et de doux dingues aura-t-il mis en échec avec le secours de la grâce, cette hideuse puissance, le totalitarisme et le fanatisme de la science.

L'intrusion inattendue de l'enchanteur Merlin indique assez ce que Lewis aurait voulu faire du dernier volet de sa trilogie. Alors qu'il avait peint de manière réaliste un autre monde dans **Le silence de la Terre**, qu'avec **Perelandra** il avait écrit un beau roman mythologique, il voulait dans **Cette hideuse puissance** faire passer un souffle épique, décrire dans le fracas des glaives le grand affrontement des siècles et des forces, ressusciter les paladins de Camelot et leur donner un visage et des armes adaptées à notre temps. Mais son innocence, ou plutôt son ignorance de notre époque lui interdisait de réussir véritablement dans cette voie. Peut-être aurait-il pu avec plus de bonheur donner à sa trilogie une conclusion qui se serait déroulée sur la Lune. Car il situe dans cet astre le refuge ultime des puissances du mal. Sa mort, survenue voici quelques années, l'a empêché de regagner son domaine d'élection, l'espace, et de nous donner le tableau dantesque de l'Armageddon final et la vision d'une humanité réintégrée dans l'harmonie cosmique, d'une épiphanie de l'homme.

Son erreur, qui est commune, fut de vouloir établir un pont entre l'imaginaire et le réel et de tenter d'expliquer par une idéologie naïve les maux dont souffre notre monde. Egaré sur notre planète, incapable de sortir de sa tour d'ivoire, symbole d'une génération d'intellectuels anglais qui rêvèrent d'arrêter le temps et d'éterniser une conception préraphaélite du monde, Lewis fut néanmoins un grand écrivain. On ne peut s'empêcher de céder au charme du **Silence de la Terre,** à la puissance poétique des meilleures pages de **Perelandra.**

Sans adopter tout à fait les théories de Max Weber sur l'influence des religions sur les formes sociales, on ne peut manquer d'être frappé par l'opposition de la pensée de Stapledon qui s'efforce d'intégrer la science à l'expression de sa théologie calviniste, et de celle de Lewis, d'obédience catholique, qui la rejette en enfer.

tout à fait contestable ! Descartes était catholique ! Et Pascal !

Au moment de conclure cet article consacré à deux œuvres qui introduisirent la théologie dans la science-fiction, il convient d'évoquer d'autres auteurs qui s'engagèrent, plus récemment, dans le même sens. Dans **Un cas de conscience** de James Blish, un jésuite, membre d'une équipe d'exploration, débarque sur un monde dont les habitants ignorent le mal, mais tout aussi bien l'idée de Dieu ou celle d'immortalité. Sont-ils des créatures du démon

destinées à induire l'homme en erreur ? Mais ce serait une hérésie que de le croire puisque le diable ne peut créer. Ont-ils raison et Dieu n'est-il qu'une chimère née de l'imagination des hommes ? Ainsi se trouve posé par un agnostique un paradoxe théologique. Walter Miller, catholique, introduisit de son côté dans **Un cantique pour Leibowitz** et dans certaines nouvelles inédites en français le « christianisme sociologique ». Anthony Boucher, catholique lui aussi, posa dans sa nouvelle **Dialogue avec le robot** la question de savoir si un robot pouvait avoir une âme et devenir un saint.

Mais dans la cohorte immense des histoires qui traitent des rapports des hommes et du plus puissant des extra-terrestres, je retiendrai, en manière d'apothéose, celle de Lester del Rey, **For I am a jealous people** : Dieu, le Dieu de la Bible, le Dieu des Armées, qui fit jadis alliance avec l'homme, a rompu son traité et conclu une nouvelle alliance avec les Etrangers qui envahissent la Terre. Alors, le héros, un prêtre, après avoir refusé de croire à cette trahison suprême, prend le parti de l'homme, prêche la dernière croisade, la guerre contre ce dieu cruel et sanglant. Même si Dieu est mort, comme le pensait Nietzche, mieux vaut l'achever.

Créateur d'Etoiles par Olaf Stapledon : collection « Présence Planète », éditions Planète, 17 F.

Le silence de la Terre, Perelandra, Cette force hideuse par C.S. Lewis : Club du Livre d'Anticipation, 40 F. (voir bon de commande page 4).

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

MILDRED CLINGERMAN	18	Dites-nous, grand'mère...
	19	Voyage-surprise
	52	Le rêve
	53	La sève de l'arbre
	65	La petite sorcière
	71	Un jour où soufflait comme un vent d'adieu
	72	Le manteau couleur du temps
	97	La gare
	106	La prophétie
GABRIEL DEBLANDER	147	Les murs
	150	...où fleurit l'étranger
	152	Les fous autour de l'arbre
	155	La belette
	158	Le temps du feu et de la cendre
GEORGE P. ELLIOTT	66	Incurables sauvages
	105	L'amour, rien que l'amour
	116	Le N R A C P
RICHARD McKENNA	111	La mort du petit singe
	160	Rituel d'humanité
WALTER M. MILLER	27	Le gardien de la flamme
	165	Hommes de la Lune

Courrier des lecteurs

C'est avec enthousiame et reconnaissance que je vous écris aujourd'hui... Inutile de vous donner plus de détails, vous avez compris que vous tenez là une lettre de remerciements émus pour la parution des Courants de l'Espace, inaugurant — bien — votre nouvelle collection. J'espère de tout cœur que vous continuerez à prêter une oreille attentive aux humbles suppliques des pauvres de nous, jeunes novices, pour qui les premiers numéros de Fiction et Galaxie et autres Rayon du Futur sont du domaine de la Présence Fantastique, c'est-à-dire du mythe pur. (Pourtant, privilégiée, je possède le numéro 1 de la collection dirigée par Robert Kanters.)

A ce propos, BRAVO pour la réponse à Kanters que je viens de lire dans le numéro 165 de Fiction. Des amis auxquels je tentais d'inoculer mes virus jumeaux (S.F. et fantastique) m'avaient mis l'article du Monde sous les yeux, avec un sourire en biais. J'ai eu la joie de retrouver sous la plume de MM. Klein, Dorémieux et Goimard les arguments dont j'avais pourfendu — si je puis dire — l'ironie de mes incroyants ; je pense que retrouver ces arguments sous ces signatures augustes et dans le vénérable Monde aura achevé mes amis.

Ce qui me frappe, c'est le manque d'information qui sévit parmi les lecteurs de bonne volonté au sujet de la S.F. Pourquoi ne pas encourager et favoriser la parution par exemple, à tirage commercial, des thèses soutenues sur la S.F. ? Faire enfin — le mot me fait horreur, mais quoi... — de la propagande intelligente pour la S.F.

Autre chose. Dans les journaux féminins (Elle, Marie-Claire, etc.) on trouve de plus en plus souvent des « nouvelles-à-résonances-fantastiques-ou-science-fictionnesques » (excusez le néologisme). Au lieu de ces machins vagues (et honteux d'eux-mêmes, dirait-on) pourquoi ne pas faire paraître les auteurs français de S.F. qui se reconnaissent comme tels, au lieu de sembler condescendre à sacrifier à ce « goût-bizarre-actuel-pour-ces-chôses ». Je pense à Demuth, à Deblander, à Nathalie Henneberg (dont j'ai relu avec un certain attendrissement Les vacances du cyborg, ma première nouvelle de S.F.), et à tant d'autres. Et qu'on ne tape pas sur la S.F. française, sapristi ! Dieu sait si j'aime la S.F. américaine, mais tous les auteurs d'expression française ne sont pas des minables. Ainsi Demuth — encore lui... (Au fait, ces Galaxiales ? J'ai relu La course de l'oiseau Boum-boum et L'été étranger — on relit, faute de pouvoir lire — : on sort de ça avec allégresse. C'est la joie, le pur contentement, ces nouvelles. La suite, la suite !) Et l'auteur de cet Enfant né pour les étoiles (c'est bien Versins ?) Et puis tous les autres : Vigan, Ferrer, Ehrwhein, Cheinisse, Sternberg, Klein, etc., etc. La S.F., ce n'est pas seulement le space-opera (ceci pour les contre-Français) et c'est aussi le space-opera (ceci pour les pour-Français-contre-le-space-opera). Amen. Mon enthousiasme se fait quelque peu brouillon. Arrêtons l'ébullition. Merci

pour tout ; le mauvais n'est jamais vraiment exécrable — à mon avis — et l'excellent... se passe de commentaires.

Elisabeth FERRON
Paris

⁂

Je regrette beaucoup qu'il n'y ait pas de référendum dans le numéro d'août de Fiction car il est vraiment très bon, ainsi que le dessin de couverture. J'ai particulièrement aimé Hommes de la Lune de Walter M. Miller et La loi secrète d'Avram Davidson. Rupture de Gordon R. Dickson est bon aussi, quoique je me demande si le thème — comment dire ? — des « Grands Maîtres » ne commence pas à être un peu usé ; en tout cas le traitement est original. La seule nouvelle à faire tache est Ténèbres de Daniel Walther, pas mauvaise au fond, mais souffrant de la comparaison avec ses voisines. Mais quel dommage que Miller ne publie pas davantage, du moins en France.

J'aime beaucoup la réponse à Robert Kanters qu'ont adressée au Monde Alain Dorémieux, Gérard Klein et Jacques Goimard. Espérons qu'elle contribuera à l'élimination de certaines âneries trop souvent répétées sur la science-fiction. Ses auteurs auraient dû ajouter, à propos de la « réduction du champ de la littérature de S.F. », que la résultante principale du progrès scientifique est d'augmenter le nombre des questions au lieu de le réduire, et d'étendre ainsi, en une progression que l'on pourrait dire géométrique, le champ ouvert à l'imagination et les bases de départ mises à sa disposition. Le reste de l'argumentation est excellent.

Léon SERVANTIE
Bordeaux

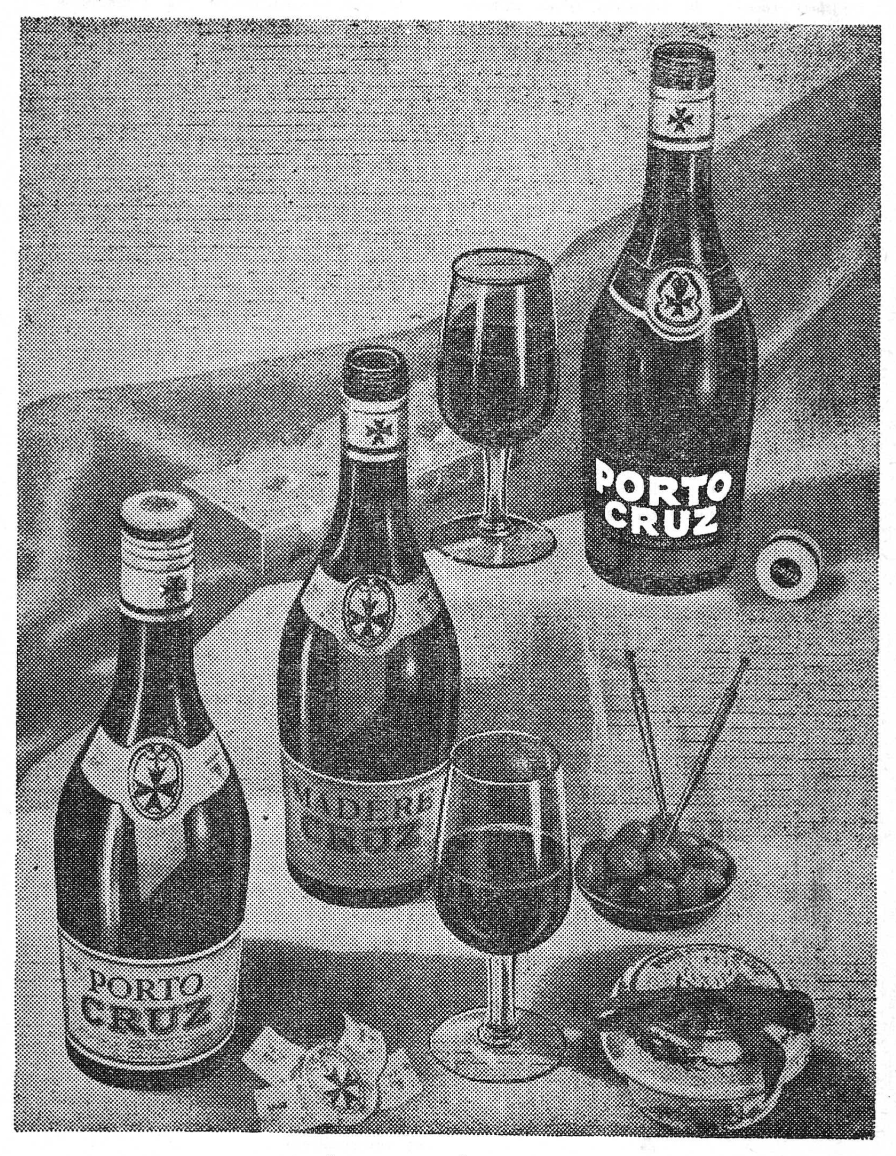
⁂

Je tiens à manifester ma « haine » envers la politique-fiction, surtout lorsqu'elle est de si mauvais aloi que dans La loi secrète d'Avram Davidson (n° 165). Peut-être n'est-ce qu'un mauvais préjugé de ma part, car la politique véritable ne m'intéresse pas.

Cependant, ce que je ne peux admettre en tant qu'amateur de ce que votre revue promet : fantastique, insolite, science-fiction, c'est que tout cela soit sacrifié à des élucubrations politiques dont nous sommes sursaturés par tous les moyens d'information. Je ne lis couramment que le français, et, comme moi, vous n'ignorez pas que, dans cette langue, les textes de S.F. sont rares. J'achète tous vos numéros spéciaux et je suis abonné à Galaxie et Fiction. C'est presque tout ce qui paraît régulièrement de valable dans le genre. C'est peu. Chaque mois, je reste sur ma faim, et vous comprendrez peut-être mieux maintenant ma fureur, lorsque trente pages de cette littérature si rare sont sacrifiées à des dialogues de politiciens, dialogues dans lesquels ont trouve un futur banal qui ressemble trop à ce que diffusent chaque jour (et non chaque mois) les quotidiens et chaque heure la radio et la télévision.

Je conçois très bien qu'il y ait des mordus de politique, mais eux, au moins, on leur en sert partout, à toutes les sauces.

Où est ce fameux stimulant de l'imagination que vous prônez tant ? Peut-être argumenterez-vous que l'on s'y retrouve, car on nous donne la possibilité d'imaginer d'autres structures politiques. Mais tout a été dit et redit dans ce domaine. L'histoire depuis ses origines nous offre des quantités presque infinies de situations politiques, et chaque jour nos commentateurs d'informations et autres spécialistes dissèquent des problèmes politiques, supputent, imaginent, grouillent, grenouillent et scribouillent.



PORTO CRUZ - MADÈRE - TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

C'est la raison pour laquelle je préfère une nouvelle idiote comme A chacun sa bombe à une nouvelle ennuyeuse et barbante du genre de celle d'Avram Davidson.

Veuillez me pardonner toute cette aigreur si je vous dis que j'aime vos publications, que je les lis avidement et ne suis que très rarement mécontent. Ah ! si on publiait plus de bonne S.F., ces récits de remplissage ne me toucheraient plus. Publiez donc plus ! Vos revues ne souffriront pas de prendre un peu d'embonpoint, même si le prix doit en être augmenté.

E.S.
Suisse

⁂

Bien que fidèle lecteur de Fiction depuis le numéro 1, et bien qu'en ayant eu plus d'une fois l'intention, je n'avais jamais pu concrétiser mon intention de vous écrire.

C'est finalement la lecture des résultats du référendum sur le numéro 162, parus dans le numéro 165, qui m'aura décidé à le faire.

Pourquoi, au lieu d'envisager de reprendre certaines nouvelles déjà parues dans les premiers numéros de Fiction — ce qui, reconnaissez-le, est susceptible pour le moins d'agacer certains de vos plus anciens lecteurs — ne pourriez-vous pas tout simplement procéder à la réimpression de la totalité ou de certains de ces numéros ? Il est certain que ma suggestion est intéressée, du fait que j'ai eu le « malheur » de perdre au cours d'un déménagement un colis contenant les cinquante premiers numéros de Fiction, et que leur remplacement par des numéros originaux est pratiquement impossible, tout au moins à des conditions financières raisonnables. Au besoin, pour ménager les heureux possesseurs des originaux, vous pourriez mentionner « Réimpression » ou quelque chose de similaire sur ce second tirage.

Je ne peux évidemment pas clore cette lettre sans y ajouter l'expression de toute la satisfaction que m'a toujours donné la lecture de Fiction et de Galaxie (ce dernier évidemment surtout depuis sa réapparition sous une forme de qualité supérieure de très loin à ce qu'il était dans la première série). Je crois que vous avez intérêt à continuer à maintenir la différence existant entre les deux revues, à savoir plus de space-opera et peut-être de science-fiction pure dans Galaxie, et peut-être plus de fantastique et de mystère dans Fiction. Mais là, également, peut-être suis-je en train de « prêcher » en fonction de mes préférences, celles-ci allant finalement plutôt au fantastique qu'à la science-fiction, surtout lorsque celle-ci donne trop dans le genre space-opera, un peu trop puéril parfois.

Jean FISCHBACH
Sarrebourg

⁂

Après avoir lu le numéro 40 de Galaxie, je pense qu'il est important de vous féliciter pour l'initiative d'avoir demandé des dessins à Druillet, pour les pages intérieures jusque-là réservées aux illustrations américaines.

Son dessin pour Mur de cristal, œil de la nuit est vraiment très beau, parfaitement adapté à la reproduction au trait, avec les grandes surfaces de noir et de blanc qui équilibrent la surcharge décorative. Ah ! si tout son album de Lone Sloane avait cette qualité !

Son dessin pour Les spectateurs dans la clairière est moins bon, de même que sa couverture du numéro 159 de Fiction. Par contre, celle du numéro 164 est belle, quoique souffrant quelque peu du petit format. Votre nouvelle présentation de la couverture de Fiction, sans être parfaite à mon goût,

représente une nette amélioration : vous vous êtes enfin décidés à laisser tomber l'affreux graphisme de vos débuts !

Quant au nouvel esprit des illustrations de ces couvertures, bravo. Plus « commercial », plus « dans le coup ». On regrettera quelques compositions abstraites ou insolites du passé, mais bravo pour Forest, Druillet, Alessandrini, Desimon. Mario Sarchielli est d'une qualité nettement moindre. Quant au dessin de Claude Serre pour le numéro 165, il a, je crois, souffert de la réduction, lui aussi. A quand des illustrations intérieures dans Fiction ?

Un de vos lecteurs écrit qu'on entre dans un nouvel âge d'or de la S.F. Je le crois aussi, de même que dans un nouvel âge d'or de la bande dessinée. (Il y aurait beaucoup à dire sur les influences réciproques de la S.F. et de la B.D. dans leur montée actuelle.)

Philippe CAZAUMAYOU
Marly-le-Roi

⁂

Je pourrais commencer ma lettre ainsi que le fit Monsieur Pons, de Paris, dans le Fiction numéro 84, Tribune Libre (ainsi que cela s'appelait en ce temps-là) : « Fidèle lecteur de votre revue, j'ai été très étonné que votre rédaction n'effectue pas un tri plus sérieux du courrier paraissant dans la Tribune Libre. »

Je serai moins sévère, mais la question qui se pose est celle-ci : est-ce une négligence ou est-ce une concession, disons commerciale ?

Je pense qu'une mise au point du comité de rédaction de votre magazine aurait dû suivre et quelque peu corriger la lettre signée Patrick Lauret, parue dans le numéro 165.

Il serait bon que, par votre intermédiaire, lui parvienne non point une réponse, mais quelques informations précises. Ceci ne sera en fait qu'une déposition en faveur de « cet animal chargé de tous les maux », de cet éternel accusé, en fait, de Satellite.

Le jugement de la plupart des lecteurs et en particulier celui de Monsieur Lauret changera-t-il lorsqu'ils auront connaissance de la longue liste d'œuvres intéressantes produites par cette revue ? Je tiens à leur disposition la nomenclature complète et je n'en citerai, à titre d'indication, que quelques-unes : Face aux feux du soleil et N'omettez pas la particule d'Isaac Asimov ; Question sans réponse de Poul Anderson ; Constante solaire et Les meilleurs amis de l'homme de Murray Leinster ; Ce n'est pas pour cette année de C.M. Kornbluth.

Je tiens aussi à leur signaler une production Satellite intitulée « Les cahiers spéciaux de la science-fiction », où parurent dix romans qui font encore mes délices lorsque je veux relire un peu de bonne vieille science-fiction. Quelques titres : Le pont sur les étoiles de Jack Williamson et James Gunn, un de mes préférés ; Chasse cosmique de Sprague de Camp ; Les mondes divergents de Philip K. Dick ; Renaissance de R.F. Jones ; Créateur d'univers de van Vogt.

Je leur souhaite de trouver « facilement » chez les bouquinistes les exemplaires cités.

La seule erreur de Satellite fut d'ouvrir démagogiquement ses colonnes à un trop grand nombre d'écrivains novices, et d'avoir tenu compte dans la recherche d'une formule de revue d'opinions de lecteurs non qualifiés.

Sady MAURIN
Nice

⁂

A la suite de l'article de Demètre Ioakimidis sur Le bréviaire des robots de Stanislas Lem (paru dans le numéro 163), je tiens à rappeler quelques

points qui semblent ignorés par les amateurs de science-fiction occidentaux. Il est incontestable que ce genre littéraire a dans les pays de l'Est un retard important sur les positions américaines, et que « Lem enfonce laborieusement des portes qui sont grandes ouvertes outre-Atlantique depuis plus de vingt-cinq ans », pour reprendre les paroles de Monsieur Ioakimidis. Mais il est à remarquer que les pays socialistes sont coupés de cette source depuis 1939, et que les rares auteurs qui s'aventurent sur ce terrain doivent refaire ce long chemin seuls. En outre, une grande prudence leur est imposée, qui leur interdit d'aborder des thèmes en or comme la critique sociale ou la raillerie politique. Stanislas Lem est considéré en Europe de l'Est comme un des sommets de la littérature d'anticipation ; son œuvre est effectivement traduite en une dizaine de langues, et la dernière édition russe a été préfacée par Youri Gagarine. Ce n'est évidemment pas un gage de qualité ; mais certains de ses ouvrages (je pense entre autres aux Astronautes (**Astronauti**), paru en 1951) peuvent être cités comme des chefs-d'œuvres du genre. Il ne manque qu'une traduction française pour les faire connaître...

Il est bien sûr impossible de se faire une idée exacte de la production littéraire d'anticipation en Europe socialiste, et le choix restreint proposé par le volume 96 de « Présence du Futur » ne semble pas lui apporter une bonne presse, surtout si l'on considère que ces nouvelles ne sont pas des meilleures de l'auteur ; mais j'ai le ferme espoir qu'un jour Stanislas Lem sera considéré selon sa valeur réelle.

André MOLNAR
Genève

REFERENDUM SUR LE SPECIAL 11

1 — **Cette anthologie vous a-t-elle plu ?**

OUI	83 %
NON	13 %
MOYENNEMENT	4 %

2 — **Récits préférés :**

Dieu microcosmique de Theodore Sturgeon : 16 % des suffrages.
Nous gardons la Planète Noire de Henry Kuttner : 15 %.
Requiem de Edmond Hamilton : 14 %.
Les bras croisés de Jack Williamson : 13 %.
La porte du temps de Catherine L. Moore : 11 %.

3 — **Récits le moins aimés :**

Oraison pour les vivants de Ray Bradbury.
Le briseur de tourbillon de Edward E. Smith.
L'étrange voyage de Richard Clayton de Robert Bloch.

4 — **Désirez-vous lire, dans l'avenir, d'autres anthologies de science-fiction américaine du même genre ?**

OUI	92 %
NON	8 %

5 — **Seriez-vous favorable à un nouveau numéro spécial français ?**

OUI	77 %
NON	23 %

RESULTATS DU REFERENDUM SUR LE N° 164

1 — **Ce numéro vous a-t-il plu ?**

OUI	66 %
NON	26 %
MOYENNEMENT	8 %

2 — **Avez-vous aimé l'illustration de couverture ?**

OUI	77 %
NON	20 %
MOYENNEMENT	3 %

3 — **Récits préférés :**

Et ensuite, petit homme ? de Mark Clifton : 38 % des suffrages.
L'extravagante mort de Kristina Eriksen de Viard et Zacharias : 21 %.
Le meilleur est encore à venir de Bryce Walton : 18 %.

4 — **Récit le moins aimé :**

Occupez-vous de la Terre ! de Norman Kagan.

5 — **Quelle chronique ou rubrique avez-vous lue avec le plus d'intérêt ?**

Revue des livres : 62 %.
Revue des films : 15 %.

REFERENDUM SUR LE N° 167

1 — Quelle est votre opinion sur ce numéro ?

....

....

....

2 — Qu'avez-vous pensé du dessin de couverture et, d'une façon générale, estimez-vous que nous devons continuer de faire appel à Philippe Druillet dans l'avenir ?

....

....

....

3 — Citez dans l'ordre vos textes préférés pour ce numéro :

....

....

....

4 — Le choix d'une nouvelle à implications politiques telle que Vengeance pour Nicolaï vous paraît-il fâcheux ou non ?

....

....

....

5 — Dans l'ensemble, trouvez-vous que Fiction est en progrès ou en recul par rapport aux numéros de l'année dernière ?

....

....

....

6 — Etes-vous d'accord avec la tendance actuelle de Fiction (moins de fantastique et davantage de S.F. que dans le passé) ?

....

....

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

Tarif des abonnements normaux à FICTION

Pays destinataire			6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	16,70	32,40
	Recommandé	F.	22,70	44,40
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	185	360
	Recommandé	F.B.	305	600
SUISSE	Ordinaire	F.S.	18,50	36
	Recommandé	F.S.	30,50	60
Tous Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	18,50	36
	Recommandé	F.	30,50	60

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. Messidor, BRUXELLES, 18 - C.C.P. 3.500.41.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA,
24, rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. Paris 1848-38).

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
***Secrétaire de rédaction :* Michel DEMUTH.**
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

Dépôt légal : 3e trimestre 1967 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)